

RODOLPHE
DE
FRANCON
OU
UNE CONVERSION
au seizième siècle.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,
22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

1835.

PRÉFACE

OU ÉPISODE D'UN VOYAGE EN DAUPHINÉ.

En entrant dans l'intérieur du chalet,¹ nous aperçûmes tout autour d'un grand feu les paysans chasseurs de notre troupe, qui nous avaient devancés, et ceux des bergers qui avaient fini leurs occupations du soir : les uns étaient appuyés sur leurs fusils, les autres assis sur des escabelles, ou à demi couchés sur le sol. On se leva quand on nous vit ; on fit taire les chiens qui aboyaient à notre approche, on nous offrit comme sièges d'honneur, des chaises de bois, les seules qui se trouvassent dans la cabane ; mais comme elles ne suffisaient pas, on improvisa un banc, en plaçant une longue planche sur deux de ces chaises. On s'empara de nos fusils et de notre carnier que l'on suspendit à des poutres, et le suisse (c'est ainsi que l'on appelle le berger qui a la direction de la laiterie) s'empressa de présider aux préparatifs du souper ; après un peu de repos auprès du feu qu'alimentaient des branches immenses de sapin, j'allai avec mes compagnons de chasse, visiter l'appartement de derrière qui devait nous servir de chambre à coucher. C'était une espèce de grenier où l'on montait par une échelle, et comme le chalet était adossé contre la pente rapide de la montagne, ce grenier se trouvait presque au niveau du sol. Le toit qui n'était qu'à deux pentes et qui ouvrait une issue à la fumée du foyer, au dessus de la porte d'entrée, laissait du côté de la chambre à coucher une vaste entrée à l'air froid de la nuit. Nous avions donc la douce perspective de dormir à peu près à la belle étoile. On nous fit remarquer de la paille hachée que l'on avait accumulée en assez grande quantité entre deux poutres ; c'était le lit que l'on avait préparé aux messieurs de la plaine.

Je redescendis au salon. Les nombreux habitants de ce chalet² étaient réunis auprès du feu, ils écoutaient un berger à barbe blanche, qui était dans un coin et qui leur contait l'histoire d'un ancien seigneur de village du Graisivaudan. Notre retour interrompit le vieux berger, et il ne voulait plus reprendre le fil de son récit ; cependant à force d'instances nous l'engageâmes à recommencer. Une savait pas parler français, mais j'étais resté déjà assez longtemps dans le Dauphiné pour en comprendre le patois,

et mes compagnons de chasse, qui étaient du pays, le savaient comme leur langue natale. D'ailleurs l'idiôme un peu sauvage qui s'est conservé dans ces montagnes, me semblait parfaitement en harmonie avec la nature rude et gigantesque qui nous environnait : je vis bientôt qu'il avait aussi l'avantage de se prêter admirablement à rendre toute l'horreur des évènements tragiques qui nous étaient rapportés. C'était une histoire de la vie de Rodolphe de Francon, seigneur de la Combe en Graisivaudan, au temps de Henri IV. J'admirai le talent naturel avec lequel notre narrateur graduait l'intérêt de son récit, y entremêlait des épisodes qui se liaient à l'action principale, et tenait son auditoire dans une anxiété toujours croissante ; il était curieux d'examiner tous ces visages basanés auxquels la flamme du foyer donnait une teinte rougeâtre, tournés vers l'orateur, qui captivait l'attention et commandait le silence. De temps en temps leurs regards un peu farouches s'égayaient, s'adoucissaient, ou étincelaient d'un feu plus sombre ; les sensations les plus diverses se peignaient tour-à-tour sur ces physionomies naïves et mobiles.

C'était là l'historien dans sa simplicité primitive, transmettant aux jeunes gens de son pays la mémoire des âges passés ; c'est ainsi qu'avant l'invention de l'écriture, le guide de caravane dans l'Orient, le vieux soldat grec, de retour dans sa chaumière, le barde du Nord, au foyer du chef de clan, racontaient à des auditeurs ravis les aventures du désert, les vicissitudes des combats et les traditions de leurs aïeux.

Du reste, je ne pus pas toujours observer l'effet que produisait l'histoire du vieux berger : car je finis par être moi même vivement intéressé. Les dramatiques aventures qui la terminent, parurent émouvoir avec une force toujours croissante, notre rustique narrateur ; sa voix devenait basse et sombre, son geste était rude et effrayant, et sa pantomime expressive, qui se mariait merveilleusement à l'âpre trivialité de son idiôme, donnait à ses peintures la plus sauvage énergie. Je m'étais identifié avec le cercle de montagnards qui composaient la plus grande partie de l'auditoire ; j'étais captivé comme eux ; comme eux, j'éprouvais tour-à-tour des frissons d'horreur, d'admiration ou d'effroi.

Quand le berger eut fini, je le remerciai vivement du plaisir qu'il m'avait procuré, et il parut content de ce suffrage d'une espèce nouvelle pour lui. Pendant toute la nuit, le souvenir de ses récits plus encore que la dureté de ma couche chassa le sommeil loin de mes yeux.

Le lendemain matin, des nuages épais couvraient la montagne ; et ils s'abaissèrent bientôt sur le chalet lui-même. Le vent du nord soufflait avec violence. Quelquefois il balayait les brouillards en un clin-d'œil et nous laissait apercevoir les pitons de rochers sur lesquels il les poussait impétueusement. D'autres fois il les ramenait plus nombreux et plus épais encore, et nous replongeait dans une obscurité presque complète.

Ce vent qui n'annonce pas un orage prochain, dure quelquefois plusieurs jours de suite sur ces montagnes, et on l'appelle dans le pays, la bise noire. Pendant qu'il règne avec force dans ces hautes régions, il est moins violent dans la plaine, mais tant qu'il dure on voit du fond des vallées les cimes des monts qui semblent coiffées de nuages, comme dit Shakspeare, ou couvertes de chapeaux de bise, suivant l'expression des montagnards dauphinois. Les paysans qui nous servaient de guides, nous dirent qu'il serait impossible de découvrir, de suivre les chamois à travers les brouillards amoncelés sur les rochers, et qu'il fallait, ou ajourner notre chasse ou y renoncer. Deux des chasseurs redescendirent alors à Uriage ; le troisième, plus intrépide, resta encore une journée au chalet, dans l'espoir d'une matinée plus favorable pour le lendemain. Quant à moi, je ne me voyais pas sans peine privé du plaisir de parcourir un peu au hasard ces hautes cimes alpestres où je me promettais de trouver³ des aspects d'une âpreté et d'un grandiose inconnus à ceux qui suivent toujours les sentiers frayés : mais accablé de ce grand ennui qui saisit l'âme au sein de ces tristes déserts, quand les rayons du soleil ne viennent pas leur donner la couleur et la vie, je voulus redescendre dans les régions habitées. Seulement, pour me dédommager de la partie de chasse à laquelle je renonçais, j'eus l'idée de passer en m'en allant par le château de la Combe de Lancey, principal théâtre des aventures qui m'avaient été contées la veille, et situé à une distance peu éloignée. L'un des bergers du chalet s'offrit à me servir de guide dans cette excursion : il me fit traverser au-dessus de Revel, la sombre gorge du pas de l'Oursière, où je marchais toujours enveloppé de brouillards. Je retrouvai la clarté du jour au vallon de Frédéri, qui baigne un joli petit lac ; delà nous descendîmes au pré du Fourneau d'où l'on voit trois ruisseaux se précipiter en cascades écumantes sur les pentes noirâtres de Lornove. Les nuages me cachaient les glaciers d'où elles s'échappent. Quand je fus au Boucheran, le hameau le plus élevé du village de la Combe, je renvoyai mon guide ; mon chemin était désormais facile à trouver.

J'arrivai sur le midi au château de la Combe de Lanecy, je demandai à en voir l'intérieur. Les maîtres de la mais on n'y étaient pas. Un vieux concierge m'y introduisit, et il me fit voir la grande salle où existait encore un antique manteau de cheminée, sous lequel vingt personnes auraient pu trouver un abri. Il me montra également la chapelle, où avait dû se faire le mariage du héros de l'histoire du berger montagnard. Le bon concierge, qui s'aperçut que j'étais fatigué, m'engagea à passer la nuit dans le château. J'acceptai cette offre et j'y trouvai un lit qui me reposa de celui du chalet. J'allai voir le lendemain à un quart de lieue du château le saut de Ribaud, dont le vieux berger m'avait parlé la veille. Puis je repartis pour Grenoble, et j'allai travailler dans la bibliothèque de cette ville, où je consultai de vieux bouquins, sur l'histoire du Dauphiné. J'y découvris aussi un recueil de lettres manuscrites de Saint François de Sales, et des réponses adressées à ce grand évêque par des cardinaux romains. Deux de ces lettres me surprirent beaucoup : elles avaient un rapport intime avec l'histoire que m'avait faite le montagnard, j'eus soin de les copier, avec l'intention d'en transporter les principaux passages dans l'histoire que je me proposais de reproduire. A mon retour à Paris, j'ai mis en ordre ces divers matériaux, en tâchant de ne retrancher de la narration faite au foyer du chalet que ce qui aurait trop évidemment choqué le goût de mes lecteurs. Peut-être quelques-uns regretteront-ils que je n'aie pas rendu dans sa simplicité le récit primitif du berger de la montagne ; mais je ne pouvais pas le sténographier, je devais en être tout au moins l'éditeur ; dès lors je n'aurais pas été bien reçu à rejeter sur l'auteur de cette composition, la responsabilité des défauts qu'on n'aurait pas manqué de m'attribuer : on m'aurait reproché avec raison la paresse que j'aurais mise à faire des changemens nécessaires, ou à remplir des lacunes, que devaient avoir laissées dans mon esprit, des souvenirs infidèles. J'ai donc cru satisfaire à tous mes devoirs envers le public, en lui racontant la vérité, sur ce qui a donné lieu à la naissance de ce livre. D'autres écrivains moins sincères, auraient pu donner un ouvrage de ce genre, comme une ancienne chronique, découverte dans quelques bibliothèques, ou comme un vieux manuscrit du temps, qu'ils auraient mis en patois inintelligible, afin de ne pas trop altérer la couleur locale. Pour moi, je n'ai pas cru devoir employer ces moyens usés, et peut-être à défaut de tout autre mérite me saura-t-on quelque gré de ma franchise.

PREMIÈRE PARTIE.

I,

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes ! Et l'écho répète au loin : Aux armes !

LAMARTINE : *Les Préludes.*

C'était sur le soir : le président de Francon se chauffait près du grand foyer de son château de la Combe : son fils Rodolphe se promenait à grands pas dans la longueur d'une salle immense ; de temps en temps, ses regards rencontraient au dessus de la porte d'entrée, la peau d'un ours qu'il avait tué la semaine précédente dans les rochers de Lornove. Mais cet aspect, qui dans un autre temps aurait amené sur ses lèvres un sourire de joie et d'orgueil, le laissait alors indifférent et préoccupé. Il venait de s'arrêter devant la fenêtre qui donne sur la vallée, et contemplait tristement la grande cîme de Saint-Pancrace que les dernières neiges d'avril blanchissaient encore, quand tout-à coup il rompt le silence et s'écrie :

Mon seigneur mon père, voilà des officiers et des hommes d'armes qui défilent à cheval dans le sentier des cerisiers au bas de la prairie ; ils viennent sans doute au château. Voyez, ils disparaissent maintenant dans les sapins touffus où tourne le chemin.

Le président de Francon qui était accouru à la fenêtre avec plus de précipitation qu'il n'en mettait d'ordinaire dans ses mouvemens, arriva à temps pour voir les derniers hommes de la troupe, dont la lance et les casques reflétaient les rayons du soleil couchant. Il avait voté naguère au parlement pour la condamnation à mort de quelques protestans révoltés du Triève, contrée du Dauphiné. Cette bande armée pouvait être composée d'hommes de leur famille, de fanatiques de leur religion qui venaient tirer

vengeance d'un arrêt sanguinaire ! Il n'y avait pas si longtemps que les factions religieuses avaient déposé les armes : d'un jour à l'autre elles pouvaient les reprendre.

Telles étaient les réflexions du président de Francon, et déjà il craignait de voir s'évanouir tout d'un coup les avantages qu'il avait retirés de cette adresse politique avec laquelle il s'était, pendant toute sa vie, glissé au milieu des partis ; il était le petit-fils d'un banquier piémontais qui s'était transplanté avec lui en Dauphiné, et lui avait acheté une charge au bailliage de Grenoble, après l'avoir fait naturaliser Français. Il avait su profiter des discordes civiles pour se créer une haute position sociale : mais il tremblait toujours de la compromettre par quelque fausse démarche, et, dans ce moment, il gémissait d'avoir cru, peut-être sans motif, la paix raffermie, et de s'être déclaré trop tôt pour la cause dont le triomphe lui avait paru assuré.

Quant à Rodolphe qui, dans la fougue sauvage de son caractère, n'admettait pas facilement l'idée du danger, il avait disparu comme un éclair, et, armé de sa carabine et de son couteau de chasse, il était allé seul garder la tête du pont-levis qui se trouvait baissé : en même temps, il sonnait du cor pour appeler à sa défense les gens de la maison et ceux de la ferme. A ce moment, il voit paraître un cavalier couvert d'un manteau : « qui vive ? » s'écrie-t-il, et déjà il mettait en joue sa carabine.

— *Ami*, répond en souriant l'inconnu, *je suis le général de Lesdiguières*.

Et en disant ces mots, il ouvre son manteau, et montre son brillant uniforme, ainsi que les décorations royales qui couvraient sa poitrine. A ce nom, à cette vue, Rodolphe de Francon baisse son arme avec respect, il s'empresse d'ouvrir le portail, des domestiques, accourus au son du cor, tiennent l'étrier aux cavaliers qui descendent de cheval, et pendant que la plupart des gens d'armes de la troupe se répandent clans la ferme et dans les maisons d'alentour, Lesdiguières, suivi du capitaine de Créquy, son gendre et des sires de Monteynard, d'Arce et de Marcieu, ainsi que de ses deux secrétaires, Bremont et Videt, entre dans la grande salle du château ; là, M. de Francon accueille ses hôtes avec cette courtoisie qu'il avait toujours envers la puissance, et dont la reconnaissance, clans cette occasion, devait lui faire une loi. Puis, il se hâta d'appeler tous ses gens afin de préparer au héros du Dauphiné une réception digne de lui.

Grâces à ses soins, un souper abondant est bientôt servi ; on y voyait paraître plusieurs plats de venaison, des lièvres, des bécasses, un pâté de

chamois, et un filet d'oursin. Vers la fin du souper, quand les vins de Montmelliant, de Côte-Plaine et de l'Hermitage, eurent répandu à la ronde la gaîté et la confiance, Lesdiguières, frappant sur l'épaule de Rodolphe, lui dit :

— Jeune homme ! un Savoie en ou un Piémontais vous paraîtrait-il beaucoup plus redoutable qu'un chamois de la Citre ou un ours de Lornove ?

Rodolphe s'écria :

— Sous la conduite d'un Lesdiguières, je ne puis qu'apprendre à braver tous les périls.

Tout le monde applaudit à ce propos, et Lesdiguières s'adressant à M. de Francon :

— Messire président, dit -il, j'espère que vous n'enchaînez pas cette ardeur de lion : voilà l'occasion d'une prise d'armes qui se prépare, nous allons guerroyer avec notre voisin le duc de Savoie ; il ne veut pas rendre à la juridiction du parlement de Dauphiné le marquisat de Saluées ; c'est votre cause que nous défendons, il est naturel que vous nous donniez votre fils pour la soutenir⁴.

Rodolphe regardait son père avec anxiété. M. de Francon ne pouvait guères résister au désir de Lesdiguières, qui était respecté comme un roi dans le Graisivaudan, et à qui il devait une partie de son élévation. D'ailleurs, un refus aurait pu le faire soupçonner de tiédeur pour la cause royale, et d'attachement secret au duc de Savoie. Il répondit donc avec un sourire forcé, et un feint empressement, qu'il s'estimait trop heureux que son fils pût apprendre le métier des armes sous un tel maître.

— Ce n'est pas tout, reprit Lesdiguières, notre suzerain à tous, notre respecté seigneur le roi Henri IV, est assez affairé de tenir le siège d'Amiens, et de faire tête aux Espagnols. Il ne m'a voulu mander ni hommes, ni argent. Je dois donc faire appel à la vaillance et feaulté de la noblesse dauphinoise, parmi laquelle nul, j'en suis sûr, ne se refusera au service d'honneur auquel il sera convié. Pour votre part, vous donnez, messire, bel et noble exemple. M'est avis qu'il sera suivi par les vavassours de votre baronnie de la Combe. Si cela vous agrée, requérez-les de la part du lieutenant général du roi de venir conférer avec lui des affaires de sa majesté.

— Votre demande vous sera incontinent octroyée, reprit gracieusement le président de Francon. Et aussitôt il donna ordre à son écuyer Rebuffet et au

palefrenier Jeannot, de partir dès que la lune serait levée, afin d'aller à Revel, Saint-Jean, Saint-Meurys Monteymont, et autres lieux dépendans de sa seigneurie, et d'y convoquer pour le lendemain, de bonne heure, les vavassours et hommes d'armes au castel du suzerain.

Pendant le souper, le général fit diverses questions au président de Francon sur les gentilshommes possédant fiefs dans la baronnie.

— Vous avez à Saint-Meurys un de mes plus braves sergens-d'armes, lui disait-il, Pierre de Fradel ; je l'ai eu tour à tour pour adversaire et pour serviteur. C'est un zélé, mais loyal catholique.

— Oui, monseigneur, mais il lui a pris une fantaisie qui n'allait guère à une barbe grise comme la sienne, à une vieille carcasse de soldat usée dans vingt batailles.

— Quoi donc ?

— Il s'est marié à une jouvencelle de seize ans, qu'il a amenée il y a quelques jours des environs de Die.

— Que voulez-vous, messire, il s'ennuyait sans doute de vivre seul à Saint Meurys, tête à tête avec son armure. Il n'en saura pas moins guerroyer contre les ennemis du roi, en bon et féal sujet.

— Oui, monseigneur, mais il lui advient ce qui advient mainte fois aux vieux maris : il est, dit-on, fort jaloux, et personne ne peut voir sa jeune femme...

Après le souper, on retourna les grands fauteuils de cuir du côté de la cheminée, où l'on jeta des fagots de sarment, des branches de sapins et un jeune chêne depuis peu cassé par l'orage. Pendant que le feu pétillait joyeusement, Lesdiguières devisait de ses guerres, de ses aventures et de ses stratagèmes ; les gais propos volaient de bouche en bouche ; le sire de Francon, seul, gardait une réserve prudente, il se souvenait du temps où il avait été de la fraction du parlement de Dauphiné, qui avait condamné à mort quelques chefs protestans, et entr'autres le célèbre Montbrun. A la vérité, les arrêts rendus sous l'influence d'un parti, avaient été soigneusement biffés quand le parti contraire avait triomphé,⁵ de sorte que, pendant le temps des guerres de religion, la jurisprudence du parlement était cachée sous des ratures. Mais cependant, on savait par le bruit public, quel était celui des conseillers qui avait été rapporteur dans chaque affaire, et vers quelle opinion il avait paru pencher. M. de Francon avait sagement refusé de faire l'instruction et le rapport dans le procès de Montbrun, mais on le soupçonnait d'avoir opiné dans le sens des catholiques, parce que la

royauté venait d'avoir un succès éclatant et qui promettait d'être durable. Cependant le politique président souriait aux récits du général avec un air d'aisance qui devait tout faire oublier. La nuit était venue depuis longtemps quand on sonna le couvre-feu. Le chapelain vint pour lire la prière du soir ; une porte en fer qui était dans un des coins de la salle, s'ouvrit, et laissa voir une chapelle ronde pratiquée dans une grande tour. L'autel était fort beau et très bien éclairé, Tous les valets, pages et chambrières, remplirent en un instant la salle. Le sire de Francon s'adressa alors à Lesdiguières, et lui dit :

— Vous êtes peut-être fatigué, monseigneur, et vous avez besoin de repos. On va vous conduire à votre chambre.

— Non, en vérité, dit le général, je ne suis plus hérétique ni relaps comme dans le temps où le parlement voulait me faire trancher la tête, et je veux entendre les prières catholiques.

Le sire de Francon pâlit, puis s'empressant de couvrir son émotion par des paroles polies, il invita le général à entrer dans la chapelle avec ses gentilshommes ; les gens de la maison s'agenouillaient sur le pavé de la salle, derrière la porte de la chapelle, qui restait ouverte. Alors à la lueur des cierges de l'autel, et au milieu d'un silence qu'aucun bruit lointain ne venait interrompre, le chapelain commença les *panenôtres* ordinaires. Les femmes et les valets du château y répondaient bien dévotement et à haute voix. Lesdiguières paraissait sombre et pensif plutôt que recueilli.

Quand les prières furent finies, le président de Francon conduisit respectueusement le général de Lesdiguières dans la chambre d'honneur de son manoir, et bientôt un profond silence régna dans le château féodal de la Combe, auprès duquel on n'entendait plus que le bruit sourd du torrent de Lancey, qui coule à peu de distance.

Ce château, où se sont passés les principaux évènements de la chronique que nous publions, était alors flanqué de cinq tourelles, et défendu du côté de la montagne par un fossé profond, et un pont-levis. Il existe encore aujourd'hui sous une forme moins gothique. Il s'élève au milieu des bois sur le penchant d'une colline escarpée que dominant d'immenses glaciers. Situé sur une espèce de promontoire entre deux gorges profondes, cet antique castel de la Combe est presque l'unique position d'où l'on découvre le *Graisivaudan* dans toute son étendue. De là on voit à la fois Montmélian et Grenoble, placés aux deux extrémités de l'arc de cercle que forme la vallée. Des coteaux gracieux qui semblent s'arrondir mollement comme

pour embellir le paysage, conduisent la vue d'un côté jusqu'à la tour d'Avalon et le château Bayard, et de l'autre jusqu'à Gieres et Eybens.

Des rochers arides bornent l'horison de la Combe sur la rive droite de l'Isère ; d'un côté s'étend la ligne uniforme et sèche du Saint-Eynard qui va se terminer près de Grenoble par une pente précipitée. De l'autre la cime arrondie du grand Son, et les pics de la chaîne de Saint-Pancrace qui se dentellent en formes bizarres sur l'azur des cieux, et descendent en saillies inégales, jusques sur les abîmes de Mian⁶ et les frontières de Savoie.

La vallée n'était pas alors, comme elle l'est aujourd'hui, parée de la culture la plus riante et la plus variée. L'Isère, dont aucune digue ne réglait le cours désordonné, couvrait de ses sables et de ses graviers une grande étendue de terrain. Des marais incultes, des bois d'arbrisse aux épineux couvraient le reste de la plaine du Graisivaudan. Des donjons et des castels, autour desquels se groupaient quelques chaumières, étaient répandus çà et là sur les hauteurs.

Le matin, à l'aube du jour, Rodolphe, agité par la joie et l'espérance, se promenait entre les compartimens de gazon d'une terrasse contiguë au château, quand il vit arriver à lui l'un des deux messagers qui était de retour de sa course nocturne.

— Eh bien, Jeannot, s'écria Rodolphe, nos vavassours seront-ils fidèles au rendez vous seigneurial ?... Pourquoi Rebuffet ne revient-il pas avec toi ?

C'était beaucoup de deux questions pour l'intelligence du pauvre Jeannot ; elle n'était pas aussi vive, il s'en fallait bien, que l'impatience de son jeune maître : aussi il resta tout ébahi, ne pouvant ni débrouiller ses idées, ni délier sa langue.

— N'as-tu pas ouï parler ton seigneur, imbécile ? réponds.

— Mon-on-seigneur, reprit Jeannot en bégayant, et en articulant plus sourdement encore qu'à son ordinaire, nous a-avons fait vos co-commissions.

— Etaient-ils dans leurs manoirs, les vavassours ?

— Dan-ans leurs lits.

— Et Rebuffet ?

— I-Il est res-resté à de-deviser avec le sire de de Fra-a-del, i-il va-a venir.

— C'est bon, va à sa rencontre et dis-lui de se presser, il faut qu'il vienne me revêtir de mon armure complète et qu'il équipe mon destrier.

Jeannot, surnommé Jeannot-le-Crétin, est un personnage assez, important dans cette chronique, pour que nous le fassions connaître aux lecteurs avec quelque détail.

Fils unique de parens qui vivaient du travail de leurs mains, Jeannot était resté orphelin à l'âge de trois ans. Il fut recueilli au château de la Combe, et devint en quelque sorte l'enfant d'adoption de la charité de madame de Francon. Il annonçait alors une partie des difformités qui accompagnent d'ordinaire le crétinisme. Son corps replet et trapu, était surmonté d'une tête ronde comme une boule, aux joues pendantes, aux yeux à fleur de tête, au regard ébahi. Une proéminence de chair déjà assez saillante, pointait sur son cou vers la droite, et lui faisait pencher sa tête à gauche. Son intelligence paraissait couverte d'un voile, sa langue épaisse murmurait à peine les mots de *papa*, *maman*, qu'il n'était parvenu à prononcer en bégayant, que quand la mort lui eut ravi ceux qu'il devait appeler ainsi.

Privé de tout lien de famille, il n'était pas destiné à être regardé par de bons parens comme une espèce de prédestiné, comme un ange protecteur du foyer domestique.⁷ La bonne dame de Francon chercha à lui tenir lieu de la mère qu'il avait perdue. Elle tâcha de développer en lui les faibles lueurs de son intelligence. Ses soins ne furent pas entièrement infructueux : Jeannot n'était pas tout-à-fait crétin ; elle parvint à lui apprendre les premiers principes de sa religion et le remit ensuite entre les mains de l'abbé Vescentini, son aumônier, qui jugea cette âme simple mais bonne, digne de la participation aux plus sublimes mystères de la foi catholique.

Jeannot, ménagé, respecté de tous les autres domestiques par suite du préjugé qui s'attachait à son infirmité morale, n'était employé qu'à des travaux qui n'excédaient pas ses forces. Sa vie s'écoulait dans cette demi indolence qui pouvait suffire à son bonheur matériel. Il était négligé, mal-propre, comme tous les malheureux qui languissent sous le poids du crétinisme ; aussi on ne l'employait pas dans l'intérieur des appartemens, mais il faisait l'office de palefrenier, et de commissionnaire du château.

Quelquefois Rodolphe, un peu moins âgé que lui, l'admettait à ses jeux, et lui faisait mille espiègleries. Mais l'innocente créature ne s'en fâchait pas ; et quand on se moquait de lui, il riait lui-même de ses propres sottises, avec un rire stupide et bruyant.

Il y a plus : comme après tout, Rodolphe n'avait rien de cruel ou d'amer dans ses jeux, et que Jeannot avait grandi avec lui sous les ombrages de la

Combe, celui-ci était reconnaissant des familiarités que le fils du seigneur avait avec lui seul ; il le regardait comme un être supérieur qui daignait s'abaisser jusqu'à sa misère, et son adoration d'instinct pour son jeune maître serait allée jusqu'au plus absolu dévouement.

Malgré son peu d'intelligence, Jeannot, dont les facultés avaient été développées par les leçons de sa vertueuse bienfaitrice, et par les préceptes de la religion, avait à un très haut degré le sentiment du bien et du mal. Le spectacle seul de l'injustice, même quand elle s'exerçait sur des animaux, le faisait souffrir plus que s'il en avait été victime lui-même. Sa sensibilité s'éveillait alors, avec une extrême violence, et un jour que Rodolphe frappait injustement un de ses chiens, deux grosses larmes vinrent briller dans les yeux ordinairement inexpressifs du pauvre Jeannot, et tombèrent sur son énorme goître.

Sa langue embarrassée finit par articuler, quoique avec de pénibles efforts, et un bégaiement singulier par sa lenteur, tous les mots nécessaires aux usages journaliers de la vie. Mais quand quelque impression un peu vive venait le tirer de sa léthargie morale, alors ne se donnant pas le temps de former ses difficiles articulations, il faisait entendre des grognemens bizarres, des cris rauques et sauvages.

Tel était le singulier personnage que nous verrons reparaître à de rares intervalles dans cette histoire.

II,

Croissant l'âge en avant, sans soin de gouverneur,
Relevé, courageux, et cupide d'honneur,
Il se plait aux chevaux, aux chiens, à la campagne.

RÉGNIER : *satyre v.*

Le caractère de Rodolphe de Francon, héros de cette histoire, ne peut s'expliquer bien complètement que par son éducation. Nous allons donc donner quelques détails sur ce point.

Dès son enfance, les oreilles de Rodolphe avaient été frappées du bruit des armes ; il avait vu le château de son père assiégé par un parti de protestans, et à cette occasion, il se souvenait que n'étant encore âgé que de sept ans, il avait mis le feu à l'arquebuse du machicouli. Les merveilleuses aventures, les exploits prodigieux des Montbrun, des de Gorde, des Lesdiguières, avaient plus d'une fois excité son admiration. L'écuyer Rebuffet, qui avait été au service du célèbre Desadrets, avant de passer à celui du baron de Francon, avait souvent prolongé la veillée au castel de la Combe, en faisant à son jeune maître des récits de sièges, d'assauts et de combats. Et Dieu sait comme Rodolphe les écoutait avidement !

M. de Francon, tout occupé, soit d'affaires politiques, soit de rapports judiciaires au parlement, n'avait pas eu le temps de surveiller lui-même l'éducation de son fils. La baronne de Francon sa femme, y avait eu la plus grande part, au moins dans les commencemens. L'extrême douceur de cette excellente dame dégénérait quelquefois en faiblesse, et son mari lui en faisait des reproches. Mais elle dut pourtant à son système d'indulgence, de conserver sur Rodolphe le puissant empire de la persuasion, et de ne jamais perdre la confiance d'une ame trop facile à effaroucher.

L'abbé Vescentini, chapelain du château, avait été chargé par M. de Francon d'enseigner à Rodolphe le latin, et par madame de Francon de lui apprendre les principes de la religion catholique, si fortement attaquée dans ce temps par les prétendus réformés. L'abbé Vescentini s'acquitta assez mal de cette double tâche. Rodolphe, dont l'imagination était toute pleine d'idées guerrières et d'expéditions aventureuses, ne trouva que de l'insipidité dans l'étude d'une langue morte, qui lui paraissait ne pouvoir être utile qu'à un jurisconsulte, et qui d'ailleurs lui était enseignée avec toute la sécheresse scolastique.

Son éducation ne fut pas dirigée avec plus de bonheur. L'abbé Vescentini avait des vues courtes et bornées, et il avait rapporté de Naples, sa patrie, où le protestantisme était peu connu, des préjugés qui étaient tout-à-fait déplacés dans l'état où se trouvait alors la France. Pour donner une idée des opinions du bon abbé italien, il suffira de rappeler qu'il déclarait ne pas comprendre la conduite de l'évêque de Genève, (François de Sale) disant que c'était jeter la parole de Dieu aux pourceaux que de chercher à convaincre les hérétiques par l'argumentation, ou à les attendrir par l'éloquence, et que le meilleur moyen de les convertir était de les *tuer* ; aussi l'abbé Vescentini donna à son élève des habitudes pratiques, plutôt

que des croyances raisonnées ; il lui inspira, en fait de religion, des haines de parti et des préventions fanatiques, au lieu de pénétrer son âme des principes et des sentimens de la charité chrétienne ; et quand Rodolphe sut bien servir la messe dans la chapelle du château, et parut détester bien cordialement les huguenots, son maître se vantait d'en avoir fait un bon catholique.

Tant que dura l'enfance de Rodolphe, le vice de cette éducation ne se fit pas sentir. Mais quand il fut plus grand, on le vit peu à peu prendre en dégoût les occupations sédentaires et les pratiques pieuses qui avaient fait couler doucement ses premières années. A cette époque qui était celle de son adolescence, on crut devoir lui donner, comme à tous les jeunes gens de son âge, un maître ès-armes et exercices du corps. Le vieux Rebuffet, dont nous venons de parler dans le précédent chapitre, fut chargé de cet emploi : il apprit à Rodolphe, à manier la lance et l'épée, à gouverner avec grâce un destrier fougueux ; puis il le mena à la chasse, et le jeune sire prenait par dessus tout, plaisir à cet exercice ; c'était merveilleux de le voir escalader les sommets de Crebarnon et de Greppa, et courir agilement à travers les sapins, pour aller attendre le lièvre blanc à ses passages accoutumés. Mais aussi l'abbé Vescentini fut tout à fait abandonné, quand cette passion se fut une fois emparée du cœur de Rodolphe : l'aurore ne le trouvait presque jamais au château, et le jour même du Seigneur, le villageois qui allait à la messe à l'église de Saint-Meury, entendait souvent, sur le sommet des collines, la voix des chiens du jeune sire de la Combe et le bruit de ses coups de fusil : dans le temps où les cailles abondent, et où les jeunes perdreaux, tout frais éclos du nid, volent à peine, Rodolphe foulait sans pitié la moisson du pauvre, bien sûr que nul murmure ne s'élèverait contre l'héritier de la seigneurie.

Quand Rodolphe fut d'âge à être présenté dans le monde, sa mère essaya d'en faire un chevalier courtois et poli envers les dames de haut lignage : mais ses tentatives n'eurent pas un succès complet : ce caractère farouche ne pouvait s'assouplir que difficilement aux formes de la galanterie, dont les traditions, naguère un peu affaiblies par l'âpreté de mœurs qu'entraînent les discordes civiles, revivaient plus brillantes que jamais à la cour du plus aimable comme du meilleur des princes.

Par une déplorable fatalité, la bonne dame de Francon mourut d'une mort presque subite plus d'un an avant l'époque où commence ce récit, et ce vide se fit sentir cruellement à Rodolphe. Le président de Francon, absolu et

impérieux dans ses volontés, et n'ayant pas d'ailleurs le temps de surveiller son fils d'une manière assidue, aurait craint de multiplier pour lui des ordres qui l'auraient trouvé souvent rebelle. Mais il tenait fortement à ce que Rodolphe entrât dans le parlement de Grenoble et succédât un jour à sa charge. En conséquence il lui avait signifié qu'il eût à renoncer à ses goûts de chasse et de guerre, et il lui avait commandé d'aller étudier le droit dans le cabinet d'Expilly. Rodolphe ne résista pas d'une manière formelle aux volontés de son père, il se présenta même au cabinet du célèbre jurisconsulte et y retourna de temps en temps. Mais il était plus souvent encore dans les bois qu'à ses études, et il tuait plus de pièces de gibier qu'il ne lisait de pages du Digeste.

Cependant, le matin même du jour où Lesdiguières vint au château de la Combe, le président de Francon avait engagé son fils à aller subir la facile épreuve d'un examen à l'université d'Orange, (a) afin qu'il prît ses grades et devînt apte à faire partie du parlement. Rodolphe déclara alors à son père qu'il n'avait aucun goût pour la robe, et qu'il préférerait le casque du guerrier à la toque du magistrat. M. de Francon, étonné et irrité de cette résistance inattendue, le traita fort rudement et le menaça de la prison, s'il n'obtempérait pas aux volontés paternelles. C'est sur ces entrefaites qu'arriva le général de Lesdiguières, comme tout exprès pour tirer Rodolphe de peine, et le jeter, avec le consentement forcé de son père, dans la carrière qu'il aimait avec passion. Aussi une joie triomphante avait remplacé chez le jeune sire de la Combe l'abattement du désespoir : sa jeune imagination s'élançait avec enthousiasme au milieu du fracas des armes ; et dès que son écuyer Rebuffet fut revenu, il s'empressa de revêtir son armure, et d'aller présenter ses hommages à monsieur de Lesdiguières, qui lui fit compliment sur sa bonne mine et sur sa tournure chevaleresque.

Il y eut toute cette matinée grand bruit et force mouvement à la Combe. A tous momens quelque vavassour annonçait son arrivée par le son du cor. Les cours étaient encombrées d'écuyers et de valets criant, courant, se croisant en tous sens ; la terrasse et le château étaient remplis d'hommes-d'armes et d'officiers de tout grade, qui allaient et venaient, devisant gaîment et à haute voix. Le général de Lesdiguières passa en revue tous les gentilshommes et anciens militaires de la baronnie de la Combe, et il les invita, eux et leurs familles, à un grand bal qu'il devait donner dans quinze jours à son château de Vizille, dont il venait d'achever la construction. Son but était d'inspirer dans une fête magnifique une grande idée de sa

puissance, et d'accroître encore son crédit dans la province par le spectacle de son opulence, et d'une immense réunion de ses partisans. De plus, il devait rassembler là le noyau de la petite armée qu'il avait l'intention de conduire en Savoie par la vallée de l'Oysans.

Lesdiguières avait, dans sa brusquerie familière et bienveillante, un je ne sais quoi qui lui gagnait les cœurs de tous les guerriers. Il renouvela, en particulier, auprès du jeune sire de La Combe et de chacun de ses vavassours, l'invitation qu'il leur avait faite en général ; il avait quelque chose de gracieux à adresser à chacun d'eux, des espérances à donner aux jeunes gentilshommes, des souvenirs à rappeler aux anciens soldats. Il aborda, entre autres, Pierre de Fradel avec beaucoup de distinction, lui parla de tous ses exploits dans les guerres de religion, où il avait eu souvent à le combattre, puis il lui dit :

— Mon cher Fradel, vous avez une jeune épouse, m'a-t-on dit ; vous ne mettrez pas empêchement à ce qu'elle vienne festoyer à Vizille l'élite des volontaires de Dauphiné, prêts à partir pour combattre l'ennemi de la patrie.

— Mais, monseigneur.....

— Quoi, Fradel, mon ami, le mal de jalousie atteindrait-il votre cœur ?

— Non, monseigneur, mais je suis pauvre.

— Alte-là, mon cher Fradel, j'entends que les pauvres gentilshommes soient reçus en mon castel à l'égal des plus riches ; et d'ailleurs, votre femme sera parée de sa fraîcheur de seize années : allez, semblable parure lui fera plus d'une envieuse. Ainsi, je compte sur elle comme sur vous. Mais, ajouta-t-il, dites-moi, quel est le nom de cette mystérieuse beauté que vous craignez tant de montrer au grand jour ? quel est donc la souche et lignée d'où elle provient ?

— Monseigneur, c'est une Richau.

— Ah ! la fille d'un noble de Quint⁸ : mais elle est de la religion, cette famille, quel rapport pouvait-il y avoir entre elle et un catholique comme vous ?

— Monseigneur, son père était, comme moi, un vieux soldat ; nous avions au moins un même culte, l'honneur !

— Oui, ce culte a dû vous faire rencontrer dans les rangs opposés sur les champs de bataille, mais non autre part.....

— C'est là que je le vis en effet la première fois, et de près, puisque je le fis prisonnier. Je le traitai de mon mieux et le laissai partir pour modique rançon. Puis, au sac de la ville de Pierrelatte, qui fut prise d'assaut par les

réformés, et où tous mes compagnons d'armes furent massacrés, Riebaud me sauva la vie, en me prenant sous son égide. Il me conduisit à sa gentilhommerie, dans la vallée de Quint, et quand je me sentis sain et sauf, sous son toit, je lui rendis mille actions de grâces ; je n'avais pas de termes pour exprimer ma reconnaissance. Mais il m'interrompit en me disant :

— Parbleu, mon cher, vous vous moquez, je n'ai fait dans tout ceci que me décharger d'une dette, souvenez-vous de l'affaire d'Eybeins et de l'hospitalière bonté à laquelle je dus le recouvrement de mes forces, je crois que je suis encore votre obligé ; — et cependant, tenez, ajouta-t-il, j'aurais envie de vous requérir d'un nouveau service, mais auparavant, tirez-moi d'un doute et répondez-moi franchement ; vous êtes dans la force de l'âge, pensez-vous à chercher femme, sous peu, et à égayer ainsi votre sauvage manoir de Saint-Meurys.

— Non vraiment, répondis-je vivement, hiver comme été, je suis toujours en courses de guerre, je n'ai guères le temps de m'ennuyer à mon foyer, et ma femme, si j'en avais une, passerait souvent de tristes nuits dans sa couche abandonnée, ou bien elle m'attacherait en riant le casque du combat⁹ et se consolerait, Dieu sait, comme, de mes départs et de mes absences. Non certes, il n'est pas temps encore, surtout tant que vous autres huguenots, vous voudrez nous réformer à coups de sabres et de fusils, et tant que notre roi et notre sainte mère l'Église auront besoin des bras de leurs fidèles serviteurs. Que si quelque jour, la guerre venait à cesser, et que je n'eusse plus qu'à vivre tranquille dans mon manoir, peut-être bien finirais-je par le trouver trop grand pour moi tout seul ; et d'ailleurs sur ses vieux jours, on aime à être soigné d'affection, et il n'y a qu'une femme pour cela, il faut le confesser. Ainsi, alors, je verrai, cela se pourra faire, si je n'ai pas laissé mes os sur quelque champ de bataille. — Pendant que je parlais de la sorte, la figure de Richau paraissait s'épanouir d'aise et de contentement. Puis, après quelques momens de silence : — Fradel, me dit-il, tu vois cette petite fille qui est entre les bras de sa nourrice, eh bien, elle est destinée à être catholique ; sa mère, qui était la veuve d'un officier italien, et que j'épousai en secondes noces, pendant que j'étais dans la légion papale, à Avignon, me fit jurer, quand j'embrassai le parti des réformés, que nos enfans seraient élevés dans les croyances du culte romain. Quoique nos ministres nous disent qu'en pareil cas, c'est un devoir de religion de violer sa parole, ventrebleu ! je la tiendrai, car c'est là la première religion d'un gentilhomme, et toutes les homélies possibles ne

pourront me persuader de compter mes sermens pour rien. — C'est très bien, repris-je, et je reconnais là la loyauté et noblesse d'âme d'un Richau. Mais où voulez-vous en venir, avec tous ces détours, je ne comprends pas..... — Où je veux en venir ? Et tu vois bien, Fradel, que comme on ne trouve pas beaucoup d'aussi honnêtes catholiques que toi, je voudrais puisque tu ne songes pas de longtemps à te marier, que cette petite fille fût un jour ta femme. — Vous n'y songez pas, père Richau, repris-je alors, en reculant de surprise, moi le mari de cette gentille petite créature, qui parle encore à peine. Sans mon respect pour vos cheveux gris, je dirais que c'est un projet d'insensé. Quoi ! quand elle aura sa fraîche jeunesse de quinze à vingt ans, vous voudrez la livrer à un vieil invalide, usé dans les veilles d'armes et les batailles ? Et vous sacrifierez à un triste débris des camps ce tendre rejeton de votre race ! Vous qui êtes mon ancien dans la vie, songez donc qu'il ne faut pas former à l'avance des desseins dont on ait sujet de se repentir. — Fradel, me répliqua-t-il tristement, je pensais que cette idée pourrait s'assortir à vos projets éloignés de mariage, mais si elle ne vous agréé pas, Dieu me garde de vitupérer votre résolution et de maugréer contre votre refus. Du reste, s'il faut tout vous dire, voici pourquoi j'aurais été désireux de cette union. Dernièrement, un de nos plus fougueux ministres, le docteur Kennell, me répéta en cent façons différentes, que quand on était ès-liens d'une promesse impie, c'était raison, c'était devoir de les briser. Mais comme je ne céda pas sur ce point, il me dit que fallait-il, du moins, laisser mes enfans libres d'élire leur culte et religion ; qu'il venait de s'élever, à Genève, des maisons où l'on instruisait *gratis* la jeunesse, en leur enseignant l'évangile, et leur laissant la liberté d'examen. Je lui répondis que j'acceptais son offre pour mes enfans du premier lit, mais, que pour ceux du second, ce serait à mes yeux violer l'engagement dont j'avais juré l'observance. Alors, mon cher Fradel, le docteur Kennell entra dans un de ces accès de fureur que certaine secte de nos réformés appelle transports divins. Il s'écria que puisque je voulais prostituer mon enfant à la Babylone moderne, je méritais d'être frappé de tous les fléaux, d'être puni cruellement dans mon amour de père, qui semblait être le plus fort sentiment de mon cœur. — Cette petite fille, disait-il, que vous jetez ainsi dans les voies de perdition, vous la verrez quelque jour, comme l'enfant prodigue, revenant de la terre d'Egypte, n'oser rentrer sur le seuil de la maison paternelle. Je l'aperçois, je l'aperçois dans l'avenir, courbée sous la douleur et le remords..... Entraînée dans le borborygme du vice, par le

catholique félon à qui elle s'unira en mariage, elle ne pourra jamais se laver du crime où on l'aura fait tremper..... Il me dit ces propres paroles, mon cher, et je ne vous rapporterai pas tout son discours, il vous ferait frémir. Certes, je ne suis pas aussi faible que beaucoup de nos co-religionnaires qui se laissent effrayer par de pareilles menaces, et suivent en tout l'impulsion de nos ministres. Cependant cette prophétie du docteur Kennell, faite avec ce ton solennel qu'il sait si bien prendre, m'avait dans le temps complètement terrifié. Dernièrement encore, un rêve affreux me présenta l'image de ma fille donnant sa main à un homme teint de sang. Malgré de telles inquiétudes, je ne manquerai pas à mon serment, Dieu m'en garde, mais je puis bien chercher à me précautionner contre les embûches de l'avenir. Afin de faire mentir Kennell, j'avais jeté les yeux sur le plus brave et le plus loyal des catholiques, pour en faire mon gendre ; mais puisqu'il rejette mes offres, je commence à craindre que la triste prophétie ne se réalise.....

— Non, lui dis-je tout ému, non, en vérité, bon et respectable Richau, je ne repousse pas cette paternelle confiance : si je vis, assurez-vous que je protégerai votre fille comme le doit faire un bon mari. Ah ! si tant est que je vive, et puisse la mettre en mon giron, n'ayez nulle crainte sur sa destinée.

— Ami, répondit l'excellent vieillard, je n'attendais pas moins de ta générosité. Je ne te demande à cette heure ni jurement, ni fiançailles. Promets-moi seulement d'aller au manoir de Merclan¹⁰ quand sur le déclin de l'âge, tu songeras à chercher une compagne. Promets-moi que si nulle répugnance ne t'éloigne de ma fille, tu l'épouseras, quand même je n'existerais plus pour te faire ramentevoir notre entretien.

Je m'empressai de faire la promesse que réclamait Richau, et je le serrai dans mes bras avec attendrissement. Puis, il me mit en liberté, et je courus de nouveau affronter la mort dans les combats.

Il y a un an le vieux Richau est mort, j'allai recueillir son dernier soupir ; je trouvai sa fille belle et avenante ; et je promis au bon vieillard que l'année suivante, le vœu le plus cher à son cœur serait accompli.

J'ai tenu cette promesse.

Telle est, mon seigneur, l'histoire de mes relations avec les Richau, et des évènements qui m'ont amené à m'allier à cette famille.

M. de Lesdiguières remercia Fradel de la confiance avec laquelle il lui avait fait l'histoire de son singulier mariage. Et il insista de nouveau pour son invitation au bal de Vizille.

Le sire de la Combe ne laissa pas partir ses vavassours et leur illustre général sans leur servir un magnifique banquet dans la grande salle, pendant que les écuyers et valets mangeaient et buvaient pêle-mêle sur le gazon de la terrasse.

L'après-midi était déjà avancé quand la bruyante réunion se sépara : au tumulte et à la confusion qui avaient troublé pendant toute la matinée la paix du castel solitaire, succéda par degrés un silence que l'effet de ce contraste semblait rendre plus profond que jamais.

III,

Quel bonheur de bondir éperdue eu la foule,
De sentir par le bal, ses sens multipliés
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds.

VICTOR HUGO : *Orientales*.

De sinistres clartés le rocher se colore,
Quel volcan a lancé ces épais tourbillons ?
Dans l'ombre de la nuit quelle effroyable aurore !

CASIMIR DELAVIGNE.

Lesdiguières venait de faire construire à Vizille la grande salle du jeu de paume.¹¹ C'est là qu'il comptait faire danser la noblesse dauphinoise qu'il avait conviée. Cette fête avait commencé par un immense goûter qui avait été servi dans les galeries. Là, on remarquait des lambris en noyer et en platane de montagne, habilement ciselés ; des moulures en or, brillantes de fraîcheur ; quelques tableaux représentant les hauts faits d'armes de la

jeunesse du général s'encadraient dans les boiseries ; les galeries,¹² qui étaient pour le temps d'une magnificence presque royale, avaient été construites sur un rocher à pic, et on y arrivait du parc par un vaste perron orné de balustrades en marbre de Sassenage. La pente en était rapide, mais elle était assez bien ménagée pour qu'on pût y aller à cheval.¹³ A la lueur des lampions qui garnissaient la balustrade, on voyait les dames et damoiselles dans tout l'éclat de leurs parures, monter le long des contours du perron, sur de belles haquenées, ou dans d'élégantes litières : arrivées à la porte de la galerie, elles jetaient leurs mantels aux pages et écuyers qui les suivaient, et s'appuyant sur leurs bras, elles sautaient légèrement à terre, puis elles faisaient délayer leurs bottines, et s'empressaient de chauffer l'escarpin de bal.

Dans l'intérieur des galeries, des lustres nombreux éclairaient une table élégamment servie ; bientôt les dames s'assirent tout à l'entour ; on remarquait leurs plumes, leurs coiffures étagées, leurs riches pierreries, et, ce qui valait mieux encore, leurs fraîches et éblouissantes figures, dont la vie des cités n'avait point altéré l'éclat. Derrière cette ravissante enceinte, circulaient des seigneurs avec des chapeaux à la Henry IV, des fraises brodées, et des manteaux de bal ; des officiers revêtus d'armures brillantes et de casques ombragés de panaches ; de riches épaulettes, des décorations, des échappes précieuses relevaient leurs costumes chevaleresques et militaires. Parmi eux, on distinguait Lesdiguières qui accostait d'anciens compagnons d'armes avec sa rude et franche cordialité, son gendre Créquy, qui, s'appuyant sur les fauteuils des dames, répandait çà et là les offres de services et les galans propos. Deux femmes assises aux places distinguées, en faisaient les honneurs avec la plus hospitalière prévenance : l'une était madame de Créquy, fille de Lesdiguières, qui, à une noble aisance dans les manières, réunissait la grâce et la gaîté de la jeunesse ; l'autre était la dame de Moirans, femme d'une beauté rare et majestueuse, que l'on faisait passer pour une jeune veuve cousine de M.de Créquy. Sous les diamans qui la couvraient, et sous les paillettes d'or dont sa robe était revêtue, perçait dans ses manières une vulgarité et un embarras qui semblaient trahir une naissance commune, une grande inexpérience du monde, et peut-être aussi la gêne d'une position équivoque ; c'était la première fois qu'elle était appelée à s'associer chez Lesdiguières au rôle de maîtresse de maison : sa présence avait excité l'étonnement. On chuchottait autour d'elle pour se dire qui elle était ; or, il y a chez les femmes un tact indéfinissable qui leur

fait deviner l'impression qu'elles produisent, et la dame de Moirans, à travers la feinte politesse des personnes qui l'entouraient, avait bien pénétré la malveillance secrète que cachaient les fausses déclarations ; aussi sa bouche s'efforçait de sourire et son front était obscurci par la tristesse, de grosses larmes qu'elle avait peine à retenir, paraissaient de temps en temps sous les longs cils qui ombrageaient ses beaux yeux. Du reste, à la fin de la soirée, sa véritable origine ne fut plus un secret que pour les jeunes personnes ou les très jeunes femmes dont on avait craint d'alarmer la pudeur, en leur dévoilant un grand scandale. Nous donnerons plus tard, au lecteur, des détails sur ce qu'il devine sans cloute à moitié, dès à présent.

Non loin de la dame de Moirans, se trouvait une femme mise avec une élégante simplicité ; elle était blonde, sa taille était svelte ; et son regard doux et prolongé sans être languissant exprimait à la fois la finesse et la sensibilité : on remarquait qu'elle n'avait ni dentelles ni bijoux, qu'elle ne portait pas de mouches ; la blancheur de son teint pouvait se passer de l'effet qu'on cherchait alors dans le contraste produit par ces taches artificielles ; elle regardait d'un air tout étonné la magnificence de cette fête, spectacle tout nouveau pour elle ; ses yeux timides se levaient avec un air de préoccupation, et semblaient errer vaguement sur la foule des seigneurs et des chevaliers. Cette femme était la demoiselle de Fradel¹⁴, son mari se tenait debout derrière elle, et semblait suivre du regard toutes ses mouvemens.

Après le goûter, pendant qu'on faisait les préparatifs du bal, Lesdiguières invita toute la société à venir assister à des joutes nautiques qui allaient avoir lieu sur l'immense pièce d'eau de son parc ; quelques personnes restèrent sur le perron pour jouir de l'ensemble du spectacle, le plus grand nombre alla prendre place dans des espèces de tentes disposées sur les bords de la pièce d'eau : une foule de petits radeaux se croisaient de mille manières sur les ondes paisibles ; chacune de ces frêles embarcations était montée par deux hommes vigoureux, dont l'un tenait une torche allumée ; ces torches rapidement emportées dans les airs par les évolutions légères de la petite flotille, brisaient sur les eaux, sillonnées en sens divers, leurs flammes vives et vacillantes, au milieu de l'obscurité profonde qui régnait à l'entour de la pièce d'eau ; les lueurs fantastiques éclairaient d'une teinte rougeâtre les visages et les bras nerveux des mariniers ; on les eût pris pour des ombres de héros qui glissaient sur le noir Cocyte. Mais ces silencieuses manœuvres cessèrent bientôt, vingt radeaux ralliés sur deux lignes se

présentèrent front à front, sur chacun d'eux se trouvait un robuste joueur qui cherchait à saisir l'athlète du radeau ennemi pour le faire tomber dans les flots. Je ne décrirai pas la prestesse de leurs mouvemens, la vigueur de leurs coups imprévus, et les naufrages sans danger dont leurs chutes étaient suivies. Dans les tentes disposées sur les deux rivages, on s'intéressait à chacune des deux petites escadres, et on accueillait par des applaudissemens et des éclats de rire les victoires et les défaites. Un robuste et adroit marinier qui avait renversé tout ce qui s'était trouvé sur son passage, fut proclamé le mieux faisant du tournoi nautique et couronné par madame de Créquy.

On entra ensuite dans la grande salle de bal qui retentissait des sons d'une marche triomphale et guerrière. Lesdiguières avait pour orchestre la musique militaire de sa petite armée, jointe aux artistes les plus habiles de la province ; plus de quarante instrumens s'y faisaient entendre à la fois, et exécutaient avec ensemble les airs de toutes les danses connues.

On commença par le grave et noble menuet qui fut dansé par la dame de Moirans, la dame de Créquy, la demoiselle de Guigniard, fille du conseiller de ce nom, et la demoiselle Allemand, fille du baron d'Uriage. Les cavaliers étaient le marquis de Créquy, le jeune Montbrun, Anet de Sassenage, et Albert de Commieres, l'un des voisins et amis de Rodolphe de Francon.

A ce moment, un guerrier parut à la porte de la salle du côté du jardin ; il était enveloppé d'un large manteau qui lui couvrait le bas de la figure, un brillant panache flottait sur le cimier de son casque, c'était Rodolphe.

La demoiselle Marie de Fradel reconnut son jeune seigneur au travers de la foule qui l'entourait, elle l'avait vu à la messe le dimanche précédent.

Il regardait danser le menuet avec indifférence. Puis quand cette danse fut terminée, il jeta son manteau entre les mains de son écuyer qui était en dehors, et il entra dans l'intérieur de la salle. Lesdiguières le reçut avec bonté, et lui reprocha d'arriver bien tard. Rodolphe répondit que s'il avait été le dernier au plaisir, il ne serait pas le dernier à la peine.

L'une des premières personnes qu'il aborda fut madame de Revel, nouvellement mariée à un gentilhomme qui tenait un des principaux fiefs dépendant de la baronie de la Combe, cette dame était à côté de la demoiselle de Fradel.

Immédiatement après le menuet, on commença une danse dauphinoise encore connue dans les montagnes reculées de ce pays ; c'était la seule que sût Rodolphe ; il invita timidement la demoiselle Marie de Fradel, en présence de son vieil époux ; elle ne put pas se dispenser d'accepter.

Le gai balancement, tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, les vives et folâtres attitudes, les petits cris qui accompagnaient les sauts en mesure, les claquemens de mains, les chassés qui croisaient en tout sens, les couples joyeux, tout cela fut exécuté avec beaucoup de précision et d'ensemble.

Deux personnes, qui auparavant semblaient tristes, se laissaient aller à la plus forte gaîté : c'étaient la dame de Moirans, et la demoiselle de Fradel. Quand on a à se distraire d'un remords ou d'un chagrin, on se livre aux joies du bal avec une espèce de rage, on recherche avec ardeur le vertige des sens qui suspend les peines de l'ame, sans songer que le lendemain sera plus amer que la veille !

La danse rustique et naïve qui avait animé la fête semblait faite toute exprès pour la jeune Marie ; sa taille svelte et pliante se prêtait avec grâce aux attitudes les plus variées ; ses pieds touchaient à peine la terre : elle avait la justesse d'une biche et la légèreté d'un oiseau ; son teint, que ne déguisait ni le fard ni les mouches, était paré des plus belles couleurs, ses yeux brillaient de l'expression d'une joie pure et ingénue. Rodolphe, tout étonné d'être aussi sensible au plaisir du bal, était en présence de sa belle vassale dans une sorte de ravissement et d'extase ; ses regards enivrés ne perdaient aucun des mouvemens, aucun des pas de sa charmante danseuse. Mais bientôt le signal de la séparation fut donné, et Rodolphe, après avoir reconduit à sa place mademoiselle de Fradel, alla s'appuyer contre un pilier, et là il semblait absorbé par ses rêveries. On dansa ensuite des danses françaises, la gaillarde¹⁵, la contredanse, la volte ¹⁶, puis des danses étrangères, le fandango espagnol, la tarentella napolitaine, la pharandole provençale, l'allemande, et enfin on termina le bal par une montferrine que dansa la demoiselle de Fradel. La vivacité voluptueuse de cette danse transalpine donnait je ne sais quel abandon à ses grâces naturelles.

Elle semblait sourire d'un air accord à son danseur. Rodolphe, qui ne la perdait pas de vue, s'en aperçut, et il sortit avec un secret mouvement de jalousie : il allait demander du soulagement aux ombres et à la fraîcheur de la nuit. Quelle fut sa surprise, en entrant dans les bocages solitaires du parc, de voir sur un rocher peu éloigné, la vaste lueur d'un incendie qui dévorait le vieux château appelé le château du Dauphin !¹⁷ Il revint précipitamment dans le salon, en annonçant tout haut à Lesdiguières le spectacle dont il venait d'être témoin.

— Je le sais, monsieur, répondit froidement celui-ci, ce n'était pas la peine de vous déranger, c'est moi qui ai fait mettre le feu à cette mesure.

— Comment, monseigneur ?

— Mais de quoi avez-vous souci, jeune homme ? Vous dois-je compte de mes actions et de mes raisons de faire ? Et il lui tourna le dos.

Rodolphe resta pétrifié D'autres personnes, qui avaient entendu ces paroles, surent mieux dissimuler les sentimens qui les agitaient. Le bruit de ce nouvel acte de tyrannie du despote du Dauphiné, circula sourdement dans la salle, il parvint aux oreilles de Marie qui alors était dans toute l'ivresse du plaisir. Sa figure rayonnante se décomposa tout-à-coup, l'horreur et la tristesse vinrent glacer ses traits, elle suspendit ses pas commencés et s'écria :

— Eh quoi ! il y a une femme et des enfans, et personne n'ira les sauver !

Rodolphe, qui était près d'elle et qui l'entendit, sortit comme un trait ; il courut au milieu des flammes : des gardes de Lesdiguières, apostés autour de l'incendie, repoussaient les gens du pays qui apportaient des secours, mais ils laissèrent passer Rodolphe qui était revêtu d'une riche armure. Il aperçut en dehors du château incendié, un vieillard à barbe blanche, l'œil égaré, presque nu ; une femme et une jeune fille à peine vêtues étaient auprès de lui au milieu des poutres fumantes, et des pans de mur qui tombaient avec fracas.

— Et mon pauvre enfant ! mon enfant ! s'écriait la mère éplorée.

— Où est-il ? demanda vivement Rodolphe.

On lui indique une fenêtre du second étage, mais tout le premier était envahi par les flammes.

Rodolphe n'hésite pas, l'escalier s'était écroulé, il s'élance sur un bouleau très élevé qui croissait à très peu de distance du mur de la maison : il grimpe à la cime de l'arbre flexible, s'y suspend par les mains, le fait plier et s'abaisser au-dessus du toit, et s'introduit dans le grenier par une lucarne ; un instant après, il reparaît à la fenêtre qu'on lui avait indiquée, l'enfant entre ses bras ; mais nul moyen de revenir avec la gêne de ce fardeau ; les malheureux parens regardaient Rodolphe avec admiration, et leur enfant avec désespoir. A ce moment le bon Rebuffet arrivait à la suite de son maître, chargé de son grand manteau.

— Prenez le manteau à quatre, s'écria Rodolphe, et tenez ferme.

On fit au plutôt ce qu'il disait.

Rodolphe jeta l'enfant sur cette espèce de parachute.¹⁸ La mère de ce petit infortuné qui tenait l'un des coins du manteau avec une force qui crispait ses doigts délicats, put à peine résister à la secousse du précieux

fardeau qui lui était jeté. Cependant l'enfant en fut quitte pour des contusions légères. Quant à Rodolphe, il reparut un instant après sur les ardoises du toit, atteignit l'une des branches du bouleau, s'y élança, et un moment après, il se trouva au milieu de la malheureuse famille qui le comblait de bénédictions : il escorta les pauvres incendiés jusqu'au dehors du parc, et les fit entrer dans une chaumière où on leur donna tout ce dont ils avaient besoin : pour y arriver, il avait fallu passer devant la salle du jeu de paume où le bal continuait.

— Le cruel ! l'infame ! s'écriait la dame de Bonniot : il donne une fête pendant qu'il nous livre aux flammes.

Rodolphe revint pourtant du côté de la salle, le bal n'avait pas cessé un seul instant. Lesdiguières avait ordonné aux musiciens de continuer, et de peur de lui déplaire, les danseurs n'avaient pas osé se retirer ; seulement une jeune femme s'était évanouie, on la portait au grand air pour la faire revenir à elle.

C'était Marie que soutenait Fradel, sa coiffure s'était défaite, et ses beaux cheveux blonds flottaient épars sur ses épaules ; Rodolphe la rencontra, la suivit, et aida son mari dans les soins qu'il lui donnait ; Marie ne tarda pas à reprendre ses sens, et reconnaissant Rodolphe, elle lui dit avec un accent doux et languissant :

— Je vous remercie, sire de Francon, je sais ce que vous avez fait, vous avez sauvé une vie au risque de la vôtre ; c'est pour moi tout ainsi que si vous aviez sauvé la mienne.

Rodolphe, pénétré de la plus douce joie, allait répondre, quand la dame de Créquy vint proposer à la demoiselle de Fradel de lui donner une chambre voisine de la sienne, où elle pût reposer loin du bruit et du tumulte ; elle accepta cette offre obligeante et rentra dans l'intérieur du château.

IV,

Le malheur n'avait point abattu sa fierté.

RACINE : *Athalie*.

Je vous donne un peu d'or, rendez-nous des prières.

LAMARTINE.

Le feu des étoiles commençait à pâlir, un grand nombre de dames se rendaient vers leurs demeures dans des litières, escortées de leurs écuyers ; l'incendie du château Dauphin durait encore et répandait au loin ses funèbres clartés. Le terrible contraste de cette froide barbarie avec les joies du bal, en avait empoisonné le charme, et avait dissipé dans les jeunes imaginations les fumées douces et légères qu'y laissent d'ordinaire les plaisirs d'une fête.

Lesdiguières n'aimait pourtant pas à faire le mal pour le plaisir de le faire. Venu après le trop fameux des Adrets, et ayant succédé à l'influence de l'inflexible Montbrun, on convenait généralement qu'avec plus d'habileté encore que ces deux grands capitaines, il avait un caractère moins dur et moins cruel ; mais il aimait à imprimer de la terreur à ceux qui osaient lui résister, et il se plaisait de temps en temps à braver audacieusement les lois pour donner une plus grande idée de sa puissance.

C'est ainsi que peu de temps après, il avait convié les habitants de Chansor à venir bâtir son château de Saint-Bonnet, en placardant dans tous les villages des environs, *viendrez ou brûlerai*.

On était venu et il n'avait pas brûlé, mais il tenait à prouver à la première occasion que ses menaces n'étaient pas vaines, et à Vizille, au milieu de l'expédition guerrière qu'il avait convoquée et qu'il allait commander, il crut que le moment était arrivé de faire impunément cette épreuve. Il voulait produire dans toute la province une vive impression d'effroi, et c'est pour cela qu'il choisit le moment de sa fête, afin de réunir plus de témoins de ce grand acte de vengeance, (b)

Plusieurs dames, dont les habitations étaient éloignées, restèrent à Vizille. Tous les officiers couchèrent également dans le château ou dans les maisons du village ; leurs soldats ou vassaux bivouaquèrent dans la plaine, sur les bords de la Romanche.

Après la fin du bal, au bruit du départ succéda un assez grand mouvement dans l'intérieur du château, les lumières allaient et venaient le

long des galeries, les portes se fermèrent avec fracas ; mais bientôt tout rentra insensiblement dans le repos, et le silence le plus profond régna dans les vastes salles où venait de retentir le tumulte confus d'une foule animée par le plaisir.

A ce moment, l'aurore commençait à colorer de légers nuages au-dessus des noirs sapins de la chartreuse de Premol, une douce lueur se glissait dans les bocages du parc, et teignait de rose les cascades de la source d'eau. Une petite porte dérobée qui donnait sur le perron s'ouvrit mystérieusement, deux jeunes femmes en sortirent enveloppées chacune de leurs manteaux ; une duègne les suivait par-derrière avec une corbeille. Les figures de ces deux jeunes femmes étaient pâles des fatigues de la veille ; leurs yeux étaient rouges et abattus, elles descendirent le long du perron, ouvrirent une petite porte du parc et entrèrent clans le village.

C'était la jeune et brillante marquise de Créquy, et la demoiselle de Fradel qui avait couché près d'elle ; au lieu de se laisser aller aux séduisantes douceurs du repos après une nuit si pénible pour elles, elles avaient changé leurs costumes de bal contre de plus simples vêtements, et elles s'étaient dirigées en secret vers la chaumière où la famille de Bonniot avait reçu un asile. La charité céleste qui guidait leurs pas, les conduisit bien, elles arrivèrent sans détours au lieu qu'on leur avait indiqué, elles frappèrent à la porte en disant d'une voix douce : Ouvrez-nous si c'est ici que sont les malheureux incendiés. Une vieille femme ouvrit alors avec précaution.

— Dieu de bonté ! s'écria-t-elle, c'est madame la marquise de Créquy, ma bienfaitrice !

— Oui, ma bonne ! lui dit-elle, c'est moi qui suis venue vous visiter l'hiver dernier, quand vous aviez faim et froid ; aujourd'hui vous vous êtes montrée charitable à votre tour, puisque vous avez recueilli une famille infortunée. Et alors, à la lueur d'une petite lampe suspendue à la poutre du plafond, madame de Créquy et sa compagne aperçurent une femme veillant près d'un berceau ; c'était la demoiselle de Bonniot, que l'amour maternel tenait attentive au sommeil paisible de son jeune fils. Sur un pliant, à côté de lui, reposait le vieux Bonniot ; sa fille était couchée dans un grand lit avec sa bonne hôtesse, qui venait, de se lever pour ouvrir la porte.

— Mademoiselle, dit madame de Créquy à la malheureuse mère, pendant qu'on me contraignait à festoyer mes hôtes, le cœur détrempé d'amertume, quelle affreuse nuit vous et votre famille....

— Est-il possible ! s'écria le vieux Bonniot en se relevant sur son séant, la fille de notre persécuteur ! vient-elle encore insultera nos maux ?

— Pardonnez l'ire et violence de mon mari, dit la demoiselle de Bonniot, son cœur est comme une plaie où est resté le fer qui déchire ; et vous, ange de merci et de bonté, vous avez à ses yeux et presque aux miens le tort de sortir de la caverne où furent fabriquées les torches de l'incendie.

— Je n'ai rien à dire à l'en contre de mon père ; mais entre vous et moi, en gage d'amitié, chère demoiselle, acceptez les vêtemens que j'ai fait apporter pour votre fille et pour vous. Mademoiselle de Fradel, qui m'accompagne, a fait avec ses propres hardes une partie de ce petit trousseau ; si vous nous refusez, vous nous rendrez le cœur bien affligé.

La demoiselle de Bonniot remercia en pleurant la dame de Créquy, de ses attentions délicates, et accepta ses offres.

— Monsieur, dit alors madame de Créquy en se tournant du côté du sieur de Bonniot, on vous a fait un tort immense, rancune noble et fière ne s'oppose pas à justice. Vous ne prohiberez pas à madame de Bonniot l'acceptation d'un legs à compte sur le dédommagement que vous doit le castel de Vizille. Et en même temps elle laissait sur la table une bourse remplie d'or.

— Madame, dit alors le vieux Bonniot d'un ton grave, je combattis autrefois sous le général de Gorde, je restai féal catholique¹⁹ ; mieux eût valu me faire hérétique et huguenot : on a puni ma fidélité en transportant à votre père la terre de Vizille qui avait été amodiée à mon bisayeul par l'illustre famille de Viennois. J'ai vu tomber aux mains d'un conquérant compatriote la récompense des services de mes ancêtres : mais de la confiscation était excepté le castel gothique rempli des souvenirs de ma famille, un palais s'élevait en grand faste près de notre chétif manoir. Je n'avais garde de douloir et de gémir, mais du haut de mes créneaux je regardais : ces terres fertiles que je labourais autrefois, on en faisait des pièces d'eau, on y plantait des arbres, je regardais ; ce regard était importun ; il était compris par le barbare qui nous traitait comme gens asservis et vaincus ; on multiplia les outrages et vexations pour me forcer à délaisser le pays ; mes anciens vassaux devenus ceux d'un autre nous injuriaient sans cesse : les jeunes villageoises tournaient en dérision la fierté de ma pauvre fille, qui se souvenait de son rang, et refusait de se mêler à leurs jeux ; je ne me lamentais, ni ne voulais plier, et pour toute vengeance, montant à mes créneaux je regardais ! Il y a deux jours M de Lesdiguières me fit offrir une

pile d'or, de mon castelet délabré. J'étais près de mon foyer ; ma fille mal nippée, et revêtue de guenilles déchirées, était assise à côté de moi sur un escabot, et elle berçait son jeune frère qui pleurait, je ne pouvais être nonchalant de leur détresse, de leur avenir, je sentais allanguir mon courage, niais je regardai par la fenêtre, et je vis le fastueux despote du Dauphiné, entouré de ses serviteurs et de force ouvriers : il commandait dans son parc les préparatifs d'une fête ; d'un regard et d'un geste insolent, il désignait mon manoir, et faisait signe à ses sapeurs qu'il fallait en raser les murs : cette vue me souleva le cœur, et ne pouvant brider ma rage :

— Tu te hâtes trop, m'écriai-je, tu te hâtes trop de vouer au néant ce qui n'est encore pas tien. Sur les portraits de mes ancêtres, je le jure, je ne quitterai pas ces vieux créneaux, j'irai derechef m'y poster immobile ; je t'y poursuivrai de ces regards que tu hais, et tu les rencontreras, en pâlisant, des fenêtres de ton palais ! Ces propos entendus de quelques bas valets furent transmis à leur seigneur et maître. Lecruel a voulu se venger, vous savez le reste ; mais maintenant, ajouta-t-il d'un ton de voix sombre et concentré, celui qui a manqué être l'assassin de mon enfant, celui qui a brûlé mon manoir et les portraits de mes ayeux, et qui jeta hors de son asile une famille nue et sans pain, peut-il bien lui parler de bienfaits ? où trouvera-t-il de quoi payer tant de maux ?

Madame de Créquy baissait la tête et souffrait cruellement en entendant ces paroles... ! Elle ne répondit rien, mais s'adressant à la dame de Bonniot :

— Acceptez cette bourse, dit-elle, et dans le cas où vous n'auriez pas besoin de cet argent, gardez-le pour la dot de votre fille, au moins vous ne refuserez pas ce qui vient de moi, ajouta-t-elle avec la grâce la plus touchante ; puis elle se retira pour se dérober aux remerciemens comme aux reproches.

Rodolphe, qui avait couché sur la paille dans une étable dépendant de la chaumière, avec l'intention de garder les malheureux auxquels il s'était déjà dévoué, était arrivé au bruit de la visite matinale, et du seuil de la porte où il était, il avait tout vu, tout entendu ; la vue de Marie, qui après s'être évanouie deux heures auparavant, avait retrouvé des forces pour s'unir à un acte de bienfaisance, avait porté au plus haut point son enthousiasme pour elle. Pour la voir plus longtemps il proposa son bras à madame de Créquy : celle-ci le refusa avec politesse, en lui disant qu'elle ne voulait pas l'enlever à la garde de la famille de Bonniot.

— Je sais déjà, ajouta-t-elle, que vous avez rendu à une mère son enfant laissé dans les flammes. Monseigneur de Lesdiguières lui-même vous en saura gré ; il n'était pas dans son intention que personne pérît dans cet incendie ; vous avez montré du courage, et le courage lui est cher.

Ces dames étaient déjà bien loin, et Rodolphe se livrait à de profondes rêveries, quand il entendit des cris dans l'intérieur de la chaumière. L'intérêt que Marie avait pris à la famille de Bonniot, lui faisait une espèce de devoir sacré de continuer ses soins à des infortunes si peu méritées. Cependant il avait frémi en entendant le vieux ligueur dévoiler : son ame intraitable, et exhaler sans ménagemens ses plaintes amères ; il savait que le fanatique André de Bonniot était homme à répondre à l'incendie par l'assassinat, et Rodolphe ne pouvait pas s'empêcher d'avoir de l'attachement pour Lesdiguières ; il avait déjà cédé à l'entraînement que ce grand homme savait exercer sur ses gens de guerre.

Il entra dans la chaumière pour savoir si on avait besoin de ses secours ; le vieux Bonniot gisait expirant, il était dans les douleurs de l'agonie, contre lesquelles il, se débattait encore ; l'incendie de la veille, la visite de, madame de Créquy en présence de laquelle il avait contenu violemment une partie des, sentimens de rage qui l'agitaient, toutes ces impressions trop fortes pour la faiblesse de son, âge, lui avaient donné une secousse à laquelle il allait succomber ; peu d'instans après l'arrivée de Rodolphe, il avait cessé de vivre. Le jeune sire de Francon, poussé comme malgré lui à des œuvres de bienfaisance qui n'étaient guères dans ses habitudes, n'était pas très propre à donner des consolations, à une famille désespérée ; cependant il s'en tira le mieux qu'il put, et comme madame de Bonniot manifestait l'intention d'aller avec ses deux enfans chez un neveu de son mari, qui habitait à Chénicourt dans le Triève, il lui prêta pour le trajet, l'un des deux chevaux dont son écuyer faisait usage. Dans la journée, il vit Lesdiguières qui le loua de sa belle action de la veille, et qui le pria de faire accepter à la veuve du sieur Bonniot le prix qu'il avait offert à ce dernier de son vieux château. Une mère ne refuse pas ce qui lui semble dû, et qui est nécessaire pour assurer le sort de ses enfans : madame de Bonniot, en dépit de la répugnance secrète qu'elle éprouvait à recevoir de pareilles offres, finit par accepter, et elle s'éloigna aussitôt du théâtre de ses malheurs.

Amour, amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire adieu prudence.

LAFONTAINE.

Rodolphe, tout en remplissant à la Combe la tâche militaire qui lui avait été confiée, songeait sans cesse à son aventure de Vizille, et à la rencontre qu'il avait faite de celle qu'il aimait ; et pourtant, élevé jusqu'alors dans les principes d'une sévère réserve, il ne s'arrêtait pas à la pensée qu'il pût se livrer entièrement à une passion qui lui paraissait coupable. L'idée d'une trahison envers le bon et respectable Fradel répugnait à sa franchise. Mais sans se rendre un compte bien exact de ses sentimens et de ses désirs, il céda au vague penchant qui l'entraînait, il forma le projet de revoir sa belle Marie et de demander l'hospitalité dans son manoir comme par hasard, en revenant de la chasse.

La pluie qui tomba presque sans relâche, pendant toute la journée qu'il avait destinée à l'accomplissement de son projet, ne lui permit pas de l'exécuter sur-le-champ.

Enfin, le lendemain matin, le soleil, que ne voilait plus aucun nuage, vint dorer de ses feux les neiges de Saint-Pancrace, dont le sommet s'élève du côté de la vallée opposé aux collines de la Combe. Des brouillards épais qui dérobaient la vue de la plaine, formaient une espèce de mer flottante au-dessus d'elle ; çà et là, les cimes de quelque haut peuplier, de quelque noyer gigantesque tantôt surnageant, tantôt disparaissant au milieu des vagues brumeuses, ressemblaient à des rescifs semés sur ce fantastique Océan. Les ombres immenses, projetées dans la vallée par la chaîne des Alpes, protégeaient pour quelque temps encore ces vapeurs légères que le soleil allait bientôt dissiper.

A la vue de ce spectacle, qui présageait un beau jour, Rodolphe, plein de joie et d'espérances, s'équipa précipitamment en chasseur, et sortit suivi de sa meute. Il venait de détacher ses chiens qui s'étaient dispersés dans les bois, et gravissait tout pensif la pente rapide de Crébarnon. Arrivé au sommet de cette colline, il jeta ses regards sur les toits d'ardoises de Fradel ; et à ce moment une biche débusquée par un de ses limiers, passa tout à

coup devant lui, il s'empessa de la mettre en joue, et la manqua.²⁰ Furieux d'une maladresse qui ne lui était pas ordinaire, il cessa pour quelque temps d'être amant et se retrouva chasseur ; il réunit sa meute au son du cor, la mit sur les traces de la biche qui fuyait, et s'élança après eux sur les sommets de Greppa. Il en tendit la menée de ses chiens autour de la colline, puis les aboiemens s'enfoncèrent dans les marécages de Pré-Long, et se perdirent dans l'épaisseur des forêts noires de Saint-Meurys. Rodolphe traversa en courant les cîmes de Greppa et la vallée de Pré-Long, et il arriva tout haletant au lac du Souliê : aucune voix d'être animé ne se faisait entendre des sommets glacés de la Citre, jusqu'aux rochers de Lornove ; aucun de ces oiseaux de passage, que le mois de juin amène par volée sur les Alpes, n'égayait ces déserts par un doux gazouillement ; les clairières des bois ne résonnaient pas des mugissemens de ces immenses troupeaux que les pâtres des montagnes y conduisent pendant les chaleurs de la canicule ; l'herbe des pâturages était encore courbée et flétrie par la neige qui venait de fondre. Rodolphe adossé contre un rocher couvert de mousse jaunâtre, et les bras appuyés sur sa carabine, prêtait l'oreille avec anxiété au milieu de ces vastes solitudes. Quelquefois il lui parvenait du fond des forêts des sons vagues et interrompus qu'il prenait pour les aboiemens sourds et lointains de ses chiens, puis il reconnaissait que c'était une illusion produite par quelque bouffée de vent qui s'était enfoncée parmi les branches épaisses des sapins.

Enfin Rodolphe entendit sa meute qui donnait des coups de voix rares et sans suite. De l'autre côté de la gorge de la Combe, dans la vallée de Frédeire, les chiens étaient en défaut ; il n'était pas assez près d'eux pour les appuyer ; il prit donc le parti de les rappeler par des cris prolongés que répétaient les échos de Lornove, et il parvint enfin à les réunir autour de lui. Le soleil allait bientôt se coucher, il était temps de songer au retour ; Rodolphe prit la route de la Combe en passant par Saint-Meurys, comme il en avait depuis longtemps formé le projet. Il descendait rapidement sur la pelouse des clairières, en songeant avec l'impatience d'un amant, à l'étape où il allait se rendre. Mais ses chiens donnèrent de voix sur un pied qui semblait frais. Chose étrange, il s'arrêta encore dans sa course rapide. On a vu quelquefois des sentimens, plus anciens que ceux qui dominaient Rodolphe, suspendus par la passion de la chasse, comme par un enchantement invincible. Notre héros, qui voyait dans ce moment la lune revêtir de sa lumière les sombres gorges de Saint-Meurys, conservait

l'espérance d'y voir encore assez pour pouvoir ajuster le lièvre blanc²¹ quand il courait sur le terrain brun de la forêt. Il se porta donc dans une draie²² entre deux rangées de sapins épais, et il attendit en silence le retour de la proie que sa meute venait de lancer. En effet, il ne tarda pas à voir le lièvre à quelque distance au-dessus de lui. Au moment où il le visa, il s'élançait dans le fourré du bois ; il l'atteignit au bond, et le malheureux animal roula jusqu'à ses pieds. Rodolphe rappela alors tous ses chiens, et de peur d'être encore détourné de sa route, il les enchaîna deux à deux pour les empêcher de chasser, puis il se lança précipitamment à la descente, et en moins d'une demi-heure, il se trouva à la porte de la gentilhommière de Fradel. Il était accablé de faim et de fatigue, les modiques provisions de son carnier étaient depuis longtemps épuisées, et de légitimes prétextes ne lui manquaient pas pour demander l'hospitalité. Il frappe, Marie elle-même vint lui ouvrir ; elle n'avait pas une toilette aussi élégante que le jour du bal de Vizille, elle n'avait pas même eu le temps de se dérober un instant pour donner de la grâce à ses ajustemens villageois ; un jupon de toile grossière, un corset de bure, une coiffe aux ailes de dentelle, une croix d'or et des boucles d'oreilles d'or, composaient sa rustique parure ; mais sous ces simples vêtemens on reconnaissait cette ravissante figure, cette taille svelte, ce port de tête si noble et si gracieux qui avaient fait l'admiration de tant de jeunes seigneurs, à la fête de Lesdiguières. Chacun de ses mouvemens, chacun de ses pas avait pour Rodolphe une singulière séduction ; le son de sa voix et jusqu'à son accent méridional, où il trouvait une vivacité d'expression qui contrastait avec la pesanteur de l'accent grenoblois²³, tout le charmait en elle, tout l'enivrait de volupté et d'amour. Il lui demanda quelques rafraîchissemens pour un chasseur égaré que la nuit avait surpris dans les bois ; elle recula de surprise, en reconnaissant dans ce chasseur montagnard son seigneur Rodolphe. Cependant, elle lui offrit de se reposer près du foyer, pendant qu'elle servirait le repas du soir, dont l'heure était venue. Elle appela une servante pour l'assister dans ces apprêts : elle allait et venait de l'office à la laiterie et de la laiterie à l'office avec une merveilleuse vivacité ; en un moment la table fut couverte de mets simples et champêtres. Elle envoya sa servante chercher des rayons de miel à la ruche d'une chaumière voisine, pour compléter sa rustique symétrie, et elle invita son jeune hôte, avec qui elle avait à peine échangé quelques paroles, à commencer un repas frugal qu'heureusement l'appétit viendrait assaisonner. Rodolphe s'assit sans compliment au haut bout de la table,

mais il exigea que Marie se plaçât près de lui. Le souper n'était pas recherché, l'appartement était bien rustique ; des murs enfumés, un plafond noirci n'étaient éclairés que par la lueur du foyer et la lampe d'étain à forme antique suspendue au-dessus de la table ; mais la belle Marie était à côté de Rodolphe, et sa présence le remplissait d'une plus douce ivresse que les joies des plus brillans festins, et que l'éclat des vingt lustres qui faisaient resplendir le bal de Vizille. Quant à Marie, elle paraissait toute confuse, toute honteuse d'un pareil tête à tête. A peine était-elle assise à côté de son seigneur, que la porte entr'ouverte est poussée sans bruit, et le vieux Fradel paraît sur le seuil : il s'arrête en silence, tout étonné de voir un convive inattendu qui occupait sa place à table. Il ne pouvait reconnaître Rodolphe qui lui tournait le dos, mais il arrêta ses regards sur sa jeune épouse qu'il voyait de profil. Sa figure imposante à peine éclairée par les rayons de la lampe, exprimait une surprise mêlée d'inquiétude ; à ce moment Marie se détourne. Elle l'aperçoit, jette un cri de joie, s'élance de dessus sa chaise et saute à son cou, en l'embrassant avec tendresse.

Rodolphe, qui avait à peine eu le temps de suivre ses mouvemens rapides, vit avec un secret dépit ces beaux bras enlacer la large poitrine de Fradel, et trouver si naturellement des étreintes caressantes.

Quant à Fradel, il semblait attendri de tant d'innocence et d'ingénuité ; tout soupçon était déjà bien loin de son cœur. Le seigneur de la Combe salua froidement son hôte, en lui expliquant comment la chasse, la fatigue et la faim l'avaient amené dans sa gentilhommière ; Fradel l'invita à reprendre sa place, et se disposa à lui tenir compagnie, après lui avoir demandé la permission de faire asseoir à l'autre bout de la table six de ses manœuvres qu'il ramenait de sa charbonnière, tout noircis par les travaux de la journée.

Fradel fit apporter pour son seigneur et pour lui une bouteille de vin vieux qui rajeunit par degré ses sens, le reporta aux jours de ses débuts dans les combats, et l'excita peu à peu à deviser des grandes aventures de sa vie. Rodolphe, souvent distrait pendant ses récits, jetait des regards continuels sur la belle Marie : pendant ce temps, on la voyait, tantôt veiller avec une aimable vivacité à ce que tous ses convives fussent servis, jusqu'au dernier de ses manœuvres ; tantôt, les yeux attachés sur son respectable époux, écouter ses contes un peu longs avec un intérêt mêlé de respect.

Après le souper, Rodolphe se prépara à partir, et en replaçant son carnier sur ses épaules, il dit à Marie : — Sans doute vous ne défendrez pas à votre

seigneur et voisin de venir quelquefois présenter ses hommages à sa belle vassale, — Des hommages apportés du château à la chaumière ! mais ce serait le monde renversé, dit en souriant la belle damoiselle, satisfaite d'éluder la réponse par une plaisanterie.

Rodolphe remonta alors à cheval et disparut comme un éclair ; quand il arriva au château, il était neuf heures du soir, la nuit était obscure et le couvre-feu venait de sonner. Il frappa avec violence à la porte extérieure. On ne répond pas ; il redouble avec une force nouvelle, enfin il entend le portai ! de la cuisine s'ouvrir, et des pas appesantis se diriger vers lui ; puis des cris *qui va là* se font entendre. Rodolphe n'avait pas son cor de chasse, il se nomma. Enfin, les chaînes du pont-levis s'abaissent, la clef tourne avec effort dans la serrure, la porte s'ouvre lentement. Rodolphe aperçoit Jeannot le Crétin et son écuyer Rebuffet, chacun muni d'une lanterne et armés l'un et l'autre jusqu'aux dents.

— Au diable vos précautions ! j'ai cru que je n'entrerais jamais, s'écria-t-il ; puis il s'élança dans le château sans attendre leur réponse, leur laissant son cheval entre les mains.

Notre jeune maître est jeune, dit Jeannot en bégayant et regardant Rebuffet à la lueur de sa lanterne ; mais de plus je crois qu'il a quelque chose, n'est-il pas vrai, messire écuyer ?

— Hum, hum, il a ce qu'il a, et ce ne sont pas nos affaires. Allons, prenez son cheval et mettez-le à l'écurie pendant que je vais tout refermer.

Rodolphe venait de rallumer quelques tisons éteints dans la cheminée de la grande salle, et il se chauffait devant l'immense foyer, quand il entendit Rebuffet qui, en montant le long de l'escalier, disait à Jeannot : — Oh ! je suis assuré qu'il vient de visiter à Saint-Meury's la demoiselle de Fradel. C'est cette grande efflanquée, qui porte la tête si haut, tu sais, celle que je te montrai dimanche dernier à la messe.

— Ah ! dit Jeannot, oui, c'est elle, ce n'est que ça. Ah ? ce n'est rien de bien rare, va ; et les voix se perdirent ensuite dans l'éloignement.

— Ce vieux rustre, dit en lui-même Rodolphe, il préfère à cette taille svelte, cette taille de houri, celle de ces grosses montagnardes toutes rabougries comme un hêtre tondu par la dent des chèvres.

Et pourtant, cette critique, quoiqu'il parût en faire bien peu de cas, lui fit quelque impression. L'amour, cette passion qui semble toute personnelle, ne sait pas toujours se passer des suffrages des autres.

Cependant cela n'empêcha pas que, quelques jours après, Rodolphe se représenta chez la demoiselle de Fradel, mais elle était déjà partie pour la vallée de Quint où elle était allée chercher un asile dans sa famille, et où elle devait rester tant que son mari serait absent.

C'était la veille du jour fixé pour le départ du camp de Vizille, Rodolphe s'y rendit sur-le-champ. Là il apprit qu'il avait été nommé capitaine aide-de-camp dans le régiment de M.de Créquy, sans qu'on lui fit connaître à la protection de qui il devait cette faveur. Mais il se doutait bien qu'il en était redevable à la noble bienfaitrice de Bonniot, qui, en effet, ne l'avait pas oublié. C'était alors l'objet de l'ambition de tous les gentilshommes du Dauphiné, de servir dans les corps d'élite. Les manières aimables de Créquy, sa valeur insouciant et flegmeuse, son amour ardent de la gloire le rendaient l'idole de la jeune noblesse catholique ; il profitait de son crédit sur l'esprit de son beau-père pour choisir son corps d'officiers avec le plus grand soin : y être admis, c'était déjà un brevet d'honneur et d'intrépidité.

Les deux autres aides-de-camp de monsieur de Créquy étaient Albert de Commiers et le jeune François d'Urre, fils du célèbre George d'Urre qui avait fait Montbrun prisonnier au combat de Pontaix.

En l'absence de Rodolphe occupé de son service d'état-major, sa compagnie devait être commandée par son lieutenant de Revel, ou par son premier sergent d'armes Mathieu de Fradel.

VI,

Tout est perdu fors l'honneur.

FRANÇOIS I^{er}.

Au milieu des troubles politiques et des guerres de religion qui avaient désolé la France depuis le règne de Charles IX, le gouvernement avait beaucoup perdu de cette force d'action, de cette tendance à la centralisation que Louis XI avait commencé à imprimer à la royauté ; une sorte de féodalité nouvelle semblait menacer de s'élever des suites de l'anarchie.

Les gouverneurs de provinces, après s'être souvent plaints au faible Henry III des différentes dépêches et commandemens contradictoires favorisant, et soudain disgraciant les Huguenots ²⁴, fatigués des irrésolutions du roi et du système de bascule²⁵ de l'artificieuse Catherine de Médicis, avaient fini par ne prendre plus conseil que d'eux-mêmes : ils tâchaient de se rendre indépendans des vacillations d'une politique incertaine, et de se faire dans leurs gouvernemens un parti assez fort pour dicter des conditions à la cour au lieu d'en recevoir des lois.

A l'avènement de Henry IV, le désordre n'avait pas diminué ; au contraire, quelques-uns des chefs catholiques qui restaient opposés au roi, malgré son abjuration, entretenaient des intelligences secrètes avec les Espagnols ; et craignant sa défaveur, essayaient de se maintenir par la force²⁶. D'autres capitaines, que leur habileté avait mis à la tête des protestans de leur pays, et qui avaient vaincu les ligueurs, se trouvaient avoir toute l'autorité dans leurs provinces, et ils se présentaient également avec une attitude redoutable, Lesdiguières était du nombre de ces derniers. Le maréchal d'Ornano avait encore le titre de gouverneur de Dauphiné, que Lesdiguières en avait déjà tout le pouvoir. Le maréchal n'avait plus d'autre place à lui dans le Dauphiné que Moras, tout le reste était à la disposition de son rival ; aussi Henry IV céda prudemment à la force des circonstances en chargeant Lesdiguières de la guerre de Savoie et en l'investissant de toute l'autorité nécessaire pour conduire cette expédition ; peu de temps après, il le nomma lieutenant-général de Dauphiné, et donna à d'Ornano, pour le dédommager, le gouvernement de la Guyenne. Henry IV, occupé du siège d'Amiens et de la guerre avec les Espagnols, ne put donner au général dauphinois aucun secours d'hommes, ni d'argent. Nous avons vu déjà comment Lesdiguières alla lui-même avec son gendre de château en château, pour inviter tous les nobles de la province à venir se ranger sous son drapeau avec tous les hommes d'armes qu'ils pourraient amener. Il parvint ainsi par son crédit et par son habileté à rassembler à Vizille, vers le milieu du mois de juin, une armée composée de six mille hommes, et de six cents chevaux.

Henry IV attachait de l'importance à cette expédition, parce qu'il voulait fermer aux Espagnols le passage de la France par la Savoie²⁷. Suivant les intentions de son roi, Lesdiguières chercha à s'emparer du Mont-Cenis, du petit Saint-Bernard, qui auraient offert aux ennemis venus d'Italie un accès facile.

En conséquence il remonta la romanche de Vizille jusque dans l'Oisans. L'armée eut à suivre la gorge étroite de Livet, où se trouvent des quartiers énormes de rochers épais dans les prairies ; c'est là que les cimes de deux montagnes, dont les bases sont très rapprochées, s'éboulèrent brisées en blocs gigantesques, roulèrent jusqu'au fond de la vallée, et opposèrent, en se rencontrant, une barrière subite et formidable à l'écoulement des eaux de l'Oisans ; la plaine de ce nom fut convertie en un lac immense, et la plupart de ses habitants furent ensevelis dans les flots ; mais au bout d'un long espace de temps, ce lac fit une brèche à la digue à laquelle il devait sa naissance, il en dispersa les immenses débris au milieu du vallon, et dans son irruption violente et soudaine, il répandit ses montagnes d'eau jusque dans le Graisivaudan. Ce déluge inattendu vint fondre avec un grand fracas sur Grenoble, dans la nuit du 14 septembre 1219, et ensevelit dans un commun naufrage les malheureux habitants de cette ville, à la réserve de ceux qui purent gagner les clochers et les tours de la cathédrale.²⁸ L'Isère, barrée par les colonnes d'eau qui s'étaient précipitées en sens inverse de son lit, s'éleva à une grande hauteur, et emporta, en reprenant son cours, le pont qui réunissait les deux portions de la ville, ainsi qu'une multitude de maisons, d'édifices et de rues.

L'Oisans, depuis ce temps, s'était peu à peu desséché ; mais la vallée était restée marécageuse et encombrée de rochers. Lesdiguières eut beaucoup de peine à y faire passer sa cavalerie. Rodolphe, avec son léger cheval de montagne, se tira gaillardement de tous les mauvais pas, et il arrivait toujours des premiers à chaque station.

Au haut du col de Vaujany, d'où l'on descend dans la Combe d'Olle, charmante vallée pastorale, trois ou quatre cents paysans savoyards, étaient retranchés dans la neige : ils y avaient formé des espèces de redoutes, et s'étaient préparés à une vigoureuse résistance. Rodolphe de Francon fut chargé de les débusquer avec sa compagnie et celle du capitaine Pina, et de s'emparer des singulières fortifications pratiquées dans la neige glacée. Après avoir fait de longs circuits derrière les rochers, Rodolphe prit tout-à-coup les Savoyards en flanc pendant que le capitaine Pina les attaquait de front ; alors cette bande mal armée jeta mousquets et arquebuses, et se dispersa de côté et d'autre, se fondant comme les neiges prématurées d'automne aux rayons brûlants du soleil.

L'armée de Créquy descendit successivement dans le pays d'Arve et dans la Maurienne, et elle y eut d'abord de grands succès contre les troupes du

duc de Savoie. La compagnie de la Combe montra toujours la plus brillante valeur, c'est à elle que fut due la prise de la tour Charbonnière²⁹ ; mais elle y perdit son lieutenant le sire de Revel, qui fut tué d'un coup de feu, et Rebuffet, l'écuyer de Rodolphe, y eut la jambe fracassée d'un coup de pierre ; Fradel passa alors du grade de sergent d'armes, à celui de lieutenant, et sa nomination fut accueillie par les acclamations de toute l'armée.

Vers la fin de l'automne, le duc de Savoie vint lui-même avec une nouvelle armée dans la Maurienne, et c'est alors que changea la chance des combats.

C'était par un jour d'hiver sombre et froid ; le vent du nord engouffré dans les gorges de Maurienne, y mugissait avec furie des nuages noirs couvraient le ciel, et la neige tombait à gros flocons. Créquy s'avavançait à la tête de sa petite armée pour aller ravitailler et secourir la garnison de la tour Charbonnière qui était assiégée depuis plusieurs semaines, et qui s'était rendue sans qu'il eût pu en être averti. Son front, ordinairement joyeux et serein, était chargé de nuages, comme si de sombres pressentimens l'avaient attristé ; ses aides-de-camp, qui l'entouraient, semblaient partager ses inquiétudes.

Près d'Epierre, il rencontra le sire d'Albigny qui avait été envoyé par le duc de Savoie avec des troupes fraîches et nombreuses ; cependant il parvint à déloger les ennemis d'un poste qu'ils occupaient aux approches de ce village ; mais ce ne fut qu'après trois ou quatre heures de combat. Pour mieux tromper l'armée dauphinoise, le duc de Savoie faisait tirer le canon tout autour du fort de la tour la Charbonnière, et il semblait ainsi qu'il en continuait le siège ; mais en même temps il avait fait filer une partie de ses troupes sur les hauteurs, de manière à ce qu'elles pussent arriver sur le midi dans les gorges de Cuine, et tourner par ce côté l'armée de M. de Créquy. Puis il s'avança lui-même avec la plus grande partie de ses troupes. Il arriva au moment où d'Albigny venait de se replier. L'armée dauphinoise avait à peine goûté quelques instans de repos, qu'il l'attaqua avec furie, en ramenant à la charge d'Albigny et le baron de la Serra. Créquy, qui se vit attaqué par des troupes trois fois plus considérables que les siennes, chercha à gagner la gorge de Cuine, mais elle était occupée depuis quelques heures par un corps de Savoisien, qui lui coupait la retraite. Il s'aperçut bientôt qu'il était enfermé de toutes parts : il rassembla ses officiers, et il leur dit qu'il fallait périr, ou se faire jour jusqu'à Saint-Jean les armes à la main.

Mais la nuit approchait, la neige avait cessé de tomber, et un épais brouillard lui avait succédé. Les soldats, frappés d'une terreur panique, s'étaient débandés de toutes parts, et beaucoup d'entr'eux étaient parvenus à se sauver à la faveur de l'obscurité, en se mêlant aux ennemis qui les entouraient ; il ne resta autour de Créquy que ce qui préférait l'honneur à la vie. C'était environ deux cents hommes, presque tous nobles ou officiers³⁰, composant l'élite de sa petite armée. Un parlementaire du duc de Savoie vint les sommer de se rendre. Créquy renvoya le parlementaire, en lui disant qu'il n'avait pas de réponse à lui faire jusques au lendemain matin, et qu'il attendait d'y voir plus clair pour prendre une détermination.

Créquy et le corps d'élite qui l'entourait avaient de la neige presque jusqu'à la ceinture. Investis de très près par les troupes alsaciennes, ces malheureux ne pouvaient pas même aller chercher du bois sur le coteau voisin pour faire un feu de bivouac au milieu de leur carré. Ils restèrent toute la nuit à grelotter de froid avec leurs armes toujours prêtes en cas d'attaque. Le silence qui avait succédé, avant la fin du jour, à la canonnade de la tour Charbonnière, faisait craindre à Créquy que le fort n'eût été pris. Il ne pouvait songer sans une profonde douleur, au triste sort qui semblait menacer l'expédition confiée à ses soins ; que penserait de lui son beau-père, à qui il avait presque répondu du succès de son entreprise ? comment supporter l'humiliation du premier revers qu'il allait essuyer, et dont le résultat serait la perte de la Maurienne, achetée par le général de Lesdiguières au prix du sang de tant de braves ! Ainsi le noble Créquy se livrait à une sorte de désespoir, et il ne songeait pas que ces grandes leçons de la fortune sont nécessaires pour achever l'éducation des héros. Quant à Rodolphe de Francon, je n'ai pas eu besoin de dire qu'il était au nombre des gentilshommes restés autour de leur général : le lecteur l'aura sans doute deviné. L'attente de la mort n'avait rien qui l'effrayât ; les impressions même du bal de Vizille, en blessant profondément son cœur, n'avaient fait qu'exalter son courage. Le lendemain, après une nuit passée dans la neige, sans feu et sans abri, Créquy et ses deux cents braves virent reparaître le parlementaire savoisien, accompagné de deux officiers dauphinois, laissés en ôtage par le sire d'Arces, après sa sortie de la tour Charbonnière, comme garantie de l'exécution de la capitulation. Par là, le général de Créquy apprit qu'il n'avait plus rien à attendre d'une diversion de ce côté. Un découragement complet s'empara de sa petite armée, et tous furent d'avis de se rendre à discrétion. Le duc de Savoie fit conduire ses plus illustres

prisonniers à la citadelle de Turin, où ils furent traités avec une extrême rigueur. Créquy lui-même fut jeté dans une espèce de cachot, et toute communication lui fut interdite avec ses compagnons d'armes. Le sire de Francon ne fut pas mieux traité ; déjà il avait essuyé plusieurs mois de captivité, et il ne pouvait pas en entrevoir le terme, car le duc de Savoie avait refusé de mettre ses prisonniers en liberté pour les rançons les plus considérables qui lui avaient été offertes. O combien de fois, au milieu de la triste obscurité de sa prison, se présentèrent au jeune et bouillant Rodolphe les souvenirs de ces montagnes, de ces chasses aventureuses, et de ce bal de Vizille, où de si vives émotions avaient fait palpiter son cœur ! Un soir, comme il était prêt de se coucher sur la paille qui lui servait de lit, la porte de sa cellule voûtée s'ouvrit tout à coup, et il vit paraître un officier autrichien. L'officier prit la parole, et dit que les Turcs menaçaient d'envahir la Hongrie et l'Allemagne, et que beaucoup de jeunes seigneurs de la chrétienté s'empressaient d'aller offrir leurs services à l'empereur contre ses barbares ennemis ; il montra des bulles du Saint-Père qui lui permettaient de faire à cet effet des levées d'hommes et d'argent ; enfin il annonça qu'il avait entre les mains une autorisation du duc de Savoie de délivrer ceux de ses prisonniers de guerre qui voudraient se joindre à la croisade moderne contre les infidèles, et qui engageraient leur parole d'honneur qu'ils ne porteraient plus les armes contre lui, jusqu'à ce qu'il eût fait la paix avec la France. Rodolphe demanda à réfléchir quelques heures sur cette proposition inattendue, et le recruteur impérial se retira en promettant de revenir le lendemain matin. Dans la longue nuit qui suivit cet entretien, Rodolphe fut agité par mille sentimens contraires. On était peut-être à la veille de la paix ou d'un échange de prisonniers ; et il allait sacrifier aux chances incertaines d'une expédition aventureuse, le plaisir de revoir sa patrie, sa montagne natale, son père, et cette ravissante Marie qui habitait tout près de son castel. Cependant, lorsqu'il reporta les yeux autour de lui, qu'il vit la lampe suspendue à la voûte de son cachot, sillonner de ses rayons mourans les murs noirâtres et humides, et qu'il pensa qu'il courrait le risque de passer encore des mois et des années enseveli dans ce tombeau, s'il refusait l'offre qui lui était faite ; la passion de la liberté, si vive dans le cœur d'un jeune captif, finit par l'emporter, et quand, le lendemain à l'aube du jour, l'officier autrichien se présenta, il n'hésita plus, et se précipita sur les pas de son libérateur.

Deux ou trois seulement des compagnons de Rodolphe avaient accepté les mêmes propositions que celles qui lui avaient été faites. Ils partirent ensemble pour la Hongrie, avec l'officier recruteur qui leur servait de guide. En s'éloignant le long du Pô, Rodolphe aperçut vers le nord la chaîne bleuâtre des Alpes, dont les neiges éternelles resplendissaient aux feux d'un beau soleil de printemps. Ces barrières le séparaient de ce qu'il avait de plus cher, et il lui était interdit de les franchir, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours !...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(a) A l'époque où nous avons transporté nos lecteurs, l'université de Valence venait d'être rétablie, mais il en existait une autre à Orange, où les aspirans à la magistrature allaient passer leurs examens. Ils étaient censés avoir étudié les Institutes et les Pandectes, ainsi que le statut delphinien, et la jurisprudence des parlemens du midi. Suivant les règles anciennes, ils devaient être interrogés au hasard sur quelques points de ces vastes études, mais les professeurs d'Orange avaient eu la faiblesse de prévenir les élèves des lois sur lesquelles on les examinerait, et même des questions qui leur seraient adressées. Le Digeste était marqué à une page convenue : l'élève l'ouvrait, comme au hasard, et disait par exemple : *inudo in legem tertiam de donationibus, je tombe sur la loi 3^e au titre des donations*. Les examinateurs lui faisaient, sur l'interprétation de cette loi, les difficultés dont ils lui avaient indiqué, auparavant, la solution, et de cette manière l'élève répondait toujours d'une manière brillante ; ainsi il suffisait à l'héritier d'un siège parlementaire d'aller voir ses professeurs à Orange, la veille de son examen, pour être sûr d'avoir à bon marché un brevet de capacité et de science. Seulement le ridicule s'attachait un peu à ces vaines parades, et l'on appelait les jeunes gens qui obtenaient ainsi leurs grades, des jurisconsultes à la fleur d'orange.

Cependant *tous les jurisconsultes à la fleur d'orange* n'étaient pas des ignorans : s'ils n'étudiaient pas les lois dans une université, au moins ils les apprenaient en faisant un stage de quelques années chez de savans avocats.

(b) On cite encore bien d'autres traits de rigueur de M. de Lesdiguières : ainsi on voit encore dans le jardin de Vizille une pierre qui représente l'effigie d'un homme pendu par ses ordres pour avoir volé une truite. C'est ainsi que quand il avait commis un acte de sévérité, il aimait à en perpétuer le souvenir par un monument durable. La dureté était donc chez lui une affaire de calcul plutôt qu'un penchant vicieux du cœur.

Pour achever de faire connaître sous toutes ses faces cet homme célèbre, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'emprunter à M. de Nogent, le passage suivant de l'excellente notice sur M. de Lesdiguières qu'il a fait insérer dans le nouveau Plutarque français.

« Il (Lesdiguières) passait pour sévère et inflexible c'était un soldat dont le cœur s'était durci aux combats sous le fer de sa cuirasse. Cependant l'on rencontre dans sa vie de ces traits de généreuse grandeur d'âme que l'on aime à trouver dans l'histoire des hommes illustres. Il apprend qu'un domestique, de confiance à lui, un bon soldat, nommé Platel, est gagné par les catholiques et doit l'assassiner. Il le fait venir, lui ordonne de s'armer, et se plaçant en face de lui : Je sais, lui dit-il, que tu as promis de me tuer : fais-y donc tes efforts maintenant, et ne perds point par une lâcheté ta réputation de brave soldat. » Platel confondu se jette à ses pieds. Lesdiguières lui pardonna et le garda à son service. Ses amis l'en blâmaient : « Si l'horreur du crime a pu arrêter cet homme, leur dit-il, que ne fera pas désormais la grandeur du bienfait ? » Platel se fit tuer pour lui.

DEUXIÈME PARTIE.

VII.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter :
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut long-temps s'arrêter !
Heureux qui les revoit s'il a pu les quitter !

GUIRAUD.

Peu d'années s'étaient écoulées depuis que Rodolphe était absent du Dauphiné, quand, par une soirée du mois de juin, on vit monter, de Lancey à la Combe, un cortège composé d'une douzaine de cavaliers, bien équipés, et de plusieurs mulets chargés de sacs remplis d'or. L'un des cavaliers, auquel tous les autres semblaient témoigner du respect, était monté sur un cheval magnifique et richement caparaçonné. Son casque et son armure étaient d'argent enrichi de pierreries, des décorations diverses brillaient sur sa poitrine ; un air de satisfaction et de joie éclatait dans ses yeux ; c'était le montagnard, qui, de retour des pays lointains, se trouvait au pied du rocher natal, l'exilé qui rentrait sous le toit de ses pères.

Rodolphe rapportait de ses campagnes de l'or et de la gloire, il avait reçu le titre de baron de l'empire ; l'archiduc Mathias lui avait offert ses plus hautes faveurs pour le retenir à son service. Mais le mal du pays, cette incurable maladie du cœur, s'était emparé du jeune montagnard : il en avait senti les atteintes les plus vives pendant une trêve conclue avec les Turcs, et un hiver passé à Vienne. Là, il ne trouvait plus à satisfaire, par la vie des camps, son ardente inquiétude, et son imagination lui retraça avec plus de force que jamais le souvenir des monts sourcilleux qui entouraient les lieux de son enfance, des torrens où il aimait à poursuivre la truite agile, des pentes rapides et des forêts de sapins où il préludait à la guerre par la chasse, des rochers à pic et des glaciers, semés d'abîmes, où il suivait la trace du chamois bondissant.

Combien il trouva belle et riante cette vallée de Graisivaudan qu'il traversa presque toute entière en venant par Genève, Montmeillan et Pont-Charra ! avec quelles délices il aperçut de Villarbonnot les deux tourelles de son castel, s'élevant au milieu des bois épais qui l'entourent ! puis en montant à Lancey, le long du sentier rapide et tortueux qui conduisait à la Combe, quel plaisir de reconnaître d'abord le frais moulin de la gorge ! Les isles couvertes d'aulnes et de coudriers, que forme le ruisseau, les rochers imposans qui le dominent, les cascades qui s'enfoncent sous leurs flancs bruns et escarpés, les lianes fleuries suspendues comme une draperie humide et légère sur ses eaux blanchissantes d'écume ! Et plus loin, que de charme dans ces prairies, dans ces vergors en pentes, où il aimait à se rouler avec Jeannot le Crétin et avec les enfans du village ! quelle majesté dans ces arbres gigantesques, qui lui prêtèrent si souvent leur ombrage ! Enfin, en montant encore plus haut, quel enchantement de reconnaître la petite tourelle où l'abbé Vescentini lui donnait ses premiers enseignemens, la haute terrasse dont sa bonne mère lui défendait d'approcher les bords, la chapelle gothique où on lui apprit à bégayer la prière de l'évangile, à adresser au ciel les vœux de l'innocence pour tout ce qu'il aimait sous le toit de ses pères !

Rodolphe avait une âme violente, plutôt que tendre, passionnée plutôt que sensible ; cependant il y avait, dans ces souvenirs de l'enfance, quelque chose de doux qui l'émut jusqu'aux larmes. Il espérait retrouver au château de Francon, le fidèle Rebuffet, et le bon et honnête Jeannot. Il pensait qu'un guerrier illustré dans des batailles lointaines, ne serait plus pour monseigneur de Francon le petit Rodolphe, et que sa main paternelle bénirait les lauriers cueillis par son fils dans les combats livrés aux infidèles. La distance des temps adoucit les teintes des objets : Rodolphe ne se ressouvenait plus de la sévérité un peu dure de son père ; il ne voyait plus que sa dignité majestueuse, tempérée par sa tendresse. Mais un mécompte douloureux l'attendait. Au moment où il arrivait près

de la porte, un concierge inconnu refuse de baisser le pont-levis devant lui et devant ses hommes d'armes. Rodolphe s'écria :

— Mais, allez quérir monseigneur de Francon, dites-lui que quelqu'un éloigné depuis longues années de son giron, demande à y rentrer.

— Ah bien oui ! le président de Francon, attendez qu'il vienne vous faire ouvrir, et vous attendrez long-temps !

Un trait de lumière vint alors frapper Rodolphe, et il s'écria avec terreur :

— Quoi ! serait-il mort ?

Pourtant il repoussa cette idée, et il ajouta :

— Sans doute ses affaires le retiennent à Grenoble ; mais, apprenez qu'en son absence je suis le maître ici, et si vous ne me livrez passage sur-le-champ, vous vous en repentirez.

— Morguienne, mon beau seigneur, vous le prenez sur un haut ton : mais fussiez-vous le diable, je ne vous ouvrirai pas, j'ai là-dessus des ordres positifs de M. Traffon, l'administrateur.

— Au diable votre Traffon ! Je suis Rodolphe de Francon, seul héritier de la baronnie de la Combe, et si mon père a laissé confisquer son château, ventre-bleu ! je suis bien accompagné, je saurai reprendre mou bien par la force des armes...

— Vous, le jeune sire de Francon, le fils de monseigneur le président ! mais on le disait trépassé, tout aussi bien que son père : au reste, je vais savoir si votre seigneurie dit vrai. Et le concierge s'éloigna en prenant le chemin du château. Rodolphe, en entendant ses dernières paroles, ne put se dissimuler son malheur, et cependant il tâchait d'en douter encore.

Au bout de quelques minutes d'attente, qui lui parurent des siècles, un invalide à jambe de bois, soutenu sur une béquille, s'avança vers la porte, hâtant de toutes ses forces sa marche inégale. C'était Rebuffet, l'ancien écuyer du sire de Francon, mis à la réforme depuis la blessure qu'il avait reçue dans la campagne de la Maurienne.

— Et comment, c'est toi, mon vieil ami, s'écria Rodolphe, au moins tu reconnaitras ton maître, tu ne me repousseras pas comme un étranger, du seuil de sa maison ! Et le bon Rebuffet était là, tout ébahi, ouvrant de grands yeux, puis balbutiant mille exclamations en l'honneur de la Sainte-Vierge et des saints, et tendant les bras au travers du fossé, à son jeune et bien aimé seigneur. A ces signes, le concierge ne pouvait se méprendre, il baissa le pont-levis, et ensuite, tout en grommelant et tout en disant que monsieur l'administrateur ne devait pourtant se dessaisir qu'en vertu d'un ordre du parlement, il ouvrit les deux battants de la porte d'entrée ; Rebuffet se précipita vers Rodolphe et lui baisa la main en pleurant de joie : ensuite, tenant respectueusement son étrier, il l'aida à descendre de cheval, et il lui, disait :

— Ah ! mon capitaine, je n'espérais guère que je pourrais encore faire auprès de vous office d'écuyer, tout le monde vous croyait trépassé, et monseigneur votre père était tellement inquiet de vous, qu'en mourant il s'imaginait qu'il n'arrivait au tombeau qu'après son cher fils, son fils unique, comme il avait coutume de parler.

— Il est donc bien vrai qu'il est mort ! s'écria Rodolphe d'un air consterné.

Rebuffet lui confirma cette triste nouvelle en hochant la tête, et lui raconta que le président de Francon avait été enterré à Saint-Meury's au mois d'octobre de l'année précédente : Jeannot le Crétin vint en sautant et montrant par ses gestes et ses cris inarticulés qu'il reconnaissait bien son maître : il se mit à ses genoux, lui baisa la main, et fit cent autres simagrées de cette espèce ; puis il se courba en poussant des gémissements douloureux, et fit ainsi comprendre à son ancien protecteur que ses nouveaux maîtres le battaient. Rodolphe, sensible à cette joie d'instinct, et touché de pitié pour cet être infortuné, qui semblait le regarder comme une sorte de providence destinée à finir ses maux, donna des ordres pour que, dès le soir même, le jardinier et les valets d'écuries, qui en avaient fait leur jouet, n'eussent plus sur lui aucun pouvoir. Le bon Rebuffet, qui n'était que toléré dans la maison, et qui n'avait aucun crédit depuis la mort du président de Francon, n'ayant pas pu empêcher les persécutions dont Jeannot avait été l'objet, vit avec un grand plaisir les soins que prenait son maître pour qu'il fût plus heureux.

Rodolphe donna aussi ses ordres pour la réception de l'escouade qui l'avait accompagné, mais il ne descendit pas à la grande salle pour souper, et de tristes réflexions, de cruels souvenirs agitèrent la première nuit qu'il passa sous le toit paternel.

Le lendemain, il reconnut que tout attestait dans son château, l'absence et l'abandon du propriétaire. L'une des tourelles s'était écroulée, et ses débris, épars dans la cour, n'offraient de ce côté que ruine et que désolation. Partout on voyait des carreaux de vitres brisés, des fenêtres mises en pièces par les vents ; l'eau croupissait dans les fossés et s'était couverte d'une croûte verdâtre ; la fontaine à quatre branches était tarie ; des deux grands cyprès de la terrasse, l'un avait été abattu pendant l'hiver par l'administrateur, l'autre avait été ébranché et mutilé. Ce spectacle était triste pour le jeune seigneur : et cependant qu'était-ce que de pareils ravages, au prix de ceux que la mort avait opérés autour de lui.

Il alla déjeuner avec son escouade, il fit les honneurs de ce banquet du matin. Puis il congédia la brigade des hussards de son régiment, qui l'avait accompagné pour protéger son convoi, et il ne garda avec lui qu'un écuyer

qu'il avait pris à son service en Hongrie, et qui s'appelait de Bortas d'Autrimé. Ce nouveau serviteur, à l'air hautain, à l'œil faux, paraissait capter la confiance de son maître par ses obséquieuses flatteries, et il ne tarda pas à déplaire aux anciens de la maison.

Le bon Rebuffet vint ensuite engager Rodolphe à aller le lendemain à Grenoble, présenter ses hommages au maréchal de Lesdiguières ; il l'exhorta encore à paraître, le dimanche suivant, à la messe paroissiale de Saint-Meurys. Il n'y avait plus de messe dans la chapelle du château depuis que M. de Francon était mort ; l'abbé Vescentini avait été nommé curé à Saint-Meurys. Il fallait, d'ailleurs, que le baron de la Combe fit acte de présence parmi ses vassaux, et qu'il reprît solennellement possession de sa seigneurie. En ouvrant cet avis fort sage, Rebuffet le motiva longuement. Puis il parla des personnes qu'il rencontrerait le dimanche à l'église, du sire Albert de Commiers, qui avait depuis peu épousé la veuve du sire de Revel, enfin de la demoiselle de Fradel et de son vieux mari. Ce nom frappa vivement Rodolphe, et il fit mille questions à son écuyer, sur le sort de cette belle Marie, dont l'idée était associée pour lui à celle de bonté, de charité et de dévouement. Le vieux Rebuffet prit le temps de répondre longuement et à loisir aux interrogations multipliées de son maître, et il délaya, en verbeuses narrations, les faits suivans dont nous allons donner l'analyse au lecteur.

Madame de Créquy, qui avait pris la demoiselle de Fradel en amitié depuis l'aventure de Vizille, l'avait invitée à se fixer auprès d'elle en qualité de dame de compagnie ; elle avait, en outre, confié l'éducation de ses enfans à la demoiselle de Richau, mère de son amie, que des événemens relatifs aux guerres de religion avaient violemment séparée et long-temps tenue éloignée de sa fille.

Fradel, qui n'avait pas été fait prisonnier dans la campagne de Maurienne, était revenu à son manoir de la montagne, et de là, il allait souvent à Grenoble, voir sa jeune épouse, qui ne venait presque jamais à Saint-Meurys lui rendre ses visites.

Madame de Créquy, depuis la mort de sa mère, avait vu croître de plus en plus le crédit de Marie Vignon, dame de Moirans, sur l'esprit de son père M. de Lesdiguières. Elle dévorait en silence les chagrins et les affronts dont l'abreuvait cette femme que nous avons vue d'abord si timide et si embarrassée au bal de Vizille, et qui, depuis ce temps, enivrée de sa fortune, était devenue altière et impérieuse. La dame de Moirans, naguère connue sous le nom de Marie Vignon, avait été enlevée par Lesdiguières à son mari, appelé Ennemond Mattel. Ce pauvre homme était furieux de l'abandon auquel il était condamné, et malgré la terreur qu'inspirait partout son redoutable rival, il exhalait sans cesse contre sa femme infidèle la rage impuissante qui le possédait.

Madame de Créquy était obligée de témoigner à cette femme de certains égards que M. de Lesdiguières exigeait pour l'objet de son penchant insensé. Mais, combien cette position était pénible pour elle ! combien de fois elle versa des larmes dans le sein de son amie, la demoiselle de Fradel, en émettant le vœu de voir s'éteindre au plutôt une passion qui lui paraissait déshonorante pour un héros tel que son père !

Ainsi, la demoiselle de Fradel voyait, par elle-même, que les positions les plus brillantes en apparence, ne sont pas les plus heureuses, et l'exemple de madame de Créquy corrigeait pour elle les inconvéniens des séductions du monde. Elle avait donc pu, au milieu de la cour corrompue de Lesdiguières, acquérir une expérience qui lui manquait, sans acheter cet avantage par le goût de la dissipation et la dépravation des mœurs.

Madame de Créquy, en proie à de continuelles amertumes, finit par tomber grièvement malade. Elle fut soignée par le médecin qui était attaché à l'hôtel de Lesdiguières, et qui était l'accoucheur de la dame de Moirans ; au bout de quinze jours de maladie, elle n'existait plus.

La demoiselle de Fradel, privée par cette mort prématurée de sa protectrice et de son amie, quitta l'hôtel de Lesdiguières, et retourna tristement à son manoir de Saint-Meurys.

La dame de Richau, sa mère, continua pendant quelque temps encore l'éducation des demoiselles de Créquy.

Ces détails sur la destinée d'une jeune femme que Rodolphe avait connue jadis, simple et naïve villageoise, et qui depuis avait su prendre l'usage et les manières du grand monde, l'intéressèrent au plus haut degré. Lui-même avait bien changé ; ce n'était plus le chasseur rustique et sauvage des montagnes de la Combe, c'était un brillant cavalier, à l'allure fière et courtoise. Il avait été présenté chez les magnats de Hongrie, et à la cour de Vienne, par son général M. de Rosworm, et par M. de Bassompierre ; il avait même reçu de ce dernier des leçons de galanterie, dont il avait peut-être trop bien profité, et on assure qu'il avait été son compagnon de plaisirs dans plus d'une aventure équivoque. Ainsi, depuis qu'il n'avait vu sa belle Marie, son cœur avait pu avoir quelques légères distractions, mais il y a dans le premier amour, quand il a été vertueux et pur, un charme puissant qui survit aux passions éphémères d'une jeunesse orageuse : le souvenir seul en est plein de délices ; on aime à le retrouver jusque dans les rêves d'un âge plus avancé, et si l'on pouvait de nouveau les réaliser, on s'empresserait encore d'y abandonner son âme ; or, c'était là à peu près, nous le croyons, la situation du jeune sire de la Combe, revenu de ses lointains voyages, auprès de la demoiselle de Fradel.

VIII,

Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Vieille chanson.

— En vérité, si on ne m'avait pas dit que Rodolphe de Francon avait laissé ses os en Hongrie, je croirais que c'est lui !

— Mais, monseigneur, je ne suis pas mort, en vérité, et je vous assure que c'est bien moi qui vous parle. Voici des lettres du colonel de Bassompierre, pour vous, et pour le sire de Créquy ; elles vous attesteront que je n'ai pas cessé d'exister.

— Et que vous avez bien employé votre vie ; car, je le sais, vous êtes un brave, mon gendre m'a parlé de vos faits d'armes.

— Monseigneur le maréchal.....

— Oui, oui, vous dépêchiez joliment ces ribauds de Savoyards ; ils n'ont pu vous capturer que par surprise..... Et cependant vous n'avez pas voulu de revanche, vous avez mieux aimé combattre des infidèles que des chrétiens Au reste, Bassompierre et Rosworm, vous aviez là deux bons maîtres pour la guerre.

— Monseigneur, il n'en est pas au-dessus d'un Lesdiguières.

— Et cependant vous en avez préféré d'autres..... Allons, trêve de compliments, touchez-là, soyez désormais bon Dauphinois, et ne quittez plus la bannière de votre province.

— Désormais, monseigneur le maréchal, je vous le jure, je n'aurai plus d'autre ennemi que ceux du Dauphiné et les vôtres.

— Bien parlé, beau sire, et pour sceller la paix que nous faisons ensemble, venez souper ce soir dans le palais, vous y trouverez quelques anciens frères d'armes, et force dames et damoiselles.

— Monseigneur, on ne peut pas se refuser à pareille fête.

— Comme vous êtes devenu courtois, messire ! je parie que le colonel de Bassompierre vous aura apprivoisé avec le beau sexe, nous verrons cela ce soir, adieu.

Rodolphe, en arrivant à l'hôtel de Lesdiguières, fut présenté par le maréchal à la dame de Moirans³¹ qui l'accueillit avec un air de protection un peu hautain ; ce n'était plus cette femme timide, que Rodolphe avait vue à la fête de Vizille ; elle avait pris de l'assurance et de la fierté ; elle était accoutumée aux hommages, et elle les recevait comme une reine qui aurait eu droit de les exiger. Elle avait pour les femmes distinguées, qui composaient son cercle, un air de dédaigneuse bienveillance, tout-à-fait singulier dans sa position équivoque.

Bientôt, un magnifique souper est servi. Rodolphe offre la main à la jeune et jolie dame de Chabillant ; il avait été prisonnier avec son mari, et c'était avec cette dame un sujet pour commencer l'entretien. Placé à table à côté d'elle, il parut lui faire une cour très-empressée.

Le souper qui s'était prolongé bien avant dans la nuit, finissait à peine, quand un laquais vint avertir le maréchal qu'on le demandait, et il lui parla quelque temps à voix basse. Rodolphe, qui était tout près, s'éloigna un moment par discrétion. Lesdiguières sortit, puis il fit demander la dame de Moirans ; celle-ci se rendit à cet appel impérieux. L'absence du maître de la maison et de sa favorite dura assez long-temps. Les convives restés dans le salon, se regardaient d'un air interrogatif, ou chuchotaient entre eux ; quant à Rodolphe, fut à peine distrait par cet incident, et il continua son entretien galant avec la dame de Chabillant. Cependant, au bout d'une demi-heure d'attente, le maréchal de Lesdiguières revint seul : il dit que la dame de Moirans était un peu incommodée et qu'elle ne pourrait pas revenir de la soirée. C'était une manière de congédier la société. Toutes les dames se retirèrent avec leurs époux ; mais le maréchal retint quelques hommes, et entre autres le sire Rodolphe de Francon ; il affecta de causer avec eux d'un air joyeux et dégagé : Par Saint-Jean, capitaine, dit-il à Rodolphe, vous avez joliment joué de la prune avec votre voisine.

— Mais, monseigneur, je lui parlais de son mari, avec qui je fus capturé en Maurienne.

— Bah ! vous avez bien fini par oublier le mari, tout en devisant de galanterie. Et le maréchal, par ces propos et autres semblables, s'efforçait de paraître gai et insouciant ; mais à travers cette joie factice, on voyait sur son front l'empreinte de la tristesse et de l'inquiétude ; il causa pourtant assez longtemps d'aventures galantes et guerrières, et Rodolphe, ainsi que le reste de la compagnie, ne le quittèrent que fort tard.

Le lendemain, Rodolphe rencontra sur la place Saint-André, le sire Albert de Commiers, le jeune baron Pierre Allemand, et Louis d'Arces : ces deux derniers étaient du souper de la veille ; chacun se communiquait ses conjectures sur l'incident de la disparition du maréchal.

— Bah ! disait le jeune baron Pierre Allemand, c'est l'une des jeunes filles³² de la dame de Moirans, qui était malade ; j'ai entendu, en sortant de l'hôtel, de petits cris d'enfant.

— Quant à moi, dit Louis d'Arces, je ne vois pas pourquoi je ne croirais pas qu'elle fût souffreteuse elle-même, et je ne m'ébahirais pour si peu. Mais pourquoi monseigneur le maréchal est-il resté si long temps, et pourquoi l'a-t-il mandé venir ? Avait-il quelque fâcheuse nouvelle à lui apprendre ?

— J'ai entendu, reprit Rodolphe, prononcer le nom du colonel Allard, au laquais qui a parlé à M. le maréchal.

— Ah ! nous y voilà, le colonel Allard a été mandé par le duc de Savoie à monseigneur de Lesdiguières, pour solliciter des secours contre le duc de Mantoue qui vient d'entrer dans le Montferrat. M'est avis que le colonel avait reçu hier au soir quelque dépêche pressante de son maître. Usera venu sur-le-champ en faire part à, notre bon gouverneur.

A ce moment l'avocat-général Jean de Lacroix se rendait au parlement ; il aborda le groupe des seigneurs qui devisaient ensemble et leur dit : Messeigneurs, il y a une grande nouvelle, l'époux de la dame de Moirans, Ennemond Mattel, a été assassiné hier au soir à l'entrée de la nuit, comme il revenait de sa métairie de la Tailla,³³ il a été percé d'un coup de stylet que l'on a trouvé droit planté dans sa gorge. Comme cette arme n'est pas usitée en Dauphiné, on soupçonne quelque étranger d'avoir fait le coup. Le procureur général a requis d'informer, et la chambre du conseil a mandé arrêter le colonel Allard.

Les jeunes seigneurs se regardèrent stupéfaits, et le baron Allemand raconta à Jean la Croix la scène de la veille.

L'avocat général reprit alors d'un ton grave : Après de longues discordes civiles nous vivons dans un temps d'ordre et de règle. Nous avons pour roi le bon et grand Henry, sévère justicier et père de son peuple. *L'instigateur de l'assassinat serait le premier prince du sang, qu'on lui apprendrait qu'il ne faut pas se jouer avec la justice du parlement.* Puis voyant passer le sergent major de la ville, qui sortait de la maison d'arrêt attendant au palais de justice, Jean la Croix lui cria : Où vas-tu donc, Laffrey ?

— Je venais de la part de monseigneur le maréchal demander au concierge la liberté du colonel Allard, attendu qu'on n'a pas le droit d'arrêter un ambassadeur. Le concierge s'y est refusé en disant que³⁴ monseigneur le procureur général lui avait défendu de laisser aller son prisonnier avant d'en avoir reçu l'autorisation du parlement.

— Et mais aussi, misérable, es-tu osé d'accepter tel message ? toi, homme de police et de bon ordre, ne connais-tu pas les droits de la justice ? Ne sais-tu pas que ton seigneur de Lesdiguières n'a pas à se mêler de ce que nous faisons.

Le sergent-major se retira tout confus et l'avocat général entra au palais.

— Morbleu ! dit le baron Allemand, les obscurités et nuages commencent à se dissiper. Le coup de stylet part de bien haut, à ce qu'il paraît.

— Il n'y a rien d'éclairci, et pareils soupçons peuvent être fort injustes, baron, reprit vivement Albert de Commiers ; le maréchal de Lesdiguières a été l'auteur de la ruine de ma famille, il croyait en cela user des droits de vainqueur et conquérant ; mais quant à combiner par avance un assassinat, ah ! un brave pourrait-il se dégrader à telle lâcheté !

— Ce n'est pas non plus lui qui aura fait jouer le poignard, dit le jeune baron, mais bien celle qui avait intérêt à la mort de Mattel, pour pouvoir monter aux titres et honneurs de la défunte duchesse de Lesdiguières.

— Vous estimez donc que ce célèbre guerrier pourrait protéger et même épouser une femme ainsi souillée de sang ?

— Pourquoi non ! qui a sur les yeux un bandeau d'amour peut faire toutes les folies.

— Baron, vous me donneriez une idée bien basse de ceux qu'on appelle de grands hommes !

— Ils sont souvent plus sujets que d'autres à de telles faiblesses.

Comme ils devisaient ainsi à voix basse sur ce singulier événement, ils virent arriver le maréchal de Lesdiguières à cheval et en grand uniforme ; il descendit à la porte de la prison, où il venait réclamer lui-même l'ambassadeur détenu. Le concierge intimidé par ses menaces, laissa aller le colonel Allard, qui sortit avec le maréchal de Lesdiguières, et qui était fort reconnaissable aux décorations savoisiennes qui couvraient sa poitrine.

Il monta le cheval d'un homme de la suite du maréchal.

— Eh bien, maintenant, dit le baron Allemand, doutez-vous du crédit de la Vignon ? La voilà qui, avec l'aide de son illustre amant, a tiré l'assassin de Mattel des mains de la justice.

— Et je parie, reprit Louis d'Arces, qu'elle a fait à ce digne envoyé du prince de Savoie promesse et marché de ses bons offices au près du maréchal, afin de lui faire obtenir les secours d'hommes et d'argent qu'il était venu chercher.

— C'est cela, ajouta le sire de Francon, c'était une convention dont l'assassinat était le prix.

— Messeigneurs, dit Commiers avec une gravité triste, vous jugez prestement les hommes et les choses ; attendez que vous puissiez fonder conjectures et opinions sur plus convaincantes idées ; au reste, si telles suppositions pouvaient être fondées, je fuirais à jamais et Grenoble et la cour empestée du grand homme ; on ne me verrait plus sortir de notre gorge de Sainte-Agnès, et je ne vivrais qu'en compagnie des sauvages de nos forêts noires.

— Et de votre belle Jenny, répondit Rodolphe en souriant ; pareille compagnie vaut bien celle des ours de la Coche.

— Messire de Francon, vous êtes devenu quelque peu libertin dans le voyage de Hongrie ; mais en présence de telles noirceurs, auxquelles vous semblez croire, ce n'est guère le moment de rire.

— Tudieu, reprit le baron Allemand, quelle figure de carême-prenant ! je crois que vous avez raison, mon cher Commiers, vous avez besoin de l'air des montagnes ; voulez-vous venir tout-à-l'heure avec moi à Uriage ?

— Je vous accompagnerai jusqu'à Gières, baron ; mais là, je prendrai la route de mon manoir du Fey ; j'ai besoin de revoir le foyer domestiqué et les portraits de mes ancêtres, pour ne plus douter de la vertu !

Et ils s'éloignèrent tous deux avec Louis d'Arces, qui passait aussi par Gières pour retourner à son château de Domène.

Quant à Rodolphe de Francon, il devait encore demeurer quelque temps à Grenoble, il voulait prendre les commissions de la damoiselle ou dame de Richau qui était gouvernante de mesdemoiselles de Créquy, pour sa fille la damoiselle de Fradel, établie à Saint-Meurys. En quittant ses voisins de campagne, il se rendit donc avec cette intention à l'hôtel de Lesdiguières, il trouva la damoiselle de Richau dans un pavillon séparé avec ses deux nobles élèves. Elle évitait de paraître le soir dans le salon du maréchal, parce que toutes les fois qu'elle y allait, c'était pour subir quelque amère allusion, ou quelque grossier outrage de la part de la dame de Moirans. Elle envoyait le sort de sa fille, malgré l'isolement du manoir de Fradel. Elle regrettait la vallée de Quint, où elle avait passé des jours heureux et paisibles, et soupirait après l'époque où ses élèves n'auraient plus besoin de ses soins.

En sortant de l'appartement de mesdemoiselles de Créquy, Rodolphe de Francon se rendit au cabinet du maréchal de Lesdiguières pour prendre congé de lui. A peine y était-il, qu'un huissier annonça *Messeigneurs du parlement*. M. d'Illins, le premier président, accompagné de Jean Bucher, procureur général, et de plusieurs conseillers, tous revêtus de leurs robes rouges, s'avança avec dignité.

— Monseigneur le maréchal, dit-il, nous voudrions vous parler en particulier.

— Parlez, messieurs,³⁵ il n'y a ici personne de trop.

— Eh bien, monseigneur, les droits de la justice ont été violés. Un seigneur étranger, prévenu d'assassinat sur la personne d'un marchand de la Cité, était dans les prisons

de noire palais, on allait l'interroger, lui bailler la question, et le juger à huis clos, suivant la coutume, et voilà que les portes de la prison se sont ouvertes pour lui contre nos ordres ; et afin de justifier un pareil déportement, le concierge soutient qu'il n'a fait que céder aux impérieux commandemens de monseigneur de Lesdiguières.

Le maréchal n'était pas accoutumé à tant d'indépendance et de fierté dans le langage. On vit sur son visage l'expression d'une souffrance et d'une colère concentrées. Il se contenta pourtant, et répondit froidement :

— Le concierge a raison : c'est moi qui ai fait sortir le colonel Allard.

— Qui donc, monseigneur, respectera la justice, si vous donnez l'exemple de la violer ?...

— Messire le président, je ne dois répondre de mes délits et manquemens, si j'en commets, qu'au roi siégeant en sa cour des pairs, et je trouve singulier que vous vous ingériez à me demander compte de mes actions. Du reste, c'est à moi à me plaindre du parlement. Comment cette compagnie n'a-t-elle pas daigné m'attendre pour m'inviter à délibérer sur aussi importante affaire que l'arrestation d'un ambassadeur, dont le droit des gens protège l'inviolabilité ? Ne pouvait-on au moins m'en donner avis, afin que je pusse vous communiquer mes sentimens sur cet objet ? Mais non, vous précipitez vos décisions comme s'il fallait surprendre un ennemi. Et moi aussi j'ai agi avec promptitude ; mais la nécessité m'excusait, je devais m'empresser de réparer la violation que vous avez faite du droit des gens.

— Monseigneur, le colonel est au service d'un prince étranger, cela est vrai ; mais s'il est son envoyé, il n'en a pas le caractère officiel. Qu'il montre ses lettres de créance, et alors nous suspendrons les poursuites commencées contre lui ; autrement nous nous adresserons au roi lui-même, s'il le faut, pour que justice se fasse.

— Quand même, le colonel Allard n'est pas ambassadeur reconnu, au moins sa qualité de député d'un prince souverain devait vous engager à ne pas le traiter avec si expéditive rudesse. Ce n'est pas sur soupçons et indices sans consistance, qu'on jette un pareil homme dans un cachot.

— Nous aurions eu assez de preuves pour condamner, monseigneur ; en outre, nous vous dirons que Thémis n'est pas vassale de Mars,³⁶ et vous savez de quelles peines l'édit relatif aux juridictions punit les militaires qui emploient la force pour soustraire leurs protégés aux arrêts du parlement.

Lesdiguières fronça le sourcil : de pareilles paroles, quoique prononcées sans violence, contenaient une menace ; et une menace, c'était plus que sa patience ne pouvait supporter. Cependant il se contenta encore : car il aspirait dès lors à l'épée de connétable, et il craignait de se brouiller dans ce moment avec le roi et son conseil.

Tonnard,³⁷ premier secrétaire de Lesdiguières, voyant qu'il gardait le silence et qu'il paraissait agité, s'approcha de lui et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Monsieur le président, dit alors le maréchal, voici un expédient qui peut tout concilier. Mon secrétaire écrit au colonel Allard que je l'engage à se rendre en prison pour y subir son interrogatoire, mais à condition qu'aussitôt après vous le mettez en liberté ; je me porte sa caution.

Le président se consulta avec ses collègues, et après quelque hésitation, ils acceptèrent cette proposition.

L'huissier du parlement porta chez le colonel Allard le mandat d'arrêt de la cour, et le maréchal le fit accompagner par un de ses valets porteur de sa lettre.

Un instant après, ces deux messagers revinrent, ils avaient trouvé le colonel à cheval au milieu de tous ses gens, prêt à partir pour la Savoie.

Le laquais de M. de Lesdiguières avait reçu la réponse suivante :

— Sa majesté le duc de Savoie a besoin de mes services, il faut que je le rejoigne au plutôt. Je ne puis donc me rendre à l'invitation de monseigneur le maréchal. Quelque avenante qu'elle puisse être, j'ai grande confiance en sa caution, mais j'aime encore mieux la clef des champs. Le cachot où l'on m'avait jeté est pire que l'enfer, je mourrais plutôt que d'y rentrer.

Quant à l'huissier il lui avait crié en le voyant s'approcher :

— Viens ça, vieux marmiteux de jupon noir, viens ça, que je te fasse payer de ta peine à coups de gourdin et de plat d'épée. Va-t-en dire à tes renards fourrés d'hermine, à tes singes en perruques que je ne suis pas si bête de me remettre entre leurs griffes, et répète-leur à tous que je les défie, honnis et maudis.

— Monseigneur le maréchal, dit le président d'Illins, vous nous donnerez sans doute quelques-uns de vos gardes pour courir après ce scélérat.

— Non en vérité, je ne transformerai pas les soldats de ma garde en sergens et en recors.

— Le roi saura, monseigneur, qu'un assassin vous doit sa liberté.

— Le roi, monsieur le président, saura que vous avez parlé bien haut à son lieutenant et gouverneur de Dauphiné. Vous pourrez-vous en repentir.

— *Nous verrons, bergère Rosette, qui premier s'en repentira*,³⁸ dit le président d'Illins en grommelant entre ses dents le refrain d'une vieille chanson, puis il sortit avec ses collègues.

Lesdiguières, contre son ordinaire, ne les accompagna pas, puis il s'écria : Ah ! messieurs les robes longues, vous voulez faire plier devant vous l'épée que nous tenons du roi ! Ah ! plutôt la briser en mille pièces, que la dégrader ainsi !.... Puis se tournant vers Rodolphe, qui s'inclinait pour prendre congé de lui : Sire de Francon, vous avez jeté au froc la robe de votre père, vous avez agi sensément. Morbleu ! ce métier-là n'était pas fait pour un franc compagnon comme vous.

IX.

Ehen, hen, hen, Muadies, M. Muadies

Gargantua : RABELAIS.

Livre I^{er}, chapitre XIX.

Le dimanche suivant, Rodolphe se mit en route pour aller à la messe de Saint-Meury. Pendant qu'il était allé à Grenoble, les communes de Saint-Meury et la Combe avaient été averties par Rebuffet, de l'apparition inattendue de leur seigneur, et pour se dédommager de n'avoir pu le fêter à son arrivée, on lui prépara à l'entrée de la paroisse une réception triomphale.

Poètes, guerriers, femmes et filles jolies, tout s'était mis en frais pour cette ovation rustique.

En approchant du village, Rodolphe crut entendre un bruit confus de tambours et de tambourins : il leva les yeux, et vit sur une grande pancarte, suspendue à deux noyers, ces vers remarquables :

« Vive le roi Henri,
Et monseigneur aussi. »

C'était un quatrain de deux vers, comme disait le magister Colombas, auteur de ce chef d'œuvre.

A peine Rodolphe avait-il eu le temps de méditer quelque peu sur les beautés de cette poésie villageoise, qu'il vit s'avancer vingt-cinq hommes d'armes sous les ordres de son ancien lieutenant Fradel ; on fit en son honneur la plus belle décharge de mousqueterie qui eût onques résonné dans le vallon. Puis ces grosses et rustiques voix de laboureurs soldats saluèrent leur seigneur par des vivat ! à faire trembler les montagnes.

Rodolphe alla droit à Fradel, et lui serrant la main avec émotion : Brave lieutenant, lui dit-il, entre nous plus de souvenance des injures passées ; amitié pour la vie.

— Oui, monseigneur, que ce soit désormais à la vie et à la mort. Puis, Rodolphe traversa les rangs et sut dire quelque chose de cordial et d'obligeant à chacun de ses hommes d'armes.

Peu après se firent entendre les sons joyeux des flûtes, musettes et tambourins, et l'on vit s'avancer à travers le feuillage une longue file de vêtements blancs..... C'étaient les jeunes femmes, et les jeunes filles du village, qui venaient au-devant de leur seigneur. A leur tête se faisait remarquer une femme d'une taille élégante et svelte. Sa toilette était un mélange plein de goût, des ajustemens du village et de ceux de la cité. Sa physionomie à la fois noble et ingénue, s'embellissait de ce long regard dont la fascination semblait avoir quelque chose d'irrésistible, c'était la damoiselle de Fradel.... Pendant l'absence de Rodolphe ses charmes n'avaient fait que s'accroître, ses formes étaient devenues arrondies et gracieuses, et Rebuffet ne l'aurait plus appelée *une grande efflanquée*.

Elle s'approcha modestement du baron de la Combe, une couronne de lauriers à la main, et lui débâta d'une voix douce et émue un compliment fort court ; puis mettant un genou en terre : *Au vainqueur des mécréans !* s'écria-t-elle ; et elle lui offrit sa couronne.

Rodolphe la releva vivement, il ôta son casque, et s'inclinant à son tour devant elle : Je ne veux être couronné que par vous, belle damoiselle... Alors Marie, d'une main tremblante, posa la couronne de lauriers sur la tête du héros de Hongrie.

Ensuite la double haie de jeunes filles s'ouvrit et laissa passer les hommes d'armes qui firent cortège au baron de la Combe.

L'abbé Vescentini, ancien gouverneur de Rodolphe, et devenu curé de Saint-Meurys, sortit avec son clergé de dessous le porche de l'église aussitôt qu'il vit arriver le seigneur de la Combe, et vint au-devant de lui jusqu'à l'entrée du cimetière. Quand je dis son clergé, on saura que je veux parler de deux enfans de chœur, et de six pénitens vêtus de sarraux blancs de grosse toile avec des ceintures de corde.

Vescentini, d'un air grave, commanda d'abord à ses *clergeons* d'encenser monseigneur le baron, puis, quand il jugea que le noble sire avait assez de cette fatigante fumée, il commença avec une teinte d'accent italien, dont jamais il n'avait pu tout-à-fait se défaire, une harangue où un encens d'un autre genre était prodigué de manière à enivrer le cerveau le plus solide.

Voici quel fut son exorde :

— Très excellent, très haut et très puissant baron,³⁹ suzerain et seigneur des communes de Saint-Meurys, la Combe, Saint-Jean, Revel et Lancey, y possédant haute, moyenne, et basse justice ; les paroisses susdites longtemps privées par la volonté du Tout-Puissant de l'administration et gouvernement de leur temporel, en suite de l'absence de leur dit noble et honoré seigneur, m'ont donné congé à moi, très indigne ministre du Très-Haut en la paroisse capitale de la baronnie, de saluer et congratuler sa seigneurie, au sujet de son heureux avènement en castel, terres et privilèges de monseigneur le baron son père ; et quand avons su qu'après mille et mille exploits contre les infidèles et mécréans, semblables à ceux des Pierre l'Hermite, Godefroi, Tancrede et autres preux chevaliers, contre la gent sarrazine, vous aviez fait ennui vos vassaux, votre dit heureux avènement, nous fûmes tous remplis de grande allégresse et jubilation, par douze raisons que nous allons déduire et duement développer et commenter.⁴⁰

La première, parce qu'êtes parvenu à la dite baronnie à l'âge de vingt-quatre ans, beau et de noble prestance, que c'est heur et honneur à vos vassaux de vous contempler.

La seconde, parce qu'êtes parvenu à la baronnie de la Combe par droite ligne et vraie succession.

La tierce, parce que avez été catholiquement, sagement et chevaleresquement éduqué.

La quarte, parce qu'avez fait en pays de Hongrie force prouesses et vaillantises, et avez été exercité au fait de la guerre....

La quinte, etc.

Il y avait ainsi en l'honneur des douze apôtres douze raisons de jubilation pour l'heureux avènement du sire de la Combe, et chacune fut ensuite reprise, commentée et expliquée à son tour ; en développant la tierce raison, c'était plaisir de voir le bon abbé se rengorger modestement, et faire son panégyrique en faisant celui de son élève.

La mortelle harangue dura plus d'une heure et demie, et pourtant ce fut pour Rodolphe, non comme un siècle d'ennui, mais comme un rapide élan de bonheur ; car pendant les longues phrases de l'assommant discours, il avait encore les oreilles agréablement chatouillées par le bref et joli compliment de sa belle vassale ; il souriait de plaisir à la réminiscence secrète de cette douce voix, de cette gracieuse génuflexion, de cette timidité charmante avec laquelle elle l'avait couronné ; et comme pour achever d'absorber et d'abstraire son attention, les jeunes filles avaient passé derrière l'église, et étaient venues se mettre en groupe sur le côté de la scène qui se passait entre le bon curé et le seigneur de la Combe. Là, au milieu de toutes ces têtes de fraîches villageoises tendues en avant par une naïve curiosité, on en distinguait une qui dominait les autres comme le peuplier domine l'humble roseau. C'était la belle Marie qui paraissait plus distraite que ses compagnes, et dont le front semblait couvert d'un léger nuage de mélancolie.

Cependant, après avoir à plusieurs reprises, craché, mouché, toussé⁴¹ pour marquer les divisions et subdivisions de son discours, et pour en indiquer les plus beaux morceaux à l'admiration endormie de ses auditeurs, l'abbé Vescentini termina en ces termes : « Je prie le benoît Créateur et Rédempteur du monde qu'il vous doint longuement en grand'paix et triomphe, prospérer en cette très-noble baronnie de la Combe, et par ainsi que vous avez été couronné ici bas pour vos exploits, vous couronner après en paradis pour vos vertus. Amen. »

Rodolphe, préoccupé qu'il était de toute autre chose que des complimens et des souhaits pieux de son ancien pédagogue, ne fut averti de la fin de sa harangue, que par la cessation du bruit de sa voix monotone. Alors, après un moment de silence et d'attente, il répondit avec courtoisie que ses vassaux lui avaient fait très-grand honneur en choisissant pour congratuler leur suzerain, une bouche destinée à chanter les louanges de Dieu lui-même.

Le clergé précéda alors Rodolphe dans l'humble église de Saint-Meurys, où l'abbé Vescentini célébra les saintes solennités, avec toute la pompe qu'il put déployer. Après la grand'messe, il entonna le *Te Deum*, en l'honneur du vainqueur des infidèles ; et comme les bons villageois ne savaient quelle attitude prendre, au moment de cette cérémonie inusitée pour eux, le bon curé apostropha vivement ses ouailles, en leur disant : A genoux, donc, mes frères. Rodolphe donna tout le premier l'exemple de la soumission à cette espèce de commandement, en s'agenouillant dans son ban seigneurial. Ah ! monsieur le baron, s'écria-t-il d'un air obséquieux, ce n'est pour vous que je parlais.

Cependant Rodolphe resta dans la posture de tous les fidèles qui l'entouraient et qui priaient pour lui. Au milieu des chants et de l'encens qui s'élevaient aux cieux en son honneur, il parut prendre assez bien son parti de la singulière nécessité *de se magnifier* lui-même.

Quand la cérémonie fut finie, des danses s'établirent près de l'église dans les vergers de Fradel ; des tables y étaient servies à l'ombre des coudriers et des noyers, de distance en distance. Le baron de la Combe daigna ouvrir le bal rustique en proposant *un rigodon* à la damoiselle de Fradel.

— Vous ne glisserez pas tant, lui dit-il, que sur le parquet des salons de Vizille.

— Oui, mais l'incendie ne servira pas de lampions à notre fête, et nul n'aura à risquer sa vie pour de pauvres enfantelets.

— Et demain, les belles fatiguées n'auront pas pour réveil-matin la charité divine qui les faisait apparaître comme des anges aux chevet des moribonds.

Tout cela fut dit en allant à la danse, car le vif *rigodon*, un peu semblable à la *salterella*, n'admet pas d'intervalle dans la continuité de ses sauts légers et de ses folâtres attitudes, et le cavalier le plus prompt aux saillies, aurait à peine le temps d'en lancer une en passant, au milieu de cette danse haletante. Rodolphe put s'apercevoir, avant que le rigodon eût commencé, de l'éclatante rougeur que son allusion au passé avait fait naître sur le blanc visage de Marie. Peut-être avait-elle cru comprendre que son galant suzerain trouvait beaucoup de charmes à ce passé, et qu'il voulait le faire revivre, comme si les années n'avaient été que des heures, ou tout au plus des jours.

Mais le temps ne fuit pas sans produire quelque changement au dedans ou au dehors de l'homme ; et si l'élégant élève de Bassompierre ne pouvait plus être le même que le sauvage Rodolphe, chasseur d'ours, ou prenant ses grades à Orange, malgré lui, d'un autre côté, l'amie intime de la marquise de Créquy ne devait plus être tout-à-fait l'ingénue Vénaisine, la naïve Marie. Cependant, comme ils n'avaient pas marché sur des routes entièrement opposées, que tous les deux s'étaient formés pour le monde, chacun à sa manière, ils ne se trouvaient pas beaucoup plus éloignés l'un de l'autre, que trois ans auparavant, malgré les positions diverses où le hasard les avait pris. Rodolphe, qui pensait ne retrouver dans Marie qu'une simple et ignorante villageoise, et qui ne comptait guères donner de sérieuses suites à un sentiment qui n'agitait plus son cœur, fut piqué de curiosité et d'intérêt en voyant en elle ces manières nobles et aisées, ce tour élégant de conversation, ces mouvemens d'une grâce un peu apprise, dont la solitude de Saint-Meurys n'avait pu lui offrir aucun modèle.

En la reconduisant, à sa place, il tâchait de savoir d'elle le mot de cette énigme, quand la conversation commencée fut interrompue par l'arrivée de M. et de madame de Commiers, qui, attirés par les rustiques fanfares de la fête, avaient quitté leur manoir du Fey, et traversaient en ce moment la foule bruyante qui encombra le verger de leur vieux voisin le vavassour.

C'était la première fois que le sire de Francon revoyait son ancien camarade d'études et de combats, depuis qu'il était revenu de Hongrie. Ils se précipitèrent cordialement dans les bras l'un de l'autre.

— Mieux vaut la rencontre de cette fête que celle des neiges de Maurienne ! s'écria Commiers.

— Et la liberté des champs de Saint-Meurys que la captivité dans les cachots de Turin, reprit Rodolphe.

Puis se retournant vers la dame de Commiers, il l'aborda avec cette galanterie cavalière si différente de son ancienne timidité, et il reconnut facilement en elle la dame de Revel, la veuve de son ancien lieutenant, malgré les traces légères que les ans avaient laissées sur ce beau visage.

Ainsi, l'amour discret du sire de Commiers avait été récompensé ; la mort du sire de Revel avait brisé le seul obstacle qui s'opposait à ses désirs, car, il faut l'avouer, il n'en trouva pas un bien sérieux dans les volontés de la jeune veuve. Rodolphe ne put s'empêcher de faire un rapprochement entre cette destinée et la sienne, à laquelle le temps n'avait rien changé.

Cependant les danses recommencèrent : la dame de Commiers s'y mêla avec grâce et gaieté, puis on descendit sous de hauts châtaigniers, dans une salle d'arbres qui semblait faite exprès pour un festin rustique, et tous les seigneurs, gentilshommes, vavassours et hommes d'armes se placèrent autour d'une vaste table qui avait été dressée par les soins du sire de Fradel : le baron de la Combe se plaça au haut bout de la table avec le sire de Commiers ; on porta avec enthousiasme la santé *du héros de Hongrie*, et Rodolphe trinqua de bon cœur avec ses vassaux.

Les dames ou femmes de vavassour s'étaient rendues dans la gentilhommière de la damoiselle de Fradel pour y faire une légère collation. Les villageois continuaient à danser dans le verger aux sons discordans du violon, de la cornemuse et du tambourin, et l'on entendit le bruit des instrumens, les cris folâtres du rigodon, les gros éclats de rire des rustiques spectateurs, se mêlant dans les airs au choc des verres et des bouteilles, et aux bruyans propos des hommes d'armes.

Le soleil colorait de ses rayons pâlisans les glaciers de Freydane et le pic de Beldonne, et les ombres du soir s'épaississaient dans les profondeurs de la sombre gorge qui conduit au lac Blanc, quand le joyeux festin des nobles et militaires se termina sous les châtaigniers. Pendant qu'on allait chercher le cheval de Rodolphe et la haquenée de la dame de Commiers, le cortège du baron prit de nouveau les armes, et se rangea sur son passage ; lui, voyant à ce moment la damoiselle de Fradel, avec la dame de Commiers, sur le seuil de la gentilhommière : Vous donnerez congé au revenant de Hongrie, mesdames, de mettre à profit, par ses visites, si avenant et si doux voisinage. Puis, baissant la voix, et se tournant à demi vers la belle Marie : C'est une ravissante chose que couronne tressée et reçue de vos jolies mains : au lieu de couvrir mon indigne chef, ses feuilles seront placées sur mon cœur, et là, comme scapulaires et reliques gardées... A ce moment son jeune cheval turc était près de lui, frappant du pied la terre et hennissant d'impatience : Rodolphe s'élança agilement sur son dos au milieu des décharges répétées de mousqueterie. Le coursier fou gueux l'emporta en bondissant à travers des flots de fumée et sous des ombrages obscurs, où il ne tarda pas à disparaître.

X,

La loterie, duperie certaine, et bonheur cherché par des fous.

Pensée d'un Philantrope.

Approchez ces fleurs et ces bijoux.

La fête de ce soir sera le rendez-vous

Des plus rares beautés de toute l'Italie !

H, MONIER DE LA SIZERANNE : *Corinne, acte 2.*

Rodolphe rendit de fréquentes visites au couple heureux du château du Fey, et dans aucun de ces voyages il n'oubliait que la gentilhommière de Fradel était à peu près sur la route. Devenu plus exigeant au retour de ses voyages, Rodolphe avait craint de retrouver chez Marie peu d'élégance et d'usage du monde. Il était enchanté à cet égard de son heureux mécompte.

Marie éprouva-t-elle à rencontre du sire de la Combe un sentiment pareil ? je ne sais, et Rodolphe ne le savait pas non plus de science bien sûre. Il n'avait pas eu le temps de voir si elle avait été confuse ou fière du tendre compliment d'adieu qu'il lui avait adressé le soir de la fête rustique.

Au bout de quelques semaines, il conçut l'idée de convier ses voisins à venir dans son château, et de leur donner de petites réjouissances semblables à celles qu'il avait vues chez l'archiduchesse d'Autriche. C'était pour lui une occasion de revoir la belle Marie, et de faire adroitement tomber entre ses mains quelques marques de souvenir. Il invita donc les gentilshommes et vavassours qui demeuraient dans sa terre et aux environs, à un goûter champêtre pour le 15 août suivant.

Inspiré par le désir de plaire à la plus belle de ses conviées, il avait fait pour ce jour là de magnifiques préparatifs. Le parterre de la terrasse de la Combe s'était transformé en une espèce de bazar oriental, où étaient étalées les riches dépouilles que Rodolphe avait conquises, dans ses campagnes contre les Turcs ; lui-même s'était habillé à la mauresque avec la plus brillante élégance ; son dolman était parsemé de pierreries, son turban était un magnifique cachemire. Un esclave maure qu'il avait ramené de Hongrie, avait un costume égyptien et des pantalons flottans à la mameluck. Il se promenait gravement au milieu des marchandises étalées çà et là, avec une baguette d'argent à la main. L'écuyer d'Autriné, vêtu en derviche, affublé d'une longue robe et d'une barbe postiche, était niché dans une espèce de loge, où il devait dire la bonne aventure et distribuer des billets de loterie dont tous les numéros gagneraient quelqu'un des objets rangés sur les tablettes et les murs de la salle. Bien entendu que l'adroit d'Autriné était chargé de corriger dans sa distribution, les caprices du hasard, et tout fut concerté à cet égard entre lui et Rodolphe. Une somme modique était également le prix de chaque billet, quoique les lots dussent être fort inégaux ; et l'argent provenant de la loterie était destiné à être remis aux curés du voisinage pour être distribué aux pauvres de leurs paroisses.

Quand les Eradel et les Commiers arrivèrent dans la salle du château où déjà beaucoup de monde se trouvait réuni, ils furent étonnés et éblouis du spectacle inattendu qui s'offrait à leurs regards : là c'était une peau de tigre admirablement tacheté, déroulée dans sa grandeur ; à côté se trouvait un cachemire dont l'esclave maure, à un signal de d'Autriné, déploya le fin et vaste tissu orné de dessins bizarres et fantastiques. Tout autour se trouvaient de riches étoffes, des tapis éclatans, des chaussures, des tuniques, des vêtemens de tout genre, des ameublemens d'un grand prix. Plus loin, c'était les bijoux, les pendans d'oreilles, les colliers, les aiguilles d'or, les essences et les parfums de l'Arabie ; du côté opposé de la salle, brillaient des armures de formes diverses, des cimenterres d'une trempe si fine qu'ils coupaient le fer sans s'émousser, des pistolets et des carabines damasquinées, des brides garnies d'or et d'argent, de longues pipes avec des montures d'ambre et de corail, des chaînes d'un travail exquis, etc. etc. etc. Rodolphe ne déparait pas par son costume le magnifique étalage qui l'entourait. Avec son riche cafetan, son turban de cachemire, ses vêtemens étincelans d'or, et son yatagan dont le baudrier et la poignée brillaient de l'éclat des pierreries, il avait quelque chose de plus séduisant pour une jeune imagination que dans son costume de chasseur d'ours ou de chamois ; et de toutes les belles choses offertes à son admiration, la jeune épouse de Fradel ramenait involontairement ses regards sur le seigneur galant et empressé qui semblait fait pour être le héros de cette fête magique.

Quand tous les hôtes qu'il attendait furent réunis, Rodolphe pria les dames de passer à la caverne du devin d'Orient, pour prendre chacune deux ou trois billets au prix convenu. A mesure qu'elles s'arrêtaient devant le jongleur, celui-ci leur disait leur bonne aventure, et leur remettait ensuite des billets qu'il semblait prendre au hasard ; lorsque vint le tour de la belle Marie, il lui prit la main comme il avait fait aux autres, et après l'avoir examinée il s'écria avec admiration : Oh ! noble damoiselle, cette ligne s'en va tournant vers de bien beaux destins ! votre sort fera l'envie de toutes les dames qui sont céans : le lot que vous tirerez en ce jour sera bien brillant, mais il n'est rien à raison de celui qui vous échoira dans l'avenir. Puis il donna deux billets à la damoiselle de Fradel qui ne savait que penser d'une si magnifique prédiction.

Elle avait passé une des dernières devant l'autre prophétique : les hommes vinrent prendre ensuite eux-mêmes les billets qui restaient dans l'urne, et aussitôt après, on s'occupa de tirer la loterie ; le bon Rebuffet, que Rodolphe avait vêtu des dépouilles d'un drogman grec, arriva en boitant tout embarrassé de son nouveau costume, et à défaut d'un enfant aveugle, ce fut le vieil invalide qui cria d'une voix cassée les numéros cachés sous chaque objet. Les singulières méprises du hasard apprêtèrent beaucoup à rire à la joyeuse compagnie. Un cimenterre, une carabine tombaient en partage à des toutes jeunes et pudiques damoiselles ; un flacon de parfums, des pendants d'oreilles, étaient le lot de quelques vavassours à guêtres jaunes, et de quelques anciens officiers à noires moustaches et à

mine rébarbative. Des échanges étaient nécessaires : ils étaient souvent proposés avec gaucherie et acceptés avec timidité ; mais le sort n'était pas toujours aussi bizarrement fantasque. Il fit tout juste échoir à la belle Marie les deux choses qu'elle avait le plus admirées. Le beau cachemire des Indes et une superbe parure de saphyrs : quand l'esclave maure vint prendre ces deux lots des mains de Rebuffet, les dames et demoiselles chuchotèrent entre elles ; elles enviaient tout bas le bonheur de la vassale de Rodolphe. De son côté, Marie parut confuse d'être si bien partagée ; dans le temps où, simple et naïve, elle venait d'arriver à la gentilhommière de Saint-Meury's, peut-être n'aurait-elle pas accepté ces présents magnifiques du *hazard* : peut-être les aurait-elle échangés avec une grande dame contre quelque chose de plus simple, mais elle avait appris, aux fêtes de Vizille et de l'hôtel de Lesdiguières, à connaître le prix des belles parures et des riches vêtements ; et puis, au moment où elle hésitait encore, le jeune sire de la Combe vint galamment prendre le cachemire des mains de son esclave, et le mit sur les jolies épaules auxquelles il était destiné. C'était un acte de possession auquel Marie s'était prêtée comme par surprise ; il n'y avait plus à s'en dédire : elle n'osa pas non plus refuser les saphyrs qui furent encore rangés dans sa corbeille par la main de Rodolphe ; seulement, ses joues se colorèrent d'une vive rougeur. Elle prit le tout en baissant les yeux, puis elle alla avec vivacité rejoindre son mari et s'emparer de son bras, comme si elle avait cherché un appui pour sa faiblesse et une égide contre la séduction.

Cependant, Rodolphe s'était montré également empressé pour toutes les dames de la compagnie. Quand on eut achevé de tirer la loterie, un goûter splendide fut servi dans la grande salle ; pendant le repas, il ne parut pas avoir pour la damoiselle de Fradel des attentions particulières. Il sembla prendre à tâche, durant le cours de la soirée, d'effacer tous les soupçons qu'une galanterie d'un moment aurait pu faire naître ; madame de Marcieu, madame de Commiers, la damoiselle du Chatellard, madame de Valserre des Adrets, parurent être les objets de ses soins, et pendant ce temps, la belle Marie, quoique courtisée par d'autres chevaliers, ne paraissait pas participer à la gaieté générale, elle recevait les hommages qu'on lui adressait avec une sorte d'indifférence rêveuse : quelquefois elle jetait des regards complaisans sur les draperies élégantes et moëlleuses de son schall indien, puis elle les relevait avec mélancolie. Enfin après quelques jeux auxquels elle parut prendre peu d'intérêt, l'ombre du soir qui s'obscurcissait, donna le signal général du départ.

Les hôtes de la plaine descendirent par le verger au bas duquel leurs montures les attendaient. Marie et madame de Commiers, servies par les domestiques de Rodolphe un peu plus lentement que les autres, attendirent quelque temps que leurs haquenées fussent prêtes. Quand on leur eut annoncé que les préparatifs étaient faits, elles allèrent dans la cour pour monter à cheval. A ce moment Rodolphe se trouva à côté de la damoiselle de Fradel, et il fit pour elle office d'écuyer ; elle jeta sur lui un regard surpris et timide ; mais que devint-elle quand Rodolphe lui dit à demi-voix en la soutenant et en la transportant à cheval : Belle Marie, puisse ce léger tissu empêcher la froidure des montagnes de se glisser jusqu'à votre cœur ; heureusement, dès qu'elle fut en selle, un mouvement de la haquenée lui évita l'embarras d'un remerciement, et déroba au jeune sire de la Combe son tremblement et sa rougeur.

XI,

Pensa che à due tanta magione e vasta.

NICOLINI.

La belle damoiselle de Fradel, quoique ayant à peine passé l'âge de vingt ans, avait acquis assez d'expérience pendant son séjour à Grenoble, pour comprendre les galantries du sire de la Combe. Le soir, de retour dans sa chambre de la gentilhommerie de Saint-Meury's, elle examina avec un vif plaisir de jeune fille, mais en même temps avec je ne sais quel remords confus, les deux beaux lots qu'un hasard un peu suspect, avait fait tomber entre ses mains : elle les rangea avec soin parmi des hardes et des ornemens moins somptueux ; pendant la nuit et les jours qui suivirent, son âme fut agitée d'un trouble secret, les émotions nouvelles qu'elle éprouvait semblaient se rattacher à de vagues souvenirs à demi effacés de sa mémoire.

La damoiselle de Fradel avait reçu jadis quelques hommages de Rodolphe ; mais alors elle était pleine d'ignorance et de candeur. Un attachement respectueux la liait à son mari et la défendait de toute idée inconciliable avec le sentiment sacré de ses devoirs. D'ailleurs, le jeune chasseur des forêts noires, gêné par sa timidité farouche, n'avait pas osé exprimer son amour d'une manière assez claire, pour qu'il ne fût pas permis à Marie de s'y

méprendre. Aujourd'hui ce chasseur rude et sauvage avait fait placé au brillant vainqueur des Turcs ; l'amant inexpérimenté au séducteur habile. De son côté sa belle vassale n'était plus tout à fait la même ; elle avait perdu cette première virginité du cœur, cette pudeur enfantine de l'imagination, qui se ternit au premier souffle du monde.

Deux ou trois ans s'étaient écoulés depuis qu'elle était de retour dans sa chaumière : la vie tranquille dont elle avait repris le cours, ne ressemblait guères à celle qu'elle avait menée pendant long-temps, et cependant elle semblait se résigner de bonne grace à son sort : les événemens dont elle avait été témoin, et qui l'avaient éloignée du monde, le lui avaient rendu odieux ; du moins pour quelque temps, et sa misanthropie momentanée la soutenait contre les ennuis de la solitude.

Mais ce n'est pas dans un cœur de vingt ans que peuvent être durables ces accès d'humeur noire et sauvage.

Marie sentit s'affaiblir de jour en jour sa vocation pour la retraite ; les longues soirées d'hiver lui paraissaient éternelles. Combien de fois, en fixant les yeux sur la petite lampe suspendue aux poutres du plafond, ainsi que sur les murs enfumés de la pauvre chaumière, elle se rappela les salons magnifiques de l'hôtel de Lesdiguières, et le petit appartement doré de sa bienfaitrice ! qu'il lui paraissait triste de n'avoir d'autre compagnie que celle d'une servante villageoise ou de son vieux mari ! En vain Fradel avait pour elle cette bonté cordiale que l'âge n'avait pas affaiblie en lui : en comparant ses manières, son éducation à celles des brillans seigneurs qu'elle avait vus les années précédentes, Marie lui trouvait quelque chose d'inculte et de rustique, qui faisait profondément souffrir sa vanité féminine.

Au printemps, la dame de Commiers vint habiter son manoir du Fey, et son voisinage fut une ressource pour Marie ; souvent, dans les beaux jours, les deux amies traversaient le ruisseau et la gorge qui les séparaient, et elles se visitaient tour-à-tour, ou bien elles s'assignaient des rendez-vous dans les prés, dans les bois, sur les bords de la cascade écumante qui s'échappe du lac glacé de Fredane ; là, elles faisaient de joyeux goûters à l'ombre des noyers, des hêtres ou des sapins ; elles cueillaient ensemble les roses sauvages ou les fleurs des prairies ; quelquefois la dame de Commiers donnait en riant à sa jeune amie, le bouton à peine naissant, et gardait pour elle l'églantine à demi flétrie ; et Marie répondait en rougissant à ce langage emblématique.

Dans presque toutes ces courses, Fradel, occupé des travaux des champs, ne pouvait pas accompagner sa femme ; au contraire, Albert de Commiers était toujours avec la sienne, et ne cessait de lui prodiguer les marques de sa tendresse, auxquelles elle répondait avec un touchant abandon : il semblait que le bonheur de la veuve du sire de Revel s'accroissait encore du souvenir de sa première union, aussi disproportionnée pour les âges, que mal assortie pour les caractères. Déjà elle portait dans son sein le gage de la tendresse de son nouvel époux.

Quand l'attrait de cette intimité nouvelle commença à s'émousser pour Marie, elle observa avec un œil d'envie le sort de son aimable voisine. Elle peut aimer son mari d'amour, pensait-elle ; et puis elle a l'espoir d'être mère ! Oh ! si de tels sentimens m'étaient possibles, combien ma solitude me serait chère !

La demoiselle de Fradel commençait à regretter vaguement la vie mondaine qu'elle avait menée, et les hommages qui l'entouraient, soit dans la société du maréchal de Lesdiguières, soit dans le cercle plus intime de madame de Créquy. Les douleurs même de sa noble amie, les tristes circonstances de sa mort, tout en déchirant l'âme de Marie, avaient fourni un aliment suffisant à la sensibilité de son âme. Dans, le petit village de Saint-Meurys, rien ne venait varier ou distraire son existence monotone et désœuvrée. Le lendemain était semblable à la veille, rien ne l'avertissait de la suite des jours ; les charmes même d'un aimable voisinage se tournèrent contre elle, en lui faisant faire de tristes rapprochemens entre sa destinée et celle de son amie.

Elle était dans cette situation d'esprit quand elle revit Rodolphe, quand elle fut chargée de lui offrir des éloges et une couronne, quand elle alla à cette fête charmante où l'amour prit le masque du hasard pour lui faire agréer ses présens. A cette époque, la grossesse avancée de madame de Commiers rendait ses entrevues avec elle moins fréquentes ; ainsi tout semblait conspirer contre la pauvre Marie : l'état de son cœur, l'ennui de la solitude, et les artifices d'un seigneur aimable.

Durant les jours qui suivirent la fête de la Combe, elle eut l'esprit très-occupé de la galanterie de Rodolphe, et des propos d'amour qu'il lui avait tenus en l'aidant à monter à cheval ; quelquefois, pendant l'absence de son mari, elle tirait de son armoire les parures qu'elle y avait enfermées ; elle mettait à son cou le collier de saphirs ; elle rejetait avec grâce sur ses épaules le schal de cachemire ; elle allait ensuite se regarder ainsi parée, dans son petit miroir, puis elle souriait à sa propre image avec cette coquetterie joyeuse de jeune fille, que son expérience du monde ne lui avait pas encore enlevée.

Mais pourquoi, quand elle entend les pas lourds de Fradel qui revient des champs, pourquoi s'empresse-t-elle de se dépouiller de ses ornemens, et de les remettre furtivement à leur place ? Pourquoi éprouve-t-elle de la rougeur et de l'embarras ? Ah, Marie ! Marie ! un autre sentiment que celui d'une innocente vanité viendrait-il agiter votre cœur ? Votre conscience vous ferait-elle quelque reproche confus ? et si vous n'étiez coupable que d'un enfantillage, manquerez-vous ainsi de confiance envers votre excellent époux ?

Ne cherchons pas à pénétrer un mystère obscur, sans doute pour Marie elle-même, et revenons à Rodolphe de Francon.

Un dimanche, il avait accepté l'invitation à dîner du bon Fradel, au sortir de la messe de Saint-Meury. Il lui raconta ce dont il avait été témoin l'un des jours précédents.

— On assure, ajouta-t-il, que le colonel Allard, ainsi que le piémontais Benesti, l'un de ses serviteurs, ont été seuls condamnés avant-hier, par arrêt du parlement, au supplice de la roue, par contumace et en effigie.

Beaucoup de gens imputent ce crime à la dame de Moirans ; quelques-uns même l'attribuent à monseigneur de Lesdiguières.

— Ils en ont menti par leur barbe ! s'écria le vieux Fradel ; deux fois j'ai vu notre ancien général pousser la générosité jusqu'à l'héroïsme, à l'égard de gens qui avaient formé le projet de l'assassiner. Les sentimens d'un meurtrier se trouvent-ils à l'encontre d'un cœur magnanime ? J'étais sergent de ses gardes, quand les protestans du Bas-Dauphiné, qui, malgré les pouvoirs conférés à Lesdiguières par le roi de Navarre, ne voulaient pas le reconnaître pour chef, envoyèrent pour se débarrasser de lui, un de leurs soldats de fortune et gendarme dans la compagnie de Vachère. Monseigneur de Lesdiguières avait été averti des desseins de cet homme, il le reçoit très-bien, et sur sa demande, consent à l'admettre dans sa garde. Mais nous avions la consigne d'observer de près notre nouveau camarade, et le général de Lesdiguières avait l'œil sur lui. Cinq jours s'étaient écoulés sans qu'il eût pu exécuter son dessein. Au bout de ce temps, notre général le convie à la chasse, et recommandant à ses gens d'armes de ne le suivre que de loin, il le mène insensiblement dans le bois de Blache-Paillet, et quand ils s'y furent enfoncés assez avant : « Mon cavalier, lui dit Lesdiguières, voilà un lieu bien propice pour assassiner un homme. » A ces paroles, l'autre, vaincu par les remords et couvert de confusion, se jette à terre, et confesse à genoux son horrible projet. Le général lui reproche avec douceur d'avoir pu, étant soldat, et se disant gentilhomme, se charger d'une aussi lâche commission ; il le ramena à son château, et il continua de le bien traiter. Puis le lendemain il le laisse aller en lui disant : *Mon gentilhomme, faites mes recommandations à ceux qui vous ont envoyé, et dites-leur, que s'ils parvenaient à se débarrasser de moi, ils perdraient le meilleur ami qu'ils pussent avoir.* Ce trait de grandeur d'âme lui valut dans le Bas-Dauphiné les suffrages des conjurés eux-mêmes.⁴²

— Cette prétendue grandeur d'âme pouvait bien n'être que de la politique, répartit Rodolphe.

— Messire de Francon, s'écria la belle Marie d'une voix émue, noblesse d'âme et générosité, vous paraissent-elles donc choses invraisemblables ?

Rodolphe rougit ; ce reproche lui était bien amer dans une pareille bouche.

— Et que diriez-vous donc, reprit Fradel, de la conduite de monseigneur le maréchal, à l'égard de Ricou, gentilhomme catholique, qui avait été aussi d'un complot d'assassinat tramé contre sa personne, et qui avait été découvert ? Quand monseigneur de Lesdiguières fut maître de Grenoble, il fit venir Ricou qui se présenta devant lui tout tremblant, et lui dit : Rassurez-vous, je vous pardonne ; mais ce n'est pas tout : on m'a dit que vous n'aviez plus d'emploi et que vous étiez à la misère ? Vous aurez les appointemens d'un capitaine en réforme.⁴³ Arrivé au faite de la puissance, avait-il quelque intérêt à ménager ce vieux ribaud ?

— L'indulgence après la victoire serait un bon calcul, quand elle ne serait pas due à l'inspiration d'une belle âme. Du reste, brave Fradel, j'admire votre enthousiasme pour votre ancien général, et l'homme qui a foi dans les grandes actions est capable d'en faire.

— C'est un beau propos de cour, et un compliment pour mon mari, messire ; mais on voit encore dans vos paroles du doute sur les intentions qui ont inspiré un trait magnanime, et ce doute me fait mal. Vous seriez-vous gâté en Hongrie, messire de Francon ?

— Généreuse damoiselle, c'est raison pour votre belle âme de croire grands et nobles sentimens. Mais comment pouvez-vous tant louer notre gouverneur du Dauphiné ? n'avez-vous pas vu la dame de Moirans, n'avez-vous pas vécu près d'elle, n'avez-vous pas observé les complaisances de monseigneur de Lesdiguières pour cette femme d'impure conduite ? n'avez-vous pas gémi de ses manières d'agir à l'égard de madame la duchesse de Lesdiguières, si vertueuse et si résignée ?

— Hélas ! il n'est que trop vrai... Mais, reprit-elle après un moment de silence, il est permis aux héros d'avoir des faiblesses.

— Alors je tâcherai de devenir aussi un héros, afin d'être participant de ce privilège.

Marie, en souffrant avec madame de Créquy des scandales de la conduite de Lesdiguières, avait appris à partager en même temps toutes les préventions d'enthousiasme que cette fille tendre avait conçues pour son père.

Le soir, tout en devisant joyeusement, la conversation changea de cours : le bon Fradel fit allusion à ses anciens démêlés avec son capitaine, et s'accusa de torts qu'il n'avait pas eus.

— Pardon de la liberté, monseigneur, mais une seule chose maintenant me déplait en vous, c'est votre attachement pour cet écuyer que vous avez ramené de Hongrie.

— Ah ! n'en dites pas de mal, il m'a bien servi dans mes campagnes.

— Non ! reprit tristement Fradel, cet homme est faux et méchant. Je ne ressens pour lui que répugnance et dégoût.

Rodolphe eut beau *défendre* son écuyer : Fradel persista dans l'inexplicable répugnance que cet homme lui avait inspirée.

XII.

Qui connaît le mauvais passage
Et ne s'en garde n'est pas sage.

Recueil de vieux proverbes.

Un jour Rodolphe apprit que Fradel était allé à Grenoble, pour ses affaires. Il savait qu'en pareil cas, la belle Marie, pour ne pas rester isolée dans son manoir, allait demander à dîner à la dame de Commiers. Il se dirigea donc du côté de Saint-Meurys, tout en chassant par les bois, les gorges et les collines.

Des pentes rapides de Greppa il aperçut sur le midi, dans le bas du vallon, un jupon rose à lui connu, qui se glissait à travers le feuillage des vergers de Saint-Meurys en descendant au ruisseau de Sainte-Agnès. Il se précipita comme un trait du haut des flancs escarpés qu'il venait de gravir, et il arriva au pont du ruisseau au moment où la damoiselle de Fradel commençait à gravir la pente opposée du côté du château du Fey.

— Jusqu'ici, s'écria-t-il, ma chasse n'a pas été heureuse ; mais si vous permettez, belle damoiselle, que je vous offre mon bras pour faire cette rude montée, le poids me sera plus doux que celui d'un carnier bien garni.

Marie rougit à ce singulier compliment ; puis relevant ses longs cils avec lenteur, elle fixa ses grands yeux bleus sur le noble chasseur.

— Mais, messire, vous êtes tout en nage, vous paraissez essoufflé, ému...

— Emu, sans doute, j'ai perdu haleine pour venir ici, et je crois que je perdrai mon cœur à y rester.

— Eh bien, croyez-moi, monseigneur, cheminons doucement, chacun de son côté ; je ne puis accepter le bras d'un homme sans haleine, et je n'aime pas à approcher un fusil de trop près.

Et aussitôt la gentille Marie grimpe légèrement le long du sentier, laissant Rodolphe un peu déconcerté. Cependant ils se reprirent encore à caqueter et muguetter à qui mieux mieux ; et ils arrivèrent ainsi au pied du redoutable donjon du Fey, entouré d'un glacis, d'un double fossé, et flanqué de quatre tourelles carrées. On aperçoit encore aujourd'hui à travers les noyers, son toit d'ardoise et les murs en ruines de l'un des corps de bâtimens.

Le bon Albert de Commiers, avec son enfant et sa femme, était occupé à prendre des truites dans son étang⁴⁴ qu'on venait de vider en entier. C'étaient de grands éclats de joie de son petit garçon, quand il pouvait faire quelque bonne prise, et des cris de dépit quand le poisson lui glissait dans la main. Marie aborda la dame de Commiers qui se tenait au bord, et après quelques compliments, elle s'élança sur la rangée de pierres qui s'avancait dans l'étang, et fit de vains efforts pour attraper les truites qui frétilaient autour d'elle : A votre tour, belle damoiselle, lui dit tout bas Rodolphe, on vous échappe comme vous avez échappé tout-à-l'heure.

— Je vous réponds, monseigneur, que nul pêcheur quelque habile qu'il soit, ne me tiendra jamais dans ses filets. Et en parlant ainsi elle faisait une petite moue qui lui allait à merveille. Rodolphe s'animait à cette guerre joyeuse, et le défi que lui jetait une jolie bouche ne pouvait que le piquer au jeu.

La cloche du dîner rappela dans la grande salle les seigneurs du manoir et leurs deux convives. Rodolphe fut plus pressant que jamais envers sa belle vassale. Marie eut avec lui cette lutinerie aimable qui attire en paraissant repousser. Elle ne dédaigna pas ce petit manège qui est quelquefois le partage de la coquetterie ignorante comme du vice savant.

Après le dîner, Commiers convia Rodolphe à chasser aux perdrix, près de la tour de Monteymont ; mais la damoiselle de Fradel allait partir : elle craignait, si elle tardait plus long-temps, de ne pas arriver à la gentilhommière avant son mari. Rodolphe ne pouvait consentir à la laisser retourner toute seule par monts et par vaux. Il dit qu'il irait peut-être rejoindre la partie de chasse, après avoir accompagné à Saint-Meurys la damoiselle de Fradel. Son bras, refusé au départ du manoir, fut encore proposé à la montée de Saint-Meurys ; il faisait chaud, le temps était accablant, les fatigues de la course du matin avaient appesanti les pas de la légère Marie ; elle accepta un appui devenu nécessaire. Rodolphe n'était plus papillonnant et joyeux ; il avait su tourner peu à peu la

conversation au ton de l'abandon et de la tendresse ; le bonheur de la dame de Commiers, les douceurs de la maternité, le charme d'un amour partagé, furent les sujets qu'il sut aborder avec délicatesse, et auxquels il intéressa par degré la sensible damoiselle. Ils se retrouvèrent ainsi à la gentilhommière de Saint-Meury, sans s'être aperçus de la longueur du chemin. Le dangereux entretien fut rompu par cette arrivée presque inattendue.

Cependant Rodolphe avait été si poli, si prévenant ! il fallait bien lui offrir d'entrer, de prendre des rafraîchissements, et une pareille proposition ne pouvait pas se refuser.

Pendant que Marie se livrait à ces petits soins domestiques qui ont tant de charmes dans les femmes les plus idéales, Rodolphe s'approcha de la fenêtre qui donne sur la gorge de Sainte-Agnès. Que vois-je ? s'écria-t-il, Commiers et de Vaulserre viennent de tirer à la compagnie de perdrix ! j'aperçois au soleil briller leurs armes polies. Comment résister à un si séduisant exemple ? ce matin, je n'ai chassé qu'au bois, et voilà mon épagneul qui me regarde comme pour se plaindre de mon inaction.

— Eh bien, partez messire, ne dirait-on pas que quelqu'un ici veut combattre les fantaisies de votre épagneul ? Nenny, nenny, ne doit pas risquer son crédit pour si peu.

— Eh non, je ne pourrais vous quitter, trop aimable Marie, c'était pourtant mon projet d'abattre ce soir quelques perdreaux ; et mon cœur de chasseur bondit d'impatience, quand je regarde ces chasseurs et ces chiens parcourant la colline...

Marie, poussée en ce moment de je ne sais, quelle folâtre inspiration, ferma le rideau de cette fenêtre....

— A présent vous ne serez plus exposé à nulle tentation, lui dit-elle en riant, vous serez tranquille, vous ne pouvez plus rien voir ?

— Non, s'écria Rodolphe avec une sombre violence, je ne vois rien en effet ; un être admirable, un ange, rien que cela ! et avec son ingénuité céleste, elle me dit de demeurer tranquille, tranquille à côté de toi ? quand chacun de tes regards lance des flammes !.. Tu m'embrasais, tu m'enivrais, je n'y tenais plus, je voulais fuir ; mais toi-même tu me retiens, tu m'enlances à tes côtés ! eh bien ! tu le sauras donc, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds et en saisissant une de ses mains, tu le sauras puisque mon destin le veut, j'ai commencé à t'aimer à Vizille, je n'ai pu te revoir sans t'adorer ; j'aurais voulu unir mon sort au tien, et je t'ai trouvé dans les bras d'un autre ! mais en dépit de ce ribaud de Fradel, tu seras à moi, oui, tu seras à moi, j'en prends Dieu à témoin, c'est pour moi, pour moi seul qu'il t'avait créée...

Marie, à ce discours, était restée pétrifiée d'étonnement et d'effroi : cette tentative criminelle l'éclairait enfin sur ses inconséquences et son étourderie. Revenant alors comme d'un rêve profond, elle interrompit brusquement l'étrange déclaration qui lui était faite, dégagea sa main, et s'enfuit en mettant la table entre elle et Rodolphe, puis elle s'approcha de la fenêtre et s'écria :

— Si vous voulez qu'au risque de ma vie j'aie par ce chemin quérir du secours à la chaumière voisine, approchez, sire de la Combe, approchez, vous ne vous en irez pas du moins sans avoir vu verser des larmes et du sang.

A son tour Rodolphe resta interdit.

— Sortez, monsieur, sortez à l'instant, reprit-elle avec dignité, je croyais que pour un gentilhomme, le toit d'un hôte était sacré ; mais que vous importe l'innocence de la femme confiante qui vous reçoit chez elle ? que vous fait votre propre honneur ? Pour sentir tout cela, il faudrait avoir quelque noblesse d'âme, et, je le vois bien, il n'y a dans la vôtre que roture et bassesse. Allez, messire de Francon, allez, rien ne vous retient plus, dit-elle en se rapprochant et en ouvrant la porte avec froideur et dédain.

Rodolphe prit alors son fusil, et relevant son front pâle et confus : Adieu, femme injuste et cruelle ! adieu ! puissé-je ne jamais vous revoir !

Plût au ciel que ce vœu eût pu être accompli !

Rodolphe se retirait morne et pensif : son agitation intérieure se trahissait par les plis de son front et le froncement de ses sourcils. Au premier détour du chemin qui menait à la Combe, il se rencontra face à face avec le vieux Fradel qui revenait vers son foyer, paisible et serein comme sa conscience. Rodolphe recula involontairement, il avait le froid et le frisson d'un coupable pris sur le fait, cependant il se remit du mieux qu'il put, et aborda son vénérable vassal d'une voix altérée.

— Qu'avez-vous, mon noble seigneur, vous avez l'air déconfit et troublé ?

— Ce n'est rien, mon brave, j'ai dîné au Fey, où ce démon d'Albert m'a fait boire quelques rasades de trop ; et il s'éloigna à grands pas.

Le vieillard le suivit de l'œil en hochant la tête.

XIII,

Rodolphe cherchait à se distraire de son mécompte et de ses remords en organisant une partie de chasse aux ours et aux chamois ; il s'en occupa très activement le lendemain ; il fit venir plusieurs paysans pour faire la battue, et assigna rendez-vous au sire de Commiers et à plusieurs nobles des environs, vers l'entrée du val de Lornove.

Deux jours après, l'aube du jour colorait à peine l'horizon au-dessus des brillants glaciers de la Citre, que Rodolphe se trouvait déjà au lieu du rendez-vous, parmi les rochers mousseux et les hauts sapins des trois cascades.

Les Granges, les Mauriennes, les Gommiers, les Fustiers, et autres nobles vavassours étaient rangés chacun à son poste et entouraient les sommets de l'espèce d'entonnoir formé par le fond de cette gorge sombre et majestueuse, quand on entendit un bruit confus de clochettes, de tambourins et de cris discordants dans le plus épais de la forêt ; c'étaient les paysans qui s'étaient ébranlés au signal convenu pour faire sortir de sa retraite l'animal féroce. Un coup de fusil partit du pré du Mollard où était posté Commiers. Ce dernier annonça aussitôt avec son porte-voix qu'il n'avait fait que blesser l'ours qui était aussitôt rentré dans le bois. Maurienne, un instant après, lui tire un second coup et le manque, des cris que répètent les chasseurs de distance en distance et que prolongent les échos des montagnes, répandent au loin le bruit de ce nouvel événement. Mais bientôt une troisième détonation éclate au milieu des rochers même de Lornove ; les batteurs et les chasseurs écoutent avec anxiété : nulle clameur lointaine ne retentit, un silence de mort semble couvrir de son voile funèbre les pentes noirâtres de ces forêts : les cascades écumantes qui se précipitent sous leurs ombrages touffus, font seuls entendre au loin un bruit sourd et mystérieux ; enfin un cor sonne la fanfare de victoire, c'était le cor de Rodolphe : son coup de fusil avait atteint l'ours au sommet du dos ; l'animal féroce se sentant pressé de tous côtés, s'était élancé sur l'ennemi nouveau dont il venait de sentir les atteintes. Il s'était levé pour l'étouffer dans ses embrassements homicides quand Rodolphe lui plongea dans le ventre son large couteau de chasse. L'ours tomba mort sur lui et l'entraîna dans sa chute ; Rodolphe fut quelque temps à se dégager, et c'est ce qui explique le long intervalle de silence qui tint dans l'inquiétude toute la bande de chasseurs.

Au son joyeux du cor on s'approche, on entoure le héros de la Combe, il était couvert de boue et de sang, mais sa chute l'avait à peine meurtri, et il ne convenait pas de l'effroi qu'il avait éprouvé, en se sentant oppressé par le poids de l'ours qui aurait pu être encore vivant. On le félicite de son courage et de son triomphe : on lui demande s'il ne veut pas aller se reposer sous son toit, de la lutte qu'il a eue à soutenir, mais lui...

— Vous voulez rire, amis ! du repos, quand le jour commence à peine ? faut-il donc s'arrêter quand on est en veine de succès ? la fortune fait assez souvent la cruelle, profitons de ses faveurs pendant qu'elle est en train de les accorder, et montons jusques à la contrée des chamois.

La plupart applaudissent à ce propos, les plus âgés représentent que les coups de fusils auront fait fuir les chamois des parages les plus voisins. Eh bien ! s'écrie Rodolphe, nous irons derrière la montagne de la Citre, par les lacs du Crozet, et de Domainon. En disant ces mots, il échange sa cotte ensanglantée contre celle de son écuyer d'Autriné, recharge sa carabine, et s'élance dans les rochers, le long de la cascade qui s'échappe des lacs qu'il a nommés.

L'insensé ! au milieu de l'ardeur de sa course, et des émotions du danger, il croyait pouvoir oublier *Marie*, et s'oublier ainsi qu'elle, mais le trait fatal avait pénétré son âme, il le portait en tous lieux ; dans chaque intervalle lucide que lui laissait l'ivresse de la chasse, il se retrouvait lui-même et retrouvait en même temps sa douleur.

Au milieu des pentes rocheuses, et des névières brillantes qui dominent le lac du Crozet, les chasseurs braquent en vain leurs lunettes d'approche, on n'aperçoit aucun chamois paissant l'herbe rare qui croissait çà et là parmi les rocs brisés : plus loin, après avoir passé le col qui conduit aux pâturages de la Pras, on trouva de grands troupeaux de vaches qui étaient répandus sur les bords verdoyants du ruisseau de Domaine. Les chamois devaient être encore plus haut. Rodolphe gravit les rochers glissants où coulent les flots du torrent, et il arriva le premier sur les bords du lac à demi glacé de Domainon, au bas des immenses glaciers de Belledonne.

Il découvrit sur le revers du pic de la Citre, un troupeau de huit à dix chamois, il fit un petit détour afin de ne pas prendre les animaux sous le vent, et d'arriver jusqu'à eux sans être aperçu. Il se tint en effet à couvert sous les rochers jusqu'à ce qu'il fût près d'eux ; mais le chamois qui était en sentinelle l'entendit faisant rouler des pierres sous ses pieds ; l'animal vigilant jeta dans les airs son sifflement d'alarme, et le troupeau agile s'enfuit le long des abîmes, avec une incroyable célérité.

Rodolphe les vit, au moment où ils étaient presque hors de portée ; il lâcha pourtant son coup de carabine, et aperçut un chamois qui tomba, se releva péniblement, et se traîna lentement loin du reste du troupeau qui l'avait laissé en arrière. Rodolphe s'élança à sa poursuite, au milieu des rocs, qui, à cette hauteur, sont de tous côtés, rougis, brisés, et déchirés par la foudre : le chamois, alors, dévia, de la direction qu'il avait prise, et au lieu de suivre les crêtes aiguës qui communiquent de la Citre à Belle-donne, il disparut dans une fissure de rochers du côté du lac Blanc. Rodolphe y arriva peu après lui, et descendit dans cette fissure comme dans une cheminée. Mais à peine était-il engagé dans ce lieu dangereux, qu'un brouillard épais l'enveloppa, il perdit les traces du chamois et

ne sut plus lui-même où il était. Il s'était laissé glisser par des rocs à pic de sept à huit pieds de haut, où il lui était impossible de remonter ; il se trouvait sur une saillie étroite de rochers suspendue au-dessus d'un précipice, dont la profondeur lui était dérobée par l'obscurité qui l'entourait. Environ à douze pieds de lui, en travers, il voyait une névière rapide, mais non glacée, et il savait qu'en enfonçant son pied à chaque pas sur cette surface molle, et ne se confiant qu'avec précaution aux empreintes qu'il aurait ainsi creusées, il pourrait parvenir à descendre par là comme par une échelle ; mais la difficulté était d'y arriver ; l'homme le plus agile ne franchit pas aisément douze pieds quand il ne peut pas prendre d'élan ; d'ailleurs la vue d'un précipice ôte aux membres du plus hardi sauteur une partie de leur élasticité.

L'exaltation qui avait jusque-là soutenu Rodolphe, commençait à s'épuiser ; elle avait cédé à l'excès de ses fatigues ; il était devenu assez calme pour sentir toute l'étendue de son danger et pour comprendre toute l'horreur de sa situation. Dans l'espérance que quelque chasseur aurait tourné la montagne, du côté du lac Blanc, il poussa des clameurs prolongées, et appela du secours. Le bruit sourd de l'écho et le cri aigu de la marmotte répondirent seuls à sa voix ; il se voyait entouré d'âpres et gigantesques sommets dont la majesté muette ne lui avait jamais paru si menaçante ; abandonné, perdu au milieu de ces déserts, que ne foula jamais une trace humaine, réduit à périr de faim ou de froid sur son roc solitaire, il regardait avec désespoir l'aigle qui planait sur sa tête, et qui semblait déjà convoiter sa dépouille. Dans cette extrémité, il songea à tenter le saut fatal, qui pouvait assurer son salut, ou devancer sa mort ; mais à ce moment même, les brouillards, qui flottaient autour de lui, s'écartèrent, et il sonda en frémissant l'immensité de l'abîme qui était sous ses pieds, il allait peut-être y tomber, mutilé et sans secours. Cette idée l'enchaîna à la place qu'il occupait. Son regard, ce regard qui, depuis si long-temps, avait oublié la prière, se tourna vers le ciel avec un air de supplication et de promesse : quelque vœu sans doute fut prononcé au fond de son cœur. Alors une idée lumineuse, une de ces idées auxquelles on s'attache comme à une planche de salut dans le naufrage, vint s'offrir à son esprit. Il ne s'était pas séparé de sa carabine, il la recharga et tira son coup en l'air. C'était le canon de détresse. Il devait aller bien au-delà de la portée de sa voix : ce signal fut en effet entendu et compris par ses compagnons de chasse ; car aussitôt qu'il eut tiré, une décharge de mousqueterie lui répondit à une grande profondeur au-dessous de lui, plus bas que le lac Blanc. Puis, au bout de quelque temps, il aperçut un point noir s'agiter sur la névière, on répondit à ses cris ; il vit alors que c'était quelqu'un qui venait à son secours. En effet, on lui avait envoyé un berger vigoureux, élevé dans les montagnes ; il était muni d'un grand bâton ferré, et en moins d'une heure, il se trouva porté sur la neige vis-à-vis du sire de la Combe.

— Mon jeune seigneur, lui dit-il, je ne sais comment vous porter aide et secours, je ne puis pas aller de votre côté.

— Es-tu donc niais et crétin, comme ton cousin Jeannot ? toi qui portes un homme à bras tendu, tu ne saurais pas me tirer de là !

— Mais pour porter quelqu'un il faut que mes pieds s'appuient sur quelque chose, et il n'y a entre vous et moi qu'un rocher droit comme un mur.

— Écoute, voilà trois heures que j'y songe, ainsi j'ai eu le temps de découvrir les moyens de me sauver. Appuie ton bâton contre ce rocher, avance-toi autant que possible : place le milieu du bâton dans la main droite, retiens-en le bout avec la main gauche... tiens ferme...

— Bon, j'y suis.

Et en disant ces mots, Rodolphe avait mis le pied droit sur le bout du bâton, et en deux enjambées avait sauté légèrement sur la neige aux yeux du montagnard ébahi.

— C'est bien, lui dit Rodolphe, en lui serrant la main, je t'exempte de toute redevance toi et les tiens, ma vie durant.

Et en disant cela, Rodolphe tremblait un peu, il trahissait ainsi la violence d'une émotion long-temps contenue, et cette frayeur de réflexion qui suit les grands périls

— Grand merci, monseigneur, mais..... est-ce que vous tremblez ?

— Ne va pas me dire pareille chose, ni surtout le répéter à personne, je te casserais la tête avec ma carabine...

— C'est entendu, monseigneur, j'aime mieux vivre pour, jouir de l'exemption.

Mais déjà Rodolphe avait repris courage, il descendait agilement le long de la névière et laissait loin derrière lui le lourd et épais montagnard. Il eut bientôt rejoint la bande des chasseurs qui le saluèrent par des cris de joie : il les trouva assis sur les bords du torrent de Sainte-Agnès, avec deux chamois morts à leurs côtés ; il fit avec eux un léger repas, but quelques rasades de bon vin, et sentant ranimer son ardeur et ses forces, il voulait retourner à la recherche du chamois qu'il avait blessé ; mais Maurienne lui offrit en échange celui qu'il avait tué, et comme on était encore bien loin des premiers hameaux habités, on se remit en marche, afin de s'y trouver avant le coucher du soleil.

Commiers, au bas de la gorge, traversa le ruisseau, pour se rendre au Fey ; les gens de Saint-Jean, ceux de Revel, se retirèrent par *Pré-Long* ; Rodolphe, arrivé seul à Saint-Meury's avec son écuyer et ses gens, leur commanda de passer devant pour porter son chamois au château et y annoncer sa venue ; quant à lui, il dit qu'il allait demander en passant quelques rafraîchissements au vieux Fradel. Son imprudente passion l'emportait sur les résolutions de sagesse et de respect pour la vertu, qu'il avait formées sur le bord du précipice. Il prend le sentier du verger de Fradel, la porte de la gentilhommière était ouverte. Fradel, assis seul près de son foyer, se lève au bruit des pas qui s'approchent, il reconnaît Rodolphe, et recule de surprise ; mais bientôt il se remet, et il lui dit avec une dignité mêlée d'ironie :

— Qui cherchez-vous, sire Rodolphe ? le camp est levé, le butin que convoitait l'ennemi est en sûreté sur les montagnes.

— Fradel, répondit Rodolphe un peu déconcerté, je ne vous comprends pas, cessez de parler par énigmes : songeriez-vous à quitter la baronnie ? le vassal pourrait-il répudier la bannière à l'ombre de laquelle il est né ?

— Noble seigneur, reprit Fradel avec amertume, ce n'est pas à celui qui a brisé le lien féodal de se plaindre qu'il est rompu.

— Qui donc t'a fait dommage, vassal, qui donc a brisé les chaînes que tu secoues avec tant de légèreté ?

— Des chaînes, jeune homme ? des chaînes ! un noble du Dauphiné n'en a jamais supporté le joug. Il doit son bras et sa vie à son tenancier, tant que celui-ci lui octroie justice et patronage ; mais le vavasseur est délié de tous ses devoirs féodaux, si le seigneur oublie ceux qu'il a contractés lui-même.

— Insolent vassal, veux-tu donc que je te fasse rattacher à la glèbe, par arrêt de ce parlement où j'ai droit de siéger ?

— Magistrat d'iniquité, seigneur d'un jour, apprends que je ne suis pas ton serf, et qu'en abandonnant tes albergemens, je recouvre toute la liberté, tous les droits de ma noblesse. Sache que je suis gentilhomme, mon aïeul fut nommé sergent d'armes par Pierre Alleman, à la bataille de Marignan ; et le tien, fils d'un ribaud de Piémont, vint dans le Dauphiné, comme en un refuge, pour étaler en paix les trésors qu'il rapportait de son pays⁴⁵. Ta noblesse issue d'une source impure, a été achetée à prix d'or, et la mienne a été acquise au prix du sang de mes ancêtres.

— Misérable ! dit Rodolphe, en tirant son couteau de chasse, toi qui devrais tes hommages à ton seigneur, oses-tu lui prodiguer ainsi les outrages ? voici où sera ma justice ; elle sera plus expéditive que celle du parlement.

Fradel leva son vieux glaive, en disant d'un air dédaigneux : Petit chasseur des forêts noires, crois-tu qu'on puisse impunément venir relancer l'ours dans sa tanière ?

Puis après deux ou trois passes d'armes, il fit tomber à terre le couteau du sire de Francon ; et le ramassant avec vivacité, il le jeta dans le verger, par la croisée qui était ouverte.

— Jeune homme, lui dit-il, tu voulais répandre mon sang sous mon propre toit, j'aurais pu verser le tien sous cet abri qui devait t'être sacré ; c'est toi qui provoquais par tes homicides emportemens, la violation des lois de l'hospitalité. A présent la vengeance me serait facile, ta stupeur me permettrait de profiter de la victoire. Mais Dieu me garde d'oublier les traditions de mes pères, en présence de ces armures des Fradel ; bientôt je vais fuir loin de toi pour te mettre hors de portée des accès de mon ressentiment : retourne sans crainte à ton manoir, et va jouir de l'or qu'ont amassé tes pères !

Rodolphe, à ces mots, s'éloigna le front baissé, et avec les marques d'une fureur concentrée. En traversant le verger, il ramassa son couteau de chasse et laissa tomber sur sa lame brillante une larme de rage ; jetant par derrière un regard furtif sur la fatale gentilhommerie, ses yeux devinrent enflammés et sanglans ; et il se dirigea en toute hâte vers le manoir de la Combe, comme pour échapper à ses pensées, par la vitesse de sa marche.

XIV.

Un flatteur devant tous le pousse
Qui traître, de sa bouche douce
Pipe par un langage doux.

.....

Un bon artisan de Michame
Se fait rechercher entre tous.

Quand ; Rodolphe fut arrivé en son castel de la Combe, il monta précipitamment, à sa chambre du premier étage, et se laissa tomber sur un fauteuil, dans l'attitude de la plus sombre consternation. Appuyé sur son coude, il attachait par terre des regards fixes et hagards ; sa distraction était si profonde que son écuyer d'Autriné entra sans qu'il s'en aperçût.

Lorsque celui-ci vit la profonde rêverie où son maître était plongé, il s'arrêta quelque temps les bras croisés, pour examiner ses traits et tâcher de pénétrer ce qui se passait dans son âme.

Tout-à-coup, Rodolphe leva les yeux, et voyant son écuyer en face de lui, il se leva brusquement en lui disant :

— D'Autriné, tu es bien osé d'entrer ainsi sans prévenir, que viens-tu faire céans ?

— Monseigneur, vous arrivez de la chasse deux heures après nous ; je venais savoir...

— Ah ! oui, c'est vrai je reviens de la chasse, dit Rodolphe d'un air froid et égaré.

— Je venais savoir, reprit l'écuyer, sans paraître remarquer la singulière interruption de Rodolphe, si vous avez besoin, de mes soins, et s'il ne vous est arrivé aucun accident.

— Quel accident ? dit Rodolphe avec un rire amer, entre Greppa et la Combe, il n'y a plus de rochers ni d'abîmes.

— Mais, seigneur, songez, donc que nul n'aurait fait plus que vous, ce que vous n'avez pas osé faire ? Votre bonne renommée de courage et d'agilité ne peut en souffrir tort et dommage.

— Je ne sais ; mais si le matin on m'a vu trembler, le soir..... Oh ! rage !..... l'insolent !..... si encore je l'avais châtié ! mais il m'outrage et c'est lui qui pardonne, il me fait grâce ! la grâce d'un vassal !..... à son seigneur !

Puis se rapprochant de son écuyer, et lui prenant le bras :

— Grâce à moi, grâce ! et qui.... Fradel... à moi !... le comprends-tu....

Ces violentes paroles devenaient plus effrayantes encore par le ton concentré de Rodolphe et son regard étincelant. L'écuyer garda un instant le silence, puis il s'écria :

— Il faut vous venger !

— Me venger ! Et comment ? Par l'épée ou par les lois ? L'une a été impuissante, les autres le seraient plus encore !

— Les lois ! dit d'Autriné avec une ironie mal dissimulée. S'il y avait eu de sa part outrage et provocation, sans doute, il aurait mérité l'infamie ou la mort ; mais vous n'aviez pas de témoins !

— J'étais seul !

— Eh ! il ne vous a fait aucun mal ?

— Il m'a désarmé et honni ; j'aurais mieux aimé qu'il m'eût retourné son fer dans le cœur !

— Cette blessure de la honte ne peut pas se montrer à des juges ; le Parlement, qui ne vous aime pas, acquitterait Fradel et vous blâmerait peut-être.

— Que veux-tu dire ?.... Encore un duel ! Il est vrai que s'il m'a désarmé, c'est que mon bras fatigué soutenait à peine le poids du fer. Mais enfin, il a fait ses preuves, il a répondu à ma provocation, sous son toit, l'honneur lui permet dorénavant de me dénier satisfaction.

— Si ce n'est pas un duel, une rencontre, une embuscade, où je serais là par derrière, pour vous aider, dit l'écuyer d'une voix sombre, en jetant tout autour de lui des regards inquiets et sinistres.

— Quoi ! misérable ? Est-ce un assassinat que tu me proposes ? Retire-toi, tentateur, vieux claupin, suppôt de satan ; et Rodolphe se promenait à grands pas, d'un air agité.

D'Autriné alors, se tut et baissa les yeux ; il s'était attendu à une réponse encore plus violente ; il savait qu'un premier emportement de son maître était loin d'annoncer une résolution définitive, et qu'il pouvait manier à son gré cette âme passionnée, en l'irritant et en la flattant tour-à-tour. Du reste, il était facile de s'apercevoir des combats intérieurs dont Rodolphe était en ce moment déchiré. La première idée du crime avait soulevé son cœur ; mais déjà il commençait à se familiariser avec elle.

Cependant, l'insidieux d'Autriné, qui craignait que la soif de la vengeance ne suffît pas pour égarer la droiture naturelle de son maître, rompit tout-à-coup le silence, et s'écria :

— Vous ne savez pas ce que disait la belle Marie de Fradel, à sa servante Clotilde, en quittant Saint-Meury's ?

— Eh bien quoi ? dit Rodolphe en s'arrêtant brusquement.

— Elle lui témoignait quelque repentance de vous avoir fait si dur accueil, puis elle répétait que grand bien c'était pour elle de fuir au loin la tentation, car autrement elle eût risqué de trouver trop courtois et trop avenant le jeune baron de la Combe. Que ne suis-je en pleine mouvance de ma main, et liberté ? s'écriait-elle, pourquoi monseigneur mon père avait-il engagé ma destinée quand j'étais encore tout enfant, bégayant à peine ? Puis elle maugréait de ses fiançailles prématurées qui l'avaient mise au giron d'un vieux soldat, plus rouillé qu'une armure du dernier siècle. Clotilde a ajouté que Fradel avait maltraité sa femme en propos et en actions, avant son départ de Saint-Meury's.

— Le misérable !..... Et tu crois que Marie m'aimerait ?

— De vrai, monseigneur et maître, si son mari s'en allait de vie à trépas, elle aurait grande allégresse de ne plus rien voir entre vous.

— Je te comprends, d'Autriné, mais laisse-moi, j'ai besoin de silence et de repos.

L'astucieux serviteur, enchanté du succès de ses mensonges, fit une profonde inclination à son maître puis en se retirant, il jeta sur lui un regard oblique où se peignait l'expression d'une joie sardonique et infernale ; le scélérat était sûr de son triomphe, le trait empoisonné avait atteint son but, il ne s'agissait plus que de laisser fermenter le venin.

Deux jours se passèrent, pendant lesquels Rodolphe parut sombre et inabordable ; en vain le vieil invalide qui avait soigné son enfance, le bon Rebuffet, voulut-il interroger son ancien élève ; Rodolphe, sans respect pour sa jambe de bois et pour le souvenir de ses anciens services, le renvoya rudement ; un jour même, il le repoussa avec tant de brutalité, que le pauvre Rebuffet serait tombé sans le cyprès de la terrasse qui lui servit de soutien.

— Hélas ! s'écria le vieux serviteur, comme il s'est tourné à vice et méchanceté, notre jeune seigneur ! quelqu'un de ces mécréans de Turquie lui aura jeté un sort. Ou plutôt, le mécréant n'est pas si loin : c'est ce rusé, ce cajoleur de d'Autriné ! Le sire Rodolphe n'écoute plus que lui !

Le vieux Rebuffet disait plus vrai qu'il ne pensait. Lui, qui aurait pu être le bon génie du sire de Francon, se trouvait par lui délaissé et rebuté.

La calomnie, le mensonge, et les plus infernales ruses ; d'Autriné employait tout, pour se venger du malheureux Fradel qui avait pressé Rodolphe de renvoyer ce serviteur suspect. Il sentait d'ailleurs qu'il affermirait son pouvoir auprès de son maître en formant avec lui une société de crimes.

En conséquence, après avoir respecté deux jours entiers le silence du sire de Francon, il vint lui annoncer, le troisième, qu'une grande revue allait incessamment, avoir lieu à Grenoble, sur l'esplanade de la porte de France. Le maréchal de Lesdiguières se préparait peut-être à quelque expédition nouvelle.

— Eh bien ! seigneur Rodolphe, quelle réponse ferez-vous à la lettre de convocation du maréchal ? Il est hors de doute qu'il vous priera d'amener Fradel, qu'il a coutume d'appeler votre brave lieutenant.

— Eh ventre-bleu ! qu'il l'invite tant qu'il voudra, je ne l'amènerai pas.

— Eh oui ! sans doute : ce Fradel serait homme à se railler avec ses hommes d'armes de son seigneur et capitaine ; il en dégoiserait à votre barbe, et encore vous ne pourriez le contredire, car il vous a désarmé et honni, si j'ai bien souvenance de ce que vous m'avez dit.

— Mort de ma vie ! dit Rodolphe en frappant du pied, cette idée ne peut se supporter. Moi honni par Fradel en présence de monseigneur le maréchal, du général de Créquy, de la fleur de la noblesse dauphinoise ! Non, cela ne sera pas, d'Autriné, cela ne sera pas.

— Qu'y faire pourtant ? Fradel saura bien toujours la convocation, et il s'y rendra.

— C'est affreux ! s'écria Rodolphe en se tordant les mains avec désespoir ; la vue seule de cet homme me ferait rougir de honte et de colère.

— Vous le haïssez, monseigneur, et vous adorez la belle Marie. Le même moyen peut contenter ces deux passions à la fois..... souvenez-vous d'Ennemond Mattel.

Rodolphe tressaillit. — Oui, mais je n'ai pas de colonel Allard... et d'ailleurs, le maréchal de Lesdiguières s'est fait lui-même une mauvaise affaire en soutenant cet étranger, la cause a été évoquée au conseil du Roi.

— Bah ! vous ne savez donc pas que l'avocat Gaspard Duboys, revenu d'Angleterre où il était secrétaire d'ambassade, a longuement séjourné à Paris pour faire au nom de monseigneur le maréchal un beau mémoire diplomatique, où il prouve doctement que la personne de tout envoyé est sacrée et inviolable, et que le parlement de Grenoble avait eu tort d'arrêter le colonel savoisin, en conséquence de quoi l'abus d'autorité de monseigneur de Lesdiguières a été déclaré suffisamment excusable, et de belles lettres d'abolition ont été dressées à la Chancellerie, et lui sont arrivées duement timbrées du grand sceau royal ; messeigneurs du parlement ont ordre de les enregistrer dans le plus bref délai.

— Ah ! s'écria Rodolphe.

— Je ne vous donnerai pas le colonel Allard, mais son digne domestique, le célèbre Benosti, le véritable auteur du guet-à-pens où adonné cet imbécile de Mattel. — Monte, Benosti, cria d'Autriné en se penchant vers le soupirail du souterrain.

Alors parut un grand gaillard de près de six pieds, l'air insouciant et le regard sinistre. Des pistolets d'arçon pendaient à sa ceinture ; un stylet brillait sur sa poitrine, il s'appuyait négligemment sur son escopette.

— D'où diable m'as-tu tiré ce malandrin ? dit Rodolphe stupéfait.

— Monseigneur, je savais qu'il s'était jeté dans la bande de contrebandiers savoisiens qui exploitent les frontières dans le vallon de la clochette et dans les forêts de Saint-Hugon. Je l'ai mandé venir avant-hier par un contrebandier français, son correspondant, eu lui envoyant une petite somme d'argent et lui en faisant promettre une plus forte. Comme il a déjà fait ses preuves, j'ai pensé que c'était l'homme qu'il vous fallait.

— Tu es un scélérat bien avisé, d’Autriné, eh bien ! achève et conclus avec lui, tu sais que je n’aime pas à faire les marchés.

D’Autriné arrangea en effet le prix du meurtre et le mode d’exécution, il fit cela avec un admirable sang-froid, Rodolphe l’écoutait avec un étonnement presque stupide.

— Vous entendez, monseigneur, lui dit d’Autriné : nous irons ce soir à la rencontre de Fradel qui remonte de sa forge de Vorce à Saint-Meurys, par le sentier qui côtoie le précipice. C’est là que se fera le coup.

XV,

Sur ses deux bras ils ont la main posée,
Et l’ont mené ainsi qu’une épousée ;
Non pas ainsi, mais plus roide un petit.

MAROT.

Fradel, comme nous l’avons dit plus haut, avait à Vorce des forges ou hauts fourneaux, qu’il tenait en fief du sire de Commiers, seigneur de Brignoud et propriétaire du château du Mas, lequel était cousin d’Albert de Commiers, sire du Fey et Monteymont.

On devait faire la coulée dans les hauts fourneaux, sur les neuf heures du soir. Fradel était allé y assister ; il devait revenir à Saint-Meurys par un sentier qui monte le long d’un affreux précipice. C’est là que d’Autriné avait formé le projet de l’attendre pour exécuter son lâche attentat.

Quelque temps après que le couvre-feu eut sonné, quand tous les domestiques furent couchés dans le château de la Combe, d’Autriné, voyant qu’aucune lumière ne brillait plus aux fenêtres, courut appeler le piémontais Benosti, son digne associé.

— Ressors de ta cachette, Benosti, l’heure est venue.

— Sisignor, je souis comme l’ucello di notte, je vis le giorno dans les ténèbres.

— La panthère et le tigre, dit-on, ne font aussi leurs exploits que la nuit.

— C’est pour nous doué, et il padrone quali animal é ?

— Allons, mauvais plaisant, c’est un bon maître que le seigneur de Francon.

— Et toi, oun buon servitor.

— Ah ! je ne suis pas un serviteur soumis et toujours prosterné, qui, follement épris des douceurs de son esclavage, y consacre son temps en conscience, et aime de bonne foi son âne de maître. Un pareil serviteur, quand il est vieux, on le chasse et il mendie son pain. Foin de cette honnête engeance ! Mais il est de bons compagnons qui prennent dans leur conduite les apparences de l’amour du devoir, et savent pourtant ne pas aliéner leurs cœurs à d’autre service qu’au leur propre. Ils font parade de dévouement envers leurs maîtres, et ne songent qu’à se faire bien venir d’eux pour en tirer les plus grands profits qu’ils peuvent. Ces garçons-là sont gens d’esprit, et je fais profession d’être du nombre.

— E ben parlato, signor.

— Sais-tu que notre chien de seigneur voulait nous lancer sur sa proie, sans venir lui-même prendre sa part et portion du crime ? Halte-là ! haut et puissant baron, vous vouliez vous réserver de désavouer vos instrumens, si l’attentat était découvert ! Nenny, jarniguié ! mon respectable maître, vous serez dans la nasse, de confrérie avec vos serviteurs, ou plutôt le crédit qui vous couvrira, viendra aussi les protéger. Mais chut ! le voici qui descend.

— Partons, dit Rodolphe d’une voix sombre.

On ouvrit avec précaution une fenêtre à hauteur d’homme qui donnait de la salle sur la cour de la grange.

Rodolphe s’y laissa glisser en silence, Benosti le suivit, et d’Autriné vint ensuite muni de sa lanterne sourde, le volet resta entrebaillé.

La nuit était profondément silencieuse, aucune étoile ne se montrait au firmament ; la lune, alors dans son plein, était voilée d’épais nuages, les objets étaient éclairés d’une lueur confuse et blafarde, le vent du midi mugissait sourdement dans les feuilles et faisait craquer les branches des arbres, des tonnerres lointains retentissaient dans les montagnes, et le feu sinistre des éclairs semblait répandre un rouge de sang sur la verdure des bois.

Un frisson secret, une ineffable horreur glacèrent le cœur de Rodolphe ; cependant il suivait machinalement les deux scélérats qui avaient passé devant lui.

Ils arrivèrent bientôt au bord de l'abîme destiné à servir de tombe au malheureux Fradel.

Le torrent qui coule dans le fond, grondait avec plus de fureur que jamais ; les vents qui s'exhalaient du sein de la gorge et des forêts semblaient prendre un accent plaintif.

Benosti se cacha derrière un grand châtaigner dont les branches touffues couvraient le sentier et l'empêchaient d'être vu, en redoublant par leur ombrage l'obscurité de la nuit. D'Autriné se mit derrière un buisson un peu plus haut ; Rodolphe entra dans un bois taillis qui est à peu de distance au-dessus, toujours le long du sentier.

— Sire de la Combe, vous forlignez, vous souillez de boue et de sang les lauriers de Hongrie ; enfin, malgré l'obscurité qui vous couvre, le ciel vous voit et il vous crie au fond du cœur : Arrête, arrête !

Rodolphe l'entend, cette voix secrète, mais le pacte du crime est fait, il n'a pas la force de le rompre, pourtant un espoir lui reste... Un quart-d'heure s'est écoulé, aucun bruit ne s'est fait entendre..... Fradel ne viendra peut-être pas !

Mais dans le silence de la nuit, son oreille attentive croit distinguer des pas lointains : ce bruit monte, il s'approche, c'est Fradel !

Dès que le vieux vavasseur a dépassé le châtaigner où veille Benosti, voilà qu'un éclair sillonne ses cheveux blancs et son noble visage. D'Autriné crie *c'est lui*, et lui barre le chemin, Benosti le saisit par derrière, au moment où le vieillard mettait la main sur son épée.

— Lâche !.. s'écria-t-il.

Mais aussitôt d'Autriné lui met un baillon dans la bouche et étouffe ainsi ses plaintes.

Benosti le prend de ses bras nerveux et le lance dans le précipice. Le malheureux Fradel était resté accroché à un petit arbuste ; d'Autriné s'élance, coupe l'arbuste avec sa hache et s'écrie avec un rire satanique :

— Allons, saute, ribaud⁴⁶.

Le corps de la victime roule pêle-mêle avec les rocs qu'il détache sur son passage jusque dans les flots écumeux du torrent. Les échos des deux rives prolongent au loin ce bruit funèbre que les assassins écoutent avec avidité. Rodolphe s'approche en frémissant pour mettre entre les mains de Benosti et de d'Autriné l'or qui devait être le prix du sang. La lune perçant un moment les nues de sa douteuse lueur, jetait en passant ses teintes fantastiques sur les visages des trois complices. A cet instant, un cri étrange, un cri lamentable, part tout près de la place que Rodolphe vient de quitter, et une forme vague semble s'enfoncer dans l'épaisseur du bois taillis.

— Nous étions épiés ! s'écrie d'Autriné ; et il s'élance avec Benosti à la poursuite de ce qu'il a cru voir. Rodolphe reste glacé de surprise et d'effroi.

Cependant, après avoir fouillé le bois dans tous les sens, ils revinrent consternés, ils n'avaient rien découvert.

Le superstitieux Benosti soutint que c'était le mort qui était revenu et qui avait jeté en passant un cri de vengeance. Il prit la bourse que lui remit Rodolphe, et se sauva en Savoie, loin des lieux infestés par le revenant.

D'Autriné, qui se piquait d'être esprit fort, ne voulait pas avoir l'air d'admettre l'explication donnée à cet événement par *le bravo* piémontais.

— Voilà bien ces gens d'Italie, avec leurs épouvantemens et leurs folles créances. Je parie qu'il va faire un *ex voto* à la madone avec l'or que nous lui avons donné.

D'Autriné voulait en vain prendre un air leste et dégagé : sa voix était émue, il tremblait.

Rodolphe gardait un morne silence ; l'excès du remords le rendait insensible à ce qui se passait autour de lui. Il cheminait à grands pas avec son écuyer à travers l'obscurité des bois pour revenir au manoir de la Combe. D'Autriné, semblable à ces gens peureux qui chantent pour s'étourdir, continuait son babillage, et ne s'inquiétait pas s'il était importun au sire de Francon. Naguères il était plus réservé. Mais maintenant, à quoi bon ? il tenait son maître dans sa dépendance, et il s'était rendu son égal par la camaraderie du crime.

— A présent, messire, dit l'écuyer, la damoiselle de Richau est libre, cette jeune veuve sera pour vous comme une jeune fille. Ce vieux coquin n'en faisait que sa ménagère et la gouvernante de sa maison ; elle vous aime, et puis le haut rang de châtelaine chatouille un cœur de vassale. Qu'en dites-vous, seigneur ? à quand la nôce ?

— Si elle sait que je suis le meurtrier, si elle voit le sang de son mari sur ma main, cet ange ne voudra pas s'unir à un démon.

— Oh ! quelles noires idées, mon cher seigneur ! qui nous a vus ! qui pourra l'instruire des causes de la mort de sa vieille carcasse d'époux ? vous aurez donc ce friand morceau, vous l'aurez ; elle s'est fait acheter un peu cher, mais elle est si belle, elle en valait la peine.

— D'Autriné, tu t'oublies, insolent !

— Ah ! mon cher maître, aussitôt le service rendu, seriez-vous ingrat ?

Le fier Rodolphe frémit d'indignation, mais il se tut..... La punition de son crime était déjà commencée.....

Ils rentrèrent au château au moment où l'orage redoublait ses fureurs. Tout y était calme et silencieux, il ne paraissait pas qu'il y eût eu aucun mouvement pendant l'absence furtive du jeune seigneur de Francon. L'insolent

valet quitta Rodolphe en lui souhaitant *une bonne nuit*, et le baron de Francon dévora en silence cette nouvelle ironie.

XVI.

Si je suivais mon goût, je saurais où butter,
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à consulter !....

LA FONTAINE.

Au bout de quelques jours, on trouva le cadavre de Fradel tout ensanglanté sur les rives du ruisseau de Vorce, un peu au-dessous : de son haut fourneau. Comme il n'y avait sur son corps aucune trace de poignard ou de coup de feu, on n'hésita pas à croire qu'il était tombé dans le précipice par accident, la nuit où il revenait de Vorce à Saint-Meurys. Le bruit s'en répandit dans toute la contrée, et alors Rodolphe et son écuyer commencèrent à croire que le cri mystérieux qui les avait jetés dans l'inquiétude était le fait non d'un être humain, mais de quelque animal sauvage.

Suivant l'avis de d'Autriné, Rodolphe se rendit à Grenoble, pour voir la veuve de Richau, qui était encore gouvernante des enfans de M. de Créquy, et pour lui faire part du dessein qu'il avait de demander la main de sa fille.

Il fut introduit chez elle sans difficulté, et il s'étonna du froid accueil qu'elle lui fit d'abord.

— Monseigneur le baron, lui dit-elle, nous ne sommes ni titrés ni hauts et grands seigneurs, mais nous avons gardé dans notre famille foi et loyauté de gentilshommes. Notre honneur est pur et intact, honte à qui voudrait le contaminer.

— Je ne sais que dire à tel propos, noble dame, nul ne respecte plus que moi votre honorable famille.

— Oui, et pourtant vous avez voulu enlever à ma fille, fleur de vertu et renommée.

— Ah ! qui a pu m'imputer à mal ?....

— Je sais tout, seigneur, ma fille m'a tout dit. Vos bijoux, qu'un escamotage lui avait fait gagner, elle les a vendus, et le prix en a été remis par moi aux pauvres. Voilà quel état elle fait des présens de la séduction.

— Je l'en estime davantage ; et sa vertu, plus belle que sa beauté, est plus brillante à mes yeux que fleurons et diadèmes. C'est pourquoi je voudrais mettre ma couronne de baron sur sa jolie tête, et ma fortune à ses pieds : daignera-t-elle m'accepter pour époux ?

La damoiselle de Richaud fit un mouvement de surprise, et son front s'éclaircit tout-à-coup. Cependant elle sut dissimuler sa joie et répondit avec un ton mesuré :

— Monsieur le baron, vous savez que l'an de deuil est de rigueur, avant de convoler à d'autres noces.

— Je le sais, mais je désirerais qu'une réponse me fût faite plus tôt pour mettre un terme à mes anxiétés.

— J'aurai bientôt fini l'éducation des demoiselles de Créquy, je dois aller dans un mois à Quint. Je verrai mon fils aîné et ma fille, je vous promets qu'on vous rendra réponse aussitôt. C'est grand honneur pour notre famille qu'une telle demande. Nous ne devons pas faire languir si haut et puissant seigneur.

Rodolphe alla voir M. de Créquy qui venait d'arriver de Paris ; il fut très bien accueilli par son ancien général, à qui Bassompierre avait déjà dit des merveilles du jeune baron. Ils devisèrent joyeusement de leurs exploits et de leurs communs revers en Maurienne.

Rodolphe lui avoua les motifs de sa visite à la damoiselle de Richaud. Créquy reprit alors :

— Ah ! ah ! baron, vous songez au mariage et à vous ranger ! c'est bien pensé. La damoiselle de Fradel, que nous appellions aussi la belle charbonnière, était l'amie de feu madame de Créquy. Elle est bonne autant que belle, elle est de noblesse ancienne, et fertile en gens de cœur et d'honneur.... Mais il me semble que le sire d'Altignac, savoisien, paraissait fort épris d'elle à l'hôtel de Lesdiguières. Il pourrait bien devenir votre rival. Je ne crois pas pourtant qu'il ait sur elle des vues sérieuses...

Rodolphe fronça le sourcil..... Puis il reprit :

— Les rivaux ne m'inquiètent guères, mais je voudrais pourtant avoir prompte réponse :

Créquy promit de laisser partir de chez lui la damoiselle de Richaud dans vingt-cinq jours.

En effet, vers le milieu du mois d'août, la damoiselle de Richaud était à Quint ; elle communiqua à sa fille la demande du baron de la Combe.

La damoiselle de Fradel déclara en rougissant qu'elle était fort disposée à l'accepter, mais qu'une pareille décision ne se prenait pas à la légère, et qu'elle avait besoin de mûres réflexions avant de faire une réponse définitive.

Puis, après quelques momens de silence elle ajouta :

— Cependant, ma mère, si la révélation que j'ai faite à mon respectable époux l'a poussé au désespoir, si Fradel s'est jeté dans le précipice, non par accident, mais pour se donner la mort, ne devrais-je pas considérer le sire de Francon comme avant seul causé ce malheur, et pourrait-il y avoir quelque chose de commun entre lui et moi ?

— Ma fille, s'il t'est prouvé que telle est la cause de sa mort, agis comme bon te semblera ; mais où sont les indices qui peuvent t'induire à cette opinion ?

— Eh ma mère, moi-même ne suis-je pas coupable d'imprudentes muguetteries ? Si ma conduite a occasionné une véhémence douloureuse au vénérable Fradel, et que le suicide ait terminé ses jours, ne serais-je pas en part de cette mort ! et pour expier pareil méfait, serait-ce trop de passer le reste de ma vie dans le veuvage ?

— Ma fille, il ne faut pas se laisser aller légèrement à de semblables idées : l'alliance d'un baron possesseur d'un siège au parlement, rehausserait ta famille que les guerres de religion commençaient à tirer de l'obscurité.

— Eh bien, ma mère, je m'en rapporte entièrement à la décision de notre famille.

Peut-être espérait-elle que les préjugés de la religion réformée céderaient chez ses parens à des considérations d'intérêt et d'ambition. Peut-être cherchait-elle seulement à se décharger d'une responsabilité qui inquiétait sa conscience ! Quoi qu'il en soit, suivant ses desirs, le dimanche suivant, après le prêche qui eut lieu dans le temple de Saint-Julien, le frère aîné de la damoiselle de Fradel assembla les anciens de la famille Richaud et Bouillane,⁴⁷ toutes alliées entre elles, et ils allèrent tenir conseil chez Mathieu Richaud dans sa jolie maison de Merclan.

Dans ce temps là, M. de la Beaume Pluvinel, seigneur engagiste de Quint, avait intenté un procès par devant le parlement aux Richaud et aux Bouillane, pour qu'ils se vissent condamnés à payer les rentes féodales et fussent soumis à toute autre charge de l'état de roture, attendu que leur noblesse⁴⁸ était une noblesse usurpée et menteuse que nul titre n'appuyait. Et au fait, quand Louis XI ennoblit les charbonniers Richaud et Bouillane qui l'avaient secouru contre les attaques d'un ours, et qui lui avaient sauvé la vie, il leur écrivit, que leurs lettres étaient dressées à la chancellerie, et les engagea à se les faire expédier ; mais ces bons laboureurs négligèrent ces formalités, ils crurent qu'il suffisait d'être reconnus nobles et traités comme tels⁴⁹.

Cependant, quand vinrent les guerres de religions où les registres de la chancellerie Delphinale, de la chambre des Comptes et du Parlement furent brûlés, biffés et raturés, les Richaud et les Bouillane se virent hors d'état de recouvrer, si besoin était, une expédition authentique de leurs titres de noblesse. Leur zèle pour la réforme leur avait fait des ennemis, on voulut leur enlever les privilèges qu'ils avaient possédés sans contestation depuis Louis XI ; dénoncés par des paysans envieux, poursuivis par leur seigneur, ils se voyaient exposés à perdre les avantages matériels et le modeste éclat dont jouissaient leurs familles, à être un sujet de triomphe et de dérision pour leurs voisins, et à devenir comme eux, taillables et corvéables à merci.

Dans ces circonstances, une alliance s'offrait à eux, riche et puissante : l'héritier d'un président à mortier, qui avait eu un grand crédit dans le parlement, demandait à épouser une Richaud. Une offre pareille semblait venir trop à propos pour pouvoir être refusée ; aussi dans le conseil de famille, Maurice de Richaud, frère aîné de la damoiselle de Fradel, fit valoir ces considérations, mais sans conclure d'une manière formelle à l'acceptation des propositions du baron de la Combe.

— Nos deux familles n'avaient jamais, dit alors Simon de Bouillane, contracté fiançailles ni mariages qu'entre elles deux depuis leur ennoblissement. Quand elles embrassèrent la religion de la réforme, il semblait que c'était raison nouvelle de se départir meshui⁵⁰ de cette règle ; ce nonobstant, Jean de Richaud épousa une fille étrangère et papiste, Dieu veuille avoir son âme ; mais, ventre-saint gris ! mêlons-nous encore à notre sang, le sang des païens de Babylone ?

— Alte-là, reprit vivement Maurice, ce sang coule et bout dans mes veines, et l'outrage fait aux miens est un outrage à ma personne.

— Tout doux, accordez-vous⁵¹, mes enfans, dit le vieux Mathieu de Richaud, pas de discours céans, nous apprêterions trop à rire aux papistes et roturiers de la vallée de Quint, si, attaqués et chicanés que nous sommes d'ici et de là, nous allions encore nous battre entre nous. Dites donc vos raisons tranquillement, père Simon de Bouillane, et sans toucher à la sainte mémoire des trépassés.

— Or sus, je disais et maintiens, sans vouloir brocarder personne, que, par les sentimens de la religion, nous devrions être marris de toute nouvelle alliance papiste contractée par nos familles. Le zèle ardent de la réforme naissante en ressentirait amer déplaisir et violent scandale. Vous avez souvenance que feu Théodore Kennel, ce grand disciple de Calvin, annonça au père de la damoiselle de Fradel, que son mariage avec un catholique lui

apporterait un jour dommage et déshonneur. Elle n'en a pas trouvé à l'encontre de son premier mari ; mais qui sait si ce n'est pas le second, ce sire de Francon, qui court le hasard d'accomplir les prédictions du saint ministre

— Ne savez-vous donc pas que votre Kennel fut condamné en consistoire pour s'être attribué don de miracle et prophétie, toutes choses que le pur calvinisme n'admet pas ?

— Il fut condamné pour avoir suivi en quel ques points les errements de Théodore de Beze ; mais n'importe, laissons-les disputer sur les choses divines, car notre appréhension n'existe qu'au regard des choses terrestres, et n'y a gi⁵² de foi dans Israël. Vous craignez pour votre périssable noblesse, vous êtes en tremblement pour le procès du sire de Pluvinel. Si les juges sont justes, est-ce raison de concevoir pareille inquiétude ? n'avons-nous pas possession d'état depuis sa majesté le roi Louis XI ?

— La chambre de l'édit est équitable, et je n'ai cure de son arrêt. D'autre part, M^e Gaspard Duboys, le bras dextre de monseigneur le maréchal, et l'ami d'Expilly, l'un de nos juges, M^e Duboys, ce flambeau d'érudition, et ce notable orateur, a bien voulu, venant d'Angleterre et rentrant au barreau de Grenoble, se charger de défendre gratuitement les intérêts de nos pauvres familles. Enfin, monseigneur le maréchal lui-même, pour qui nous avons jadis combattu, nous refusera-t-il l'appui de son crédit et influence ? Vive Dieu ! mes nobles parens, le talent, la puissance, la justice n'est-ce pas prou⁵³ de protection pour notre cause, et croyez-vous encore avoir besoin de ce baron d'hier, de ce petit moigant de sire de Francon !...

Presque tous les Bouillane applaudirent fort à cette vive sortie ; les Richauds, indisposés par l'attaque de Simon contre le défunt chef de leur famille, gardèrent le silence d'un air improbable ; le frère de la damoiselle de Fradel reprit à son tour d'un ton grave :

— Certes, je ne veux pas rappeler les raisons pour quoi Simon de Bouillane a gardé longue rancune au respectable messire Pierre de Richaud, mon père ; pour le présent, ne nous en enquérons pas, et passons outre.

Je ne dénierai pas les divers mérites de M^e Duboys si fort détaillés et vantés par notre allié et parent. Mais il est à noter que M^e Duboys, depuis dix ans au moins, s'est plus affairé d'écrire ès poudre des greffes diplomatiques, que de parler à cour de justice et parlement, et que plaider notre cause sera pour lui débiter de rechef au barreau. Quant à l'appui de monseigneur le maréchal, bien fol est qui y compte parmi ceux de notre religion. Ne sait-on pas qu'il leur fait grise mine, depuis maintes années, et qu'il semble se tourner au giron du pape de Rome ? Ma sœur et ma mère m'ont conté que la défunte marquise de Créquy avait mis en rapport et confiance monseigneur son père avec M. de Genève,⁵⁴ dont l'éloquence emmiellée a été si pernicieuse aux progrès de la réforme. Or, ces conférences ont toujours lieu de temps en temps, et monseigneur de Lesdiguières a assisté à tous les sermons de cet évêque. Quand ce dernier a prêché l'Avent à Grenoble, il en était dans l'enthousiasme et ne jurait plus que par M. de Genève ; les pasteurs de notre créance, scandalisés de ces déportemens, se rassemblèrent en consistoire, et envoyèrent à monseigneur le maréchal quelques notables d'entr'eux pour lui donner la correction fraternelle au sujet du trop grand honneur qu'il affectait de déférer à l'un des chefs de la créance opposée ; mais lui, averti de leur dessein, leur fit dire que s'ils avaient quelque affaire à lui communiquer, il les recevrait de bon cœur ; que si, au contraire, ils pensaient lui faire des remontrances consistoriales, ils se pouvaient assurer, qu'étant entrés par la porte, ils sortiraient par la fenêtre.⁵⁵

Si les chefs du troupeau sont traités de la sorte par monseigneur le maréchal, qu'ont à attendre de lui les simples brebis ?

Enfin, quant à ce que notre cause est juste, je la crois telle, mais qui peut estimer infaillibles les jugemens humains ?

Là-dessus, ferions-nous bien de tourner visage à la fortune qui vient muguetter après nous, et nous tendre les bras ? Que si nous faisons ainsi les dédaigneux pour elle, elle nous boudera par contre, et nous tomberons en sa défaveur. De vrai, au moment d'avoir procès en cour du parlement, nous serions de grands fous de nous mettre à dos une famille parlementaire, qui demande à serrer nœud d'alliance avec la nôtre.

Simon de Bouillane reprit alors la parole avec plus de mesure et non moins de force qu'auparavant ; et cette fois son discours parut fort goûté et applaudi, grâce à l'enthousiasme fanatique des religionnaires qui l'écoutaient. La discussion, pourtant, fut encore soutenue avec vivacité par le jeune frère de la damoiselle de Fradel ; après quoi, comme on ne pouvait pas s'accorder, le vieux Mathieu de Richaud déclara que le plus grand nombre des membres du conseil paraissait d'avis de refuser les propositions du baron de la Combe ; mais que cet avis avait éprouvé une vive contradiction : dès lors, il valait mieux, disait-il, ne contraindre aucunement la damoiselle de Fradel, laquelle avait en grand honneur la mémoire de son défunt mari, connaissait le sire de Francon, et ne paraissait guère bien disposée pour ce seigneur. Cependant on lui ferait connaître, puisqu'elle le désirait, quel avait été le sentiment de la majorité de l'assemblée de la famille. Cette sage proposition du vieux Mathieu de Richaud fut adoptée à la presque unanimité.

Quand le résultat de cette délibération fut connu à la damoiselle de Fradel, elle en éprouva une grande déconvenue ; car elle avait espéré se décharger par ce moyen de la responsabilité d'une acceptation, et cette responsabilité allait encore retomber sur elle. A la vérité, si la majorité de l'assemblée de ses parens avait paru désirer que le mariage qu'on lui proposait n'eût pas lieu, son frère et sa mère étaient d'un avis opposé. Et avec quelle facilité de si douces influences devaient étouffer chez elle des objections qui n'étaient peut-être ni bien fortes, ni bien sincères ?

Elle sentait bien quelque chose au fond d'elle-même, qui lui disait qu'elle ferait bien de prendre le parti que lui conseillait la majorité de la famille, et de résister aux secrets penchans de son cœur. Mais comment se défendre contre les séductions de l'amour qu'elle ressentait depuis long-temps pour le sire de la Combe, quand elle avait sa mère elle-même pour complice de sa faiblesse ? Après de légères hésitations, elle finit par faire faire à Rodolphe, une réponse qui devait lui donner des espérances, mais dans laquelle elle demandait quelques mois de délai pour prendre une décision définitive. C'est à madame de Commiers qu'elle écrivit pour la prier d'être son intermédiaire auprès du baron de Francon.

XVII,

Ne veux sur lui telle rigueur étendre.

MAROT.

Rodolphe était allé passer quelques jours à Grenoble à la cour de Lesdiguières ; il revint à son château, fort, étonné des retards apportés à la réponse qu'il désirait si vivement. Comme il montait le long du chemin de la Combe, le vieux Rebuffet vint au devant de son jeune maître, et lui dit :

— Monseigneur, il est advenu un singulier méchef pendant votre absence : votre écuyer d'Autriné a maltraité de paroles et de

coups le pauvre Jeannot qui vous était si attaché.

— Eh bien, est-il mort à la peine, ton Jeannot ?

— Oh ! Jésus, mon bon maître, comme vous en parlez, comme vous paraissez nonchalant de son sort ! Voilà quel état vous faites des anciens serviteurs ! Jeannot est battu, le vieux Rebuffet est à peine supporté dans la maison, et vous n'avez cure de tout cela.

Rodolphe, un peu ému par le reproche de son vieil écuyer, reprit en adoucissant la brusquerie de sa voix :

— Eh bien, enfin, notre ami Jeannot qu'est-il devenu ?

— Après avoir reçu deux coups de pied de votre favori d'Autriné, il se prit à sanglotter, et il l'accusait, en bredouillant au milieu de ses larmes, d'être un brigand ; il lui disait qu'il ne voulait plus recevoir ses ordres : puis il s'est sauvé de la maison et onques depuis n'a plus reparu.

— C'est singulier ! pourtant-il n'était pas trop doucement traité pendant mon voyage en Hongrie, et tout souffreteux qu'il était, il est resté attaché comme un chat à la maison... Et l'as-tu fait chercher ?

— On a couru de côté et d'autre, on s'est informé, personne ne l'a vu passer.

Rodolphe, à la suite de cet entretien, tomba dans une sombre rêverie.

Le lendemain, il reçut la visite du sire de Commiers, qui venait lui communiquer une lettre écrite à sa femme par la damoiselle de Fradel.

— Te voilà heureux, mon cher voisin, on t'accepte pour mari. Marie de Richaud viendra vers le commencement du printemps prochain s'établir, non dans le manoir de Saint-Meury, mais au Fey, où nous lui donnons asile, et où tu pourras lui adresser à ton aise tes vœux et tes hommages.

— Ah ? elle vient donc enfin à moi !

Et une joie sauvage animait le regard du jeune baron. C'était le coup-d'œil de l'aigle souriant à la colombe qui vient se jeter entre ses serres.

— Un moment, messire de Francon, un moment ; avant de se décider, elle a bien hésité, elle craignait que son mari ne fût réellement pas mort par accident.

— Et pourquoi cette crainte ? s'écria Rodolphe en pâlisant.

— Parce que, s'il s'était jeté dans le précipice, à cause de ses chagrins de jalousie, elle vous aurait regardé comme l'auteur indirect de sa mort, elle se serait imputé d'être votre complice involontaire, et elle serait allée

expier sa légèreté d'un jour, en consacrant le reste de sa vie aux pénitences du cloître.

— Juste ciel !

— Mais il n'en était rien, et le bon Fradel, loin de songer à quitter la vie, voulait la mettre à profit pour l'amour conjugal ; j'assistai à l'inventaire de ses papiers que firent le tabellion et le juge seigneurial, et il s'y trouva une lettre commencée, et écrite à la damoiselle de Fradel, dans laquelle il s'excusait des soupçons immérités qu'il avait eus sur elle, et lui annonçait qu'il allait bientôt la rejoindre à Quint. De plus, on a trouvé dans un coffre de fer, un testament dûments cellé et cacheté, par lequel il laisse tous ses biens à ladite damoiselle. S'il eût cru avoir à vitupérer ses déportemens, il n'aurait pas manqué de révoquer de pareilles dispositions.

— Sans doute, et ainsi la mort est accidentelle.

— Oui, puisqu'il n'y a pas présomption qu'elle fût volontaire. Mais tu es singulièrement ému, Rodolphe ? Es-tu touché de tant de délicatesse de la part de ta belle, ou en repentance des trop pressans hommages que tu lui adressas à la barbe et sous le nez de son vieux mari ?

— Certainement, ce n'était pas bon ni loyal, je le reconnais, j'ai insulté la vertu même en voulant la tenter vainement. J'ai profané une angélique candeur..... Non, je ne suis pas digne d'elle.....

— Tu es trop rigoureux pour toi-même, cher voisin ; pareille coulpe ainsi accusée par toi et pardonnée par elle, est plus qu'à demi effacée. Elle consent à ce que le mariage se fasse quand sera révolue l'année de deuil.

— Non, c'est souiller sa main que de la mettre en celle d'un bélître tel que moi.

— Là, tout doux, mon camarade et vieil ami : encore que tu fasses bien d'être déplaisant de ta conduite passée, pourtant il ne faut pas te traiter comme le dernier compagnon de la terre.

— Il te paraît donc que c'est trop médire de moi-même ?

— Sans doute, l'élève de Vescentini, par douze raisons bien comptées, doit faire plus d'état de sa personne, et chercher à justifier tant de belles paroles enfilées en son honneur.

— Eh bien, morbleu ! c'est raison de me conseiller de la sorte, et je saurai me rendre digne de la céleste personne.

Quand il parlait ainsi, il y avait du sang dans son regard fauve et de la férocité dans son sardonique sourire.

Commiers, étonné de la singulière expression de ses traits, lui dit :

— Mon ami, je t'ai connu bon, généreux, en même temps qu'un peu sauvage ; tu n'as plus ni mêmes défauts, ni mêmes qualités. Ton écuyer d'Autriné m'est suspect, Rodolphe, il te gâte.

— Bah ! c'est mon serviteur le plus dévoué.

— Il a déjà expulsé de la maison le pauvre Jeannot.

— Eh, je le sais, j'en ai les oreilles rebattues.

— Pas de ton dépiteux et colérique, mon ami, libre à toi de préférer le nouveau venu à l'ancien compagnon de ton enfance, mais sais-tu quelles rumeurs en courent dans le pays ?

— Que m'importe ?

— Il importe beaucoup. Tous les villageois crient et murmurent que leur seigneur a fait chez les infidèles quelque parti infernal, puisque Jeannot, l'ange gardien de son foyer, en a été retiré par la Providence.

Rodolphe pâlit de nouveau.

— De plus, ton d'Autriné passe pour un sorcier, un amateur de magie noire. On l'a vu au clair de lune faire des conjurations funèbres et laver dans les fossés ses vêtemens teints de sang d'animaux.

— Et tu crois aussi à ces balivernes ? dit Rodolphe en faisant claquer ses doigts et en cachant son trouble secret sous une insouciance apparente.

— Nenny, mais les préventions publiques ne se trompent qu'à demi en prenant le change, et ton d'Autriné est le plus damné coquin que je connaisse..... Au reste, il a commencé jeune le rôle de traître.....

— Quel sentiment tu as de ce pauvre diable ! Or sus, voyons, accuse en forme et cite des faits.

— On dit qu'il a été jadis écuyer de Mont-brun, qu'il l'a trahi et livré aux sbires du roi, puisqu'il s'est fait turc et renégat. Et qu'enfin de compte, il a encore déserté le croissant pour retourner parmi les chrétiens.

— C'est bon, dit Rodolphe en fronçant le sourcil, c'est à moi de gouverner mon manoir et mes gens, non aux étrangers. Si, pendant quatre années, ce d'Autriné m'a bien servi, pourquoi lui donner congésans raison ? il faut au moins attendre prétexte de mécontentement.

La discussion continua ainsi assez vivement entre les deux amis. Après quoi, Rodolphe changeant brusquement de conversation :

— Tu ne sais pas, dit-il, le double mariage qui est présidé se faire ?

— Mais j'en sais un : cette misérable Vignon, soupçonnée d'avoir fait assassiner son mari, va devenir darne et duchesse de Lesdiguières.

— Bah ! souvent on accuse les gens à la légère, la Vignon n'est peut-être pas si coupable qu'on le dit ; mais ignores-tu donc que ce mariage ne se fait pas seul ? au même autel, il s'en célébrera un autre qui ne sera non plus

guères édifiant.

— Et, quel sera donc cet autre mariage ?

— Tu sais que monseigneur de Lesdiguières avait donné à M. de Montbrun la fille qu'il avait eue de sa Vignon. Eh bien, madame de Créquy, sa fille légitime, étant morte, pour réunir tous ses biens sur une seule tête, il *démarie* madame de Montbrun qu'il va légitimer, pour en faire encore une madame de Créquy⁵⁶. Pourquoi donc ta bouche s'ouvre-t-elle béante !.....

— Mais c'est que.... Comment cela se peut-il faire ? les lois, les canons.....

— Eh parbleu ! les lois et les canons donnent les moyens d'anéantir les mariages ! et celui du sire de Montbrun a été bien et dûment annulé. Pour consoler ce pauvre jeune seigneur, monseigneur de Lesdiguières lui a fait rendre les biens de son père, qui avaient été confisqués ; et quant à M. de Créquy, il est tout résigné à épouser la veuve d'un homme vivant, attendu qu'elle est toute jeune, belle comme le jour, et que le château de Vizille qu'elle lui apporte pour dot lui semble plus que de raison payer et compenser les inconvénients de ce mariage.

— Ainsi, notre bon et brave général laisse aussi contaminer sa fleur de chevalerie et renommée, par sordide ambition ou par vile couardise envers notre tyranneau dauphinois. O dans quel siècle de corruption il nous est advenu de passer nos jours terrestres ! Va, Rodolphe, va saluer les deux nobles fiancées, va courber ta tête devant les deux filles de Bélial, cours à la fortune par tromperies et bassesses, et garde ton d'Autriné comme utile conseiller, et bon artisan de méchance. Quant à moi, je remonte dans ma lapinière et n'en bouge.

En disant ces mots, il s'éloigna d'un air sombre.

— Quel triste fou ! s'écria Rodolphe avec un dédain forcé. Puis, voyant s'approcher d'Autriné : — Ah ! te voilà, mon ami ! tu équiperas nos palefrois pour demain, nous irons visiter monseigneur de Lesdiguières et assister à ses noces.

— Oui, monsieur le baron, et vous ferez le compliment de bien-venue à son heureuse femme : elle sait, comme vous, tout oser pour réussir. Vous comprenez ?

Rodolphe, faisant semblant de ne pas entendre, rentra en son manoir.

XVIII,

La mare de z-amour n'a rin fa de si bravo :

Le Rey que la verit, devindrit son esclavo. —

— Vo-z-ei beau la vanta, je ne poce pas la veire.

Dialogo de la quatro commare

(En patois de Grenoble.)

Par un beau jour d'hiver, vers la fin du mois de janvier, il y avait sur la place Saint-André⁵⁷, le long du quai et des grilles du jardin, un immense concours de peuple ; on allait, on venait, on se ruait, c'était un sourd bourdonnement, un murmure à couvrir la voix du plus furieux torrent des Alpes ; des soldats et des hommes d'armes, qui formaient une double haie de l'hôtel de Lesdiguières à l'église Saint-André, contenaient la curiosité populaire à coups de crosse de fusil et de fer de hallebarde ; les femmes étouffaient, les enfans s'écrasaient, tout cela criait, gémissait, riait ; c'étaient partout d'imprévus et bizarres contrastes ! une multitude innombrable garnissait aussi toutes les maisons de la place depuis le rez-de-chaussée jusques sur les toits. A travers les grilles des prisons d'où l'on découvre le parvis de l'église, on voyait se grouper les figures serrées des malheureux détenus que ce spectacle inattendu venait distraire quelques instans de leur captivité. Le palais de justice, ancienne résidence des dauphins, qui fait suite aux prisons, avait sa vieille et gothique façade encombrée de curieux. Il n'y avait pas une niche, si petite qu'elle fût, où quelque ramoneur savoyard ne fût allé se jucher, et l'on apercevait ainsi à côté d'une grave tête de saint, une tête rieuse d'enfant, toutes les deux noircies, l'une par les siècles, l'autre par la fumée.

Jusques sur la porte principale de l'édifice dont une thémis de grandeur naturelle dominait le seuil, d'agiles étourdis étaient allés chercher une loge aérienne pour le spectacle du jour, et deux jeunes clercs de procureurs, aux blonds cheveux, à la mine espiègle, avaient sans façon passé leurs bras autour du col de la prude et sévère déesse.

Sur le devant de ce palais étaient éparses quelques pierres de construction, destinées à réparer la façade qui regarde l'Isère ; là s'étaient juchées tant bien que mal, quelques femmes poissardes, marchandes de légumes et

autres débitantes en détail de la place aux herbes⁵⁸ ; là, il est vrai, elles n'étaient pas très solidement placées ; les allans et venans compromettaient parfois assez notablement leur périlleux équilibre. Mais enfin elles avaient l'avantage de plonger sur l'espace vide que gardaient les hommes d'armes, et sur le portique de l'église Saint-André.

Du reste, si leurs pieds étaient immobiles, leurs langues ne l'étaient pas. C'étaient de vrais moulins à paroles qui semblaient faire assaut de volubilité. Près d'elles vint se placer un homme d'une haute taille, enveloppé dans son manteau, n'ayant de découvert que le haut du visage, où brillaient ses yeux farouches sous des cils épais et des sourcils bien noirs. Cet homme était d'Autriné, qui avait accompagné son maître jusqu'à la porte de l'hôtel de Lesdiguières.

— Eh queu malotru, qui m'ampechi d'y verre ? dit une des poissardes, en patois.

— S. g. va-t-en au diable ! dit en jurant l'homme au manteau, sans se déranger ni se détourner.

— Oh Jésus ma comare, corne juron louz-hôme ; ma perque parlu vo itou a oun home étrangé ?

Et à ce moment deux magnifiques litières chacune soutenue par huit hommes à riche livrée, étaient portées de l'hôtel de Lesdiguières à l'église Saint-André. Dans l'une était la dame de Moirans, marquise de Trafford, avec M. de Lesdiguières, ses deux filles et M. de Créquy.

— Veyé, veyé, comare, monseignou lou gouvernou aveu sa garce, qué joyaux ! che diaman ! che roba d'argen et d'oro ! gnia passa mei d'argen a que lou-z-affutiaux que ne gaignerions gni touta la via din lo comarce.⁵⁹

— O vergogna, je ne poei pas la veyre, lou catin, iqui vendeva sei ruban per son home⁶⁰.

— Chut, taise te, ne faut ren dire de son home.

— Je vola parla mi, mifa pardrepatienci de veyre queu fœna assassina tôt ôre, dama et duchessa ; veye queu groain maugraciou⁶¹.

En effet tout était prêt à Saint-André pour la bénédiction nuptiale de ce singulier mariage entre le maréchal de Lesdiguières et la veuve d'un marchand de soie, mort assassiné. On devait en même temps célébrer celui de sa fille, qui venait à peine de quitter le nom de Montbrun, par suite de la nullité déclarée de son premier mariage, et qui allait épouser Créquy, une seconde fois gendre de Lesdiguières.

L'interlocutrice poissarde :

— Ma e granda et bella, la veye vos changea deipeu doze ans ? la liauda ne l'iri qu'à la manchi per una mare de due filli a encoura di charmens-colour.

— Eh ! poura fène, mi farie claffi.⁶²

La troisième :

— Ah ! la filli qui se maria itou, e bien pus graziosa ; veyé sa bochi, sou-z-yeux brillan.

— Eh la poura a éta oubligéa di changié di mari e sou marquis de Créquy ne volei pas la prindre ; a fallou obéi.

Puis, comme le cortège des damoiselles, dames, passait, ces poissardes disaient à la fois, en parlant de l'une d'elles qu'elles désignaient :

— Veye que grosse maupatie que fey la bauba⁶³ et que la que sembla de fago veti din sa roba e que la que marchia comme una polallie empiagea.⁶⁴

Enfin c'était à qui parlerait le plus haut, le plus vite, et le plus méchamment, c'était un babil de pies, un ramage à ne pas s'entendre.

Quand les dames eurent passé, et qu'il n'y eut plus que des hommes, les critiques devinrent moins vives et les langues moins affilées.

— Que lou petio mistoudin e pro joullia.

Elle désignait le baron de la Combe.

— O Jesou, vo ne connaissiez pas lou seignou de la Comba.

— Qu'importa.

— Lou seignou qui veine di battri louTurqui, lou payan, et qui n'a prin oun per domestico, qui fa sortilegi e necromancie ; si lou seignou a envéy d'una chousa, lou domestico li fa ave'y tot ore.

— C'est moi, vieille bête, dit d'Autriné, en lui lançant un regard de feu, c'est moi qui suis l'écuyer dont vous parlez, suis-je le diable ?

Et en même temps, comme il était par hasard, ce jour-là, à demi vêtu à la turque, il découvrit un peu son manteau, et laissa entrevoir sa veste revêtue de paillettes d'or.

Ce fut plaisir, alors, de voir toutes les commères descendre de leurs pierres élevées et prendre leur vol, tout effarées, en criant :

— Oh ! lou sorcier, lou sorcier !..

La foule ne fit pas d'abord grande attention à ces cris de femmes, occupée qu'elle était de toute autre chose.

Cependant d'Autriné crut prudent de s'esquiver au plus vite, car il savait, par l'exemple récent de *Nobilibus*,⁶⁵ brûlé en pleine place Grenette, qu'il ne faisait pas bon être pris pour sorcier.

Une circonstance heureuse vint favoriser l'évasion de d'Autriné. Le parlement tout entier se rendait en grand costume du palais à l'église, traversait gravement la place, précédé de ses estafiers, de ses huissiers à verges et d'un piquet de la prévôté. Bon gré mal gré, il fallait bien que la foule, toute épaisse déjà qu'elle était, trouvât moyen de se serrer plus encore ; car la justice lui faisait sentir ses coups en passant. Enfin le prétendu sorcier se glissa le long des robes rouges et arriva jusqu'à la porte même de l'église, d'où une rangée de piques et de halberdes le repoussa vigoureusement. Il fut porté par le reflux de la foule jusques à côté d'un corps-de-garde qui était près de là, pendant qu'à l'autre bout de la place, les poissardes qui tournèrent leurs regards en arrière, s'étonnaient de ne plus l'apercevoir du côté où elles l'avaient laissé, et attribuaient à quelque sortilège la promptitude de sa disparition.

Dans la nouvelle place, où le hasard l'avait amené, d'Autriné entendit encore une conversation d'étrange sorte. Les soldats du corps-de-garde, qui étaient debout sur un banc adossé à la muraille, faisaient aussi leurs réflexions sur les allans et les venans, et ils n'étaient pas peu hardis dans leurs propos satyriques.

— Tête Dieu ! monseigneur le maréchal est un galant bien amateur de jupons : il en a convié de toutes les couleurs à ses noces (à ce moment, après le parlement arrivait la chambre des comptes, et après la chambre des comptes, le bailliage.)

— C'est un gaillard qui a fait plus d'une campagne contre des robes plus légères que celles de ces lourdauds.

— Tais-toi donc, Cadet, il s'est fait battre à la dernière, c'était pas la peine d'avoir des chevrons.

— C'est vrai que pour une barbe grise, c'est être bien veau que d'aller épouser sa maîtresse.

— Le voisin qu'il a si bravement rossé, le duc de Savoie, l'a poussé à cette ânerie ; il a dit à la Vignon avec son air patelin : Madame la marquise, vous allez sans doute devenir bientôt l'épouse du maréchal, cela est dû à votre accortise sans pareille. Quand cela sera, mon neveu épousera votre seconde fille : il a ensuite répété la même chose à monseigneur.⁶⁶

— Ah ! ah ! ah ! la fille de la marchande Vignon devenir princesse de sang royal ! ah ! ah ! il est bon, le goujon ! Ah ! monseigneur le maréchal, comme on se raille de vous, dit l'homme d'armes, avec une expression plus énergique, tout en appuyant son pouce contre son nez, et faisant jouer ses quatre autres doigts avec célérité, geste fort significatif en langage de corps-de-garde.

— Mais dis donc, tu m'en coules, Beau-semblant.

— Nenny, jarnigué, j'ai entendu l'adjudant qui le disait au sergent-major, et l'adjudant le tenait du capitaine, qui lui-même le tenait du colonel.

— Ah ! ça se *ratifie* alors, dit Cadet d'un air capable.

— Eh bien, et à cette heure, qu'est-ce que tous ces corbeaux noirs précédés de deux autres violets et rouges, avec ces croix d'or ? Tiens, dis donc, et ces gestes qu'il fait celui-là avec ses deux doigts, et toutes les bonnes femmes qui mettent genoux en terre.

— Eh ! c'est-z-une bénédiction, comme dit l'autre, nous avons réformé ça nous dans la religion.⁶⁷

— Mais pourquoi qu'il bénit tout seul, celui-là ?

— Faut bien qu'il commande, c'est comme qui dirait le général à tous.

— C'est le seigneur Guillaume d'Hugues, archevêque d'Embrun. L'autre violet, c'est l'évêque de Grenoble. Et il va s'arroger de bénir aussi monseigneur comme époux. Mille tonnerres ! ça n'est pas de faire pour un réformé, non ça n'est pas *disciplinaire*. Ça n'importe pour nous ; Beausembtant, le consistoire des ministres y avisera.

— Cette nuée de corbeaux noirs, c'est les chanoines, le consistoire catholique, n'est-ce pas ?

— Oui, et tu sais que monseigneur le maréchal leur a fait une bonne farce ce dernier jeudi.

— Nenny, conte-moi donc ça, Beausembtant.

— Je vais donc t'apprendre l'histoire de ta nouvelle maison, de notre corps-de-garde, enfin. Les chanoines ne voulaient pas qu'on le bâtit sur cette place à côté de l'église. Cependant monseigneur le maréchal est allé faire à chacun d'eux une visite, et il en a obtenu la promesse qu'ils ne s'y opposeraient plus. Mais peu de temps après ils se sont assemblés en chapitre, et là ils ont décidé que le terrain leur appartenant, ils ne souffriraient pas si flagrante usurpation des droits de leur sainte mère l'église ; ils disaient aussi que bruits d'armes et propos de soldats n'étaient pas bien placés aux portes du sanctuaire de Dieu. Tant y a que ce qu'ils avaient concédé en particulier, réunis, ils le rejetèrent. Monseigneur le maréchal, qui apprit cela, les convia tous à dîner ; au jour fixé, tous se présentèrent, et chacun d'eux eut un potage à part, dont aucun n'était de même sorte. Quand ils en eurent goûté chacun une cuillerée, et qu'ils en eurent bien apprécié la saveur qui était exquise, des laquais postés derrière eux prirent tout à coup leurs écuelles et les vidèrent dans une immense soupière qui était au milieu de la table ; alors

monseigneur le maréchal leur servit de ce mélange bizarre d'ingrédients disparates : c'était détestable, répugnant ; tous les chanoines plaignirent du tour qu'on leur avait joué.

— Mais, messieurs, c'est votre image, dit monseigneur le maréchal. Pris à part vous êtes parfaits, réunis vous ne valez pas le diable.

Puis après avoir ainsi brocardé ses convives, il se fâcha, menaça, et les chanoines, effrayés, finirent par signer la permission qu'il demandait. Cette histoire apprêta beaucoup à rire aux soldats groupés autour du beau diseur ; chacun fit sur ce texte d'assez longs commentaires en langage de caserne. Je fais grâce au lecteur des blasphèmes grossiers et des réflexions équivoques dont le reste de la conversation fut semé.

Pendant que manans, vilains, commères, soldats et hommes d'armes devisaient tous à leur manière, sur la place Saint-André, le double mariage se célébrait avec une pompe éclatante dans l'intérieur de l'église : des tentures rouges de Lyon, parsemées d'étoiles d'or, revêtaient les murs de la nef et du chœur ; des flots d'encens s'élevaient le long de la voûte obscure, des milliers de cierges resplendissaient sur l'autel et luttaient victorieusement contre la pâle lueur du soleil d'hiver, dont les vitraux gothiques coloraient et divisaient les rayons : au milieu de cette clarté vacillante, les riches vêtements, les costumes chevaleresques de Lesdiguières et de Créquy, et des jeunes seigneurs qui les entouraient, les vêtements étincelans de pierreries de la dame de Moirans et de sa famille, les toilettes variées des autres femmes répandues dans la nef donnaient à cette réunion un aspect imposant et fantastique. Dans le chœur, l'archevêque d'Embrun officiait avec une majesté digne d'un pontife du Très-Haut.

Quand le moment de la bénédiction nuptiale fut venu, l'archevêque fit un discours fort court, où il loua comme ils le méritaient le maréchal de Lesdiguières et son gendre, et où il dit fort peu de chose de la dame de Moirans et de sa fille.⁶⁸

Après la cérémonie, la journée se passa en fêtes et en réjouissances : la foule, tout en maugréant contre la nouvelle mariée, sortie de ses rangs, accepta de grand cœur les plaisirs qui lui étaient offerts, et s'y livrait avec ce joyeux enthousiasme, que l'autorité qui les leur procure, ne manque pas en pareil cas d'interpréter comme la preuve d'une incontestable popularité.

Le soir, il y eut à l'hôtel de Lesdiguières, une réunion d'étiquette, pour recevoir les félicitations des personnes notables de la ville.

Le salon ne désemplissait pas des visiteurs de tout état, de tout sexe et de toute condition. Chacun faisait son salut et son compliment, le plus souvent avec un air contraint qui démentait les paroles louangeuses payées comme un tribut à l'étiquette, et à ce que les vils flatteurs de tous les pouvoirs appellent les convenances du moment. Les femmes du haut rang surtout trouvaient bien amer d'adresser des félicitations à l'héroïne du jour, et la plupart d'entr'elles, qui n'avaient pas voulu s'abaisser devant une concubine à peine sortie d'un méchant comptoir, se voyaient avec douleur forcées de plier devant l'épouse légitime du maréchal de Lesdiguières.

Quant à elle, fière de son triomphe, elle recevait les hommages des premières dames de la province avec la même aisance que si elle était leur égale. Elle graduait sa politesse suivant le rang des personnes à qui elle parlait, et on pouvait remarquer dans ses manières une fierté tant soit peu impertinente avec les femmes de consuls, de prévôts, et autres bourgeoises notables.

Sa fille, la nouvelle marquise de Créquy, avait au contraire l'air soucieux et préoccupé ; elle n'avait pas été arrachée sans violence des bras de son premier époux, le sire de Montbrun ; à travers l'éclat de sa toilette et de sa parure, on voyait percer dans l'expression de ses traits le chagrin secret dont elle était accablée.

Créquy lui-même, qui n'avait fait ce mariage que par ambition et par condescendance pour le maréchal de Lesdiguières, avait en vain cherché à s'étourdir d'avance, avec sa légèreté courtisanesque sur la tyrannie dont il se rendait complice. Depuis qu'il avait ramené sa victime de l'autel, il était devenu triste et pensif ; il jetait de temps en temps un regard inquiet sur sa nouvelle épouse, et alors de cuisans soucis semblaient rider son front.

La soirée se ressentait de l'embarras et de la gêne de la plupart des personnes qui remplissaient le salon. Les conversations y étaient froides et languissantes. Du reste, point de danse, point de divertissement pour mêler et mettre en mouvement cette société raide et guindée. C'était une étiquette sévère, presque royale, avec son ennui de bon ton et sa glaciale banalité.

Le maréchal de Lesdiguières ne rencontra pas chez tous les seigneurs qui vinrent le voir le même empressement servile à le féliciter de son mariage, et je dois ici rendre compte d'un incident assez remarquable. Le marquis de Villeroy, qui passait par hasard à Grenoble pour retourner à la cour, vint faire une visite au maréchal ; il n'apprit que dans son salon la nouvelle des noces du matin, et il en témoigna franchement son étonnement :

— Ma foi, monsieur le maréchal, s'écria-t-il, au milieu des compliments qui vous pleuvent de tous côtés, je ne saurais vous faire le mien ; pareille fantaisie ne devrait pas venir aux barbes grises ; à votre place j'eusse bien toujours conservé mon cœur tout entier à une si belle et si accorte favorite ; mais du diable si j'eusse changé amour contre hyménée.

— Mon ami, répondit le maréchal, vous vous êtes marié à dix-huit ans, et moi à soixante-cinq, nous avons fait tous les deux notre folie, chacun en son temps : nous sommes quittes et touchez là.⁶⁹

Se tournant ensuite d'un autre côté, le maréchal de Lesdiguières, sans paraître autrement ému, continua à faire le tour de son salon, adressant à chacun une parole obligeante ou gracieuse.

— Eh bien, sire de Francon, dit-il à Rodolphe en lui frappant sur l'épaule, une barbe grise vous donne l'exemple des nôces, on dit que vous le suivrez bientôt.

— Mais, monseigneur..

— Oui, oui, vous savez que je veux parler de *la belle charbonnière*... mais cette charbonnière est belle et blanche ; et j'ai en grande estime elle et sa famille.

Et abordant ensuite une autre personne, il laissa Rodolphe cherchant encore sa réponse.

Quand le maréchal de Lesdiguières parlait ainsi, il ignorait quels secrets rapports il devait y avoir entre son mariage et celui du baron de la Combe. La dame de Moirans et Rodolphe avaient tous les deux ensanglanté le chemin qui les conduisit l'une à assouvir son ambition, l'autre à satisfaire son amour.

Ce rapprochement se présenta naturellement à la pensée de Rodolphe : il voyait un motif d'espérance et de sécurité dans cette triomphante impunité d'un crime semblable au sien. C'est ainsi que la morale publique s'affaiblit de toute la faiblesse de la justice sociale.

XIX.

Tu porteras la couronne
De comtesse ou de baronne
Dont la perle est le fleuron.
Écoute-moi, Magdelaine, Je te ferai châtelaine.

L'aveu du Chatelain : VICTOR HUGO.

Six mois s'étaient écoulés depuis le mariage solennel de la dame de Moirans avec le maréchal de Lesdiguières ; c'était le dix-neuf septembre : il se faisait tard : la nuit s'épaississait, et des torrens de pluie, une sombre tempête augmentaient encore les ténèbres. Rebuffet, d'Autriné et les autres serviteurs du baron de la Combe attendaient leur maître à son château, de minute en minute ; il était allé au Fey, courtoiser la jeune veuve de Fradel, ainsi qu'il le pratiquait presque tous les jours depuis plus de six semaines qu'elle y était arrivée. On n'avait pas osé envoyer des torches au-devant de lui, parce que, dans une soirée précédente, il s'était fâché de ce qu'on avait pris à son égard une pareille précaution, qu'il appelait une précaution de femme.

Enfin, comme neuf heures sonnaient, le son du cor éclata dans les airs, et fit tressaillir sur son fauteuil de paille, le vieil invalide, le bon Rebuffet, à moitié endormi près du foyer de la cuisine.

On s'empressa d'aller ouvrir, c'était le seigneur de la Combe. En arrivant, Rodolphe jeta sur une table son manteau alourdi par la pluie, puis il appela ses valets d'une voix retentissante, et pour se sécher, il se fit allumer un grand feu dans la cheminée de la salle, sous le manteau de laquelle le géant Goliath aurait pu se tenir debout.

— C'est donc demain, dit Rebuffet, que doivent se faire les épousailles ?

— Oui, demain, dans la chapelle du château ; ma belle fiancée n'a pas voulu qu'elles fussent célébrées dans l'église de Saint-Meurys.

— C'est bien pensé, dit d'Autriné, elle pourra entrer au lit nuptial en sortant de l'autel.

— Si monseigneur votre père vivait, reprit le vieil invalide, m'est avis qu'il eût voulu pour sa bru, quelque damoiselle de plus haut parage, et de plus illustre lignée.

— Tais-toi, vieil âne, vieux ribaud, sont-ce les trépassés que les vivans vont consulter sur leurs actions ?

Rebuffet hocha la tête et se retira tristement. Peu de temps après, le couvre-feu sonna, et maîtres et valets allèrent goûter le repos du soir.

Pendant la nuit, Rodolphe écouta longtemps le bruissement de la pluie qui s'écoulait le long des créneaux, puis, dans le lointain, le murmure toujours grossissant du torrent de Lancey. Mais, fatigué des émotions et de l'exercice de la journée, il finit par s'endormir. Alors mille visions diverses se succédèrent devant ses yeux.

C'étaient d'abord les souvenirs de sa première enfance, les prières à la chapelle, récitées par l'abbé Vescentini et la bonne dame de Francon. C'était le matin, au soleil levant, le plaisir de se suspendre au grand tilleul de la salle d'arbres à cent pieds au-dessus de terre, pour enlever de pauvres petits oiseaux sous l'aile maternelle. Un peu plus tard il humait avec délices les parfums qui s'exhalaient de la prairie nouvellement fauchée, et se roulait gaiement sur les pentes rapides de gazon ; il entendait les éclats de rire des faneurs, quand il faisait trébucher le malencontreux Jeannot sur l'herbe fraîchement entassée ; puis, le soir, quand le couvre-feu avait sonné, il recevait avec ivresse ces douces caresses de mère qui font taire la mutinerie de l'enfant désireux de prolonger encore la veillée, ces caresses magiques qui adoucissent pour lui la terreur des ténèbres, et répandent sur tout son sommeil un baume ineffable.

C'étaient ensuite ses premiers succès à la chasse, le premier lièvre arrêté dans sa course par le plomb rapide, le premier chamois roulant du haut de la crête aiguë sur le glacier poli, et de là, parmi les rocs de la cascade. C'était sa première entrevue avec une jeune beauté, dans les vergers de Saint-Meurys. Son enchantement en présence de tant de charmes et d'aimable ingénuité. C'étaient enfin ses débuts à la guerre, l'attaque des redoutes de neige du col de Vaujany, les hauts faits et les dangers de sa croisade contre les mécréans, ses aventures nocturnes avec Bassompierre, sa présentation à la cour de Vienne, son retour au manoir paternel...

Puis, dans l'un des bois de sapins qui sont comme suspendus au-dessus du ruisseau de Saint-Agnès, sur un de ces brouillards flottans qui dans une belle matinée de septembre, remontent de la plaine aux montagnes en suivant les creux des gorges profondes, une tête charmante lui apparaissait surnageant à peine sur la brume épaisse, y plongeant de temps en temps comme le cygne aux eaux du lac limpide, et revenant à la surface avec son suave sourire, ses blonds cheveux encore humides, et ses yeux d'un bleu céleste où la rosée brillait comme des larmes à peine écloses. Le nuage enchanté fuyait devant ses pas, montait lentement le long des noirs sapins, et des anfractuosités immenses des rochers de Freydane ; il se reposait un moment sur la haute cime de Belle-Donne, puis il s'évanouissait dans les cieux, au moment où le jeune chasseur allait l'atteindre.

Alors, à la douce clarté de l'aurore, succédaient d'affreuses ténèbres. Rodolphe sentait la terre se dérober sous ses pieds ; immobile et glacé par l'effroi, il se trouvait en un instant transporté du lac bleuâtre de Freydane tout auprès du précipice de Vorce ; là, parmi les arbrisseaux touffus qui pendent sur ses bords, il voyait un spectre ensanglanté, déchiqueté, entr'ouvrir le feuillage, lui lancer des regards flamboyans, et lever vers le ciel son bras osseux, son bras de squelette, en exhalant d'une voix caverneuse ces sombres paroles :

— Vengeance..... châtement....

Mais bientôt le précipice, les ténèbres, avaient fait place à un autel décoré de fleurs nouvelles, éclairé de brillans flambeaux ; placé sur les marches de cet autel, Rodolphe regarde en arrière ; il voit dans un fond obscur la figure enchanteresse qu'il avait vainement poursuivie dans le nuage ; c'était bien ses cheveux longs et bouclés, son sourire, son regard. Plus de brouillards épais dérobant la vue de sa taille haute et svelte ; mais une robe blanche et légère qui donnait à ses formes même je ne sais quoi d'aérien et de vaporeux : c'était elle, c'était Marie. Rodolphe lui tend les bras, elle s'avance vers lui.. Tout-à-coup, un » spectre sort de dessous terre, c'est le spectre du précipice, il repousse de sa main sanglante la belle fiancée en jetant un cri lamentable.... Rodolphe recule d'horreur..... tout a encore disparu.

Cette fois il est sur des montagnes désertes, desséchées par la chaleur d'un ciel d'airain, sillonnées de ravins profonds. Ses pieds sont meurtris et déchirés, ses vêtemens sont, en lambeaux ; il est midi, le soleil darde ses rayons brûlans sur sa tête chauve et nue ; une soif ardente le dévore — Alors il se jette à genoux et il prie... il prie, non plus comme dans son enfance, quand sa mère lui faisait joindre ses deux petites mains et qu'il invoquait si naïvement le *bon Dieu* !... Non, sa prière est celle du repentir ; au lieu d'entrouvrir ses lèvres au sourire confiant de l'innocence, il sent ses joues se sillonner de larmes amères, et cependant il y a quelque douceur au fond de ces larmes ; il sait que ce n'est que dans la douleur qu'il puise l'espérance.

La scène change, il est sous de frais ombrages au bord d'une source limpide ; mais à peine y a-t-il épanché sa soif, que deux hommes armés, à la figure sinistre, sortent d'un buisson voisin, leurs traits lui sont connus, il va parler, mais un coup de feu se fait entendre, son sang rougit les eaux de la source, il tombe lui-même sans vie.

Il en était là de son rêve, quand une voix connue lui crie : Eh bien, monseigneur le baron, l'heure du réveil est passée. Rodolphe tressaillit en se réveillant, et par un mouvement involontaire se lève droit sur son séant, puis il ouvre des yeux égarés qu'il promène quelque temps autour de lui.

— Ah ! c'est toi, d'Autriné, bélière ! je rêvais que tu me tuais.

— De quelle sorte, messire ?

— D'un coup de feu, misérable.

— Ah ! tout justement, je viens de voir le vieux Rebuffet qui tuait un renard dans le verger : c'est son coup de fusil que vous aurez entendu.

— Tais-toi, damné coquin, j'ai fait des rêves affreux.

— C'est l'effet du cauchemare, je vais ouvrir la fenêtre, le grand air vous fera du bien. Voyez, les brouillards montent et le ciel s'éclaircit.

Rodolphe vint en effet respirer l'air frais du matin et reposer son imagination fatiguée sur l'aspect riant et calme de la vallée du Graisiv audan ; puis, quand les vapeurs qui troublaient son cerveau furent tout-à-fait dissipées, il donna ses ordres pour les apprêts de la noce.

Ces apprêts étaient faciles. Autant la dame de Moirans avait voulu de solennité et de pompe pour célébrer le mariage qui la faisait duchesse de Lesdiguières, autant la modeste veuve de Fradel avait demandé de simplicité et d'obscurité dans la cérémonie sainte qui devait l'unir au baron de Francon ; pour éviter un trop grand concours de curieux, elle avait préféré la chapelle du château à l'église de la paroisse et les ombres de la nuit à la clarté du jour.

Dans l'après-midi, l'abbé Vescentini était venu de Saint-Meurys pour présider à l'arrangement de la chapelle.

— Ah ça, messire abbé, lui dit Rodolphe, point de discours, au moins, vous savez que tout doit se passer sans bruit.

— Mais, monseigneur....

— Je le veux, je l'ordonne. Le moment que je désire depuis long-temps s'est fait assez attendre ; je l'ai acheté cher, ne le retardez pas encore par vos longues phrases.

Vescentini s'inclina, et Rodolphe lui tourna le dos en sifflant l'air de vive Henry IV.

Le soleil venait de se coucher au-dessus de la montagne de Sassenage, parmi des nuages colorés de pourpre et d'or ; ces teintes brillantes s'affaiblissaient dans le crépuscule expirant, quand la damoiselle de Fradel, accompagnée de sa mère et de madame de Commiers, arriva sur sa haquenée, au pont-levis du château. Rodolphe alla la recevoir respectueusement, puis elle passa quelque temps dans une chambre à l'écart pour y déposer son manteau et y ajuster sa toilette de mariée ; elle en sortit avec une robe et une écharpe légère qui rappela à Rodolphe l'apparition de la figure céleste entourée d'une brume flottante ; il semblait que les présages de son rêve commençaient à s'accomplir.

En entrant dans la chapelle qu'il n'avait pas visitée dans la journée, le sire de Francon y reconnut les mêmes fleurs, les mêmes flambeaux qui s'étaient offerts pendant la nuit à son imagination : il ne put se défendre d'un mouvement de surprise et de superstition.

La chapelle, pratiquée dans la grande tourelle du château, était ronde, voûtée et très peu spacieuse, elle ne contenait que les fiancés, la damoiselle de Richaud, M. et madame de Commiers, le prêtre et ses deux acolytes.

La porte de cette chapelle, qui donnait sur un coin de la grande salle, avait été laissée ouverte, afin que les gens du château et de la ferme pussent, de cette espèce de vestibule du sanctuaire, assister à la cérémonie.

L'autel était resplendissant de clarté ; mais cette clarté, qui n'illuminait que la chapelle, allait se perdre par l'ouverture étroite de la porte, dans l'ombre de la salle, et cette pièce immense n'était éclairée que par la lueur vacillante d'un tison à demi-éteint dans l'âtre gigantesque de la cheminée.

Un silence profond régna dans l'assemblée, quand l'abbé Vescentini fut à l'autel. Rodolphe écoutait les patenôtres avec impatience, Marie priait avec ferveur. Quand arriva le moment où l'on adresse aux époux les interrogations d'usage, Rodolphe y répondit d'une voix ferme. Après avoir reçu ses réponses, le prêtre se tourna du côté de sa fiancée. Au même instant, un cri part du fond de la grande salle, un cri accompagné de quelques articulations sourdes et plaintives. Rodolphe tressaillit, c'était le cri du rêve, c'était aussi celui du précipice après le meurtre. Marie, qui ne pouvait rattacher cet incident à aucun souvenir, se sentait à peine émue quand elle leva ses yeux timides : elle vit alors le sire de Francon avec la bouche béante, les yeux fixes et hagards, et je ne sais quoi de sinistre à travers sa stupeur ; alors la pauvre Marie frissonna, un tremblement convulsif la saisit, elle tomba à moitié défaillante entre les bras de sa mère. En même temps, une rumeur sourde circulait dans la salle, les femmes et les enfans gémissaient d'effroi, les hommes allaient, venaient et se mêlaient en tous sens. Dès les premiers momens, l'un d'eux, adossé à la porte de la chapelle, avait fendu la foule pour se précipiter au fond de la pièce ; cet homme était d'Autriné. Il avait vu, ainsi que beaucoup d'autres, à la lueur douteuse qui régnait dans la salle, un personnage vêtu d'une robe grisâtre apparaître sur la porte qui conduisait au souterrain, et cet être mystérieux s'était presque aussitôt évanoui en poussant le cri qui avait troublé la cérémonie sainte.

La damoiselle de Fradel commençait à peine à revenir à elle, quand elle entendit les mots de *revenant*, de *fantôme*, qui volaient de bouche en bouche dans la salle, et trouvaient un écho jusques dans la chapelle. Quelques momens après, d'Autriné revint tout essoufflé avec ses vêtemens salis et déchirés ; Rodolphe, qui s'était entièrement remis, s'avança au-devant de lui : *Monseigneur, ce n'est point un revenant*, lui dit d'Autriné, il s'est sauvé par la porte de la ferme qui était restée ouverte, je l'ai suivi de très près, j'ai entendu le frottement de sa robe de laine, je la touchais, et j'allais la saisir, quand une pierre m'a fait trébucher et je suis tombé au milieu d'un buisson. Au moment où je me suis relevé, je n'ai plus su où le ribaud avait passé ; je l'ai ensuite vainement cherché de côté et d'autre.

Parmi les personnes qui écoutaient le récit de l'écuyer, beaucoup trouvèrent qu'il n'ôtait rien à cette apparition de ce qu'elle avait de merveilleux et de surnaturel ; mais la dame de Richaud, d'un caractère ferme et éclairé, ne pouvait partager les superstitions du vulgaire ; Marie, à demi-appuyée sur son sein, encore palpitante d'effroi, semblait craindre de sortir de cet abri si rassurant et si doux ; cependant, encouragée, pressée par les instances de sa mère, elle consentit à ce que la cérémonie s'achevât. Elle alla de nouveau s'agenouiller pieusement aux pieds de l'autel ; et quand le moment fut venu, elle prononça d'une voix tremblante et à peine entendue le oui fatal qui l'unissait au baron de Francon.

XX.

The moor's abused by some outrageous knave, (some base notorious knave) some scurvy fellow : oh, heaven, that such compassions thou dost unfold ; and put in every honest hand a whip, to lash the rascal naked through the world.

SHAKESPEARE : *Othello, acte 4*

Oui, il est aveuglé par quelque monstre exécrable, quelque peste, quelque fourbe adroit ! Oh ciel ! que ne démasques-tu de pareils méchants ! Que ne mets-tu à la main de chaque honnête homme, un fouet pour flageller le perfide à travers le monde, depuis l'orient jusqu'au couchant.

Rodolphe de Francon avait enfin atteint ce qui était devenu depuis long-temps le seul but de son existence ; Marie était à lui ! En vain cette femme angélique semblait-elle avoir été mise à l'abri des serres féodales de son seigneur, sous l'égide de sa propre vertu, sous celle d'un vieux brave, et ensuite au giron de sa noble famille ; en vain la Providence elle-même paraissait avoir veillé sur son destin : Rodolphe avait brisé ou trompé toutes les protections qui entouraient une tête innocente ; il avait conquis sa victime par le crime et l'imposture, et comme Satan auprès d'Eve séduite, il pouvait dire : *j'ai vaincu Dieu lui-même dans le chef-d'œuvre de ses mains !*

Mais la joie du méchant ne dure pas, et il trouve dans son triomphe même le commencement de la vengeance céleste. A la possession même de l'objet de sa passion délirante, s'attachaient pour le sire de Francon de poignants remords, de cruelles défiances, des inquiétudes cuisantes, supplice de tous les instans. Jusques dans les jouissances les plus intimes de l'amour, d'effrayantes images venaient troubler son apparente félicité, et chacune des caresses qu'il prodiguait à sa jeune femme lui semblait souillée de sang.

La pauvre Marie, étonnée que le sire de la Combe passât sans cesse des extases de la passion aux excès de la plus noire rêverie, voulut hasarder quelques timides questions sur ces continuelles inégalités d'humeur. D'abord Rodolphe éluda ces questions en s'efforçant de ne pas laisser paraître l'impatience qu'elles lui causaient. Puis, un jour, comme il venait de parler à voix basse à son écuyer d'Autriné dans un coin de la grande salle, il revint s'asseoir devant le foyer à côté de Marie, seule présente à cet entretien secret :

— Mais, messire, lui dit-elle avec un accent où il y avait plus de tendresse encore que de reproche, vous mettez plutôt confiance en votre écuyer qu'en votre épouse. Est-ce raison d'agir ainsi ?

— Madame, apprenez que votre seigneur et maître a des secrets qui ne seront jamais pour vous !
Là-dessus Rodolphe se leva et sortit. Cette brusque réponse gonfla le cœur de Marie, et de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux.

Depuis ce temps elle n'espéra plus amener son époux à ces mutuels épanchemens qui sont le premier aliment de l'amour ; quand il se plongeait dans ses noires tristesses, loin d'oser lui adresser de ces gracieuses paroles qui charment les souffrances de l'homme, et dissipent comme par enchantement les nuages qui l'environnent, elle se sentait saisie d'une vague terreur qu'elle ne pouvait définir, elle entrevoyait confusément que le mystère de ses bizarres humeurs avait quelque rapport avec sa destinée.

De son côté Rodolphe s'apercevait du refroidissement, et de la mélancolie toujours croissante de sa jeune épouse ; il s'en désespérait sans pouvoir s'en plaindre. ; car il sentait bien que lui seul en était la cause.

Mais bientôt des tourmens nouveaux vinrent s'ajouter à ceux qui dévoraient déjà son existence.

La singulière apparition qui avait eu lieu au moment où le mariage du baron de Francon n'avait plus besoin pour se consommer que du consentement de la fiancée, avait donné lieu à de sinistres conjectures. Parmi les assistans,

quelques paysans, qui s'étaient trouvés plus près que les autres du mystérieux fantôme, lui avaient entendu prononcer, à la suite de son cri plaintif, une phrase sourdement articulée où ils avaient cru distinguer ces mots : malheur ! assassinat !... C'était comme une pâle lueur qui éclairait vaguement les ténèbres où Rodolphe croyait son crime enseveli ; suivant les bons villageois de la Combe, l'ombre qu'ils avaient vue était celle du vieux vavassour qui, méchamment et traîtreusement mis à mort, était sorti de la tombe pour demander à sa veuve de le venger, et l'empêcher de se parer des fleurs d'hyménée avant d'avoir accompli ce devoir. L'auteur du crime était, au dire de plusieurs, d'Autriné, qui, comme nous l'avons dit plus haut, passait pour sorcier et magicien, et était généralement haï à cause de sa rudesse et de ses airs de seigneur.

On prétendait qu'il avait eu une vive dispute avec Fradel trois jours avant la disparition de ce malheureux ; que pourtant d'Autriné l'ayant rencontré le lendemain, lui avait offert à boire un coup de réconciliation à une gourde qu'il portait sur lui, et que Fradel avait accepté ; on disait que dans ce vin bu par le vieux vavassour, se trouvait le *philtre du vertige*, qui avait pour effet de faire tourner la tête, et de faillir les jambes sur le bord des précipices ; quelques-un sallaient jusqu'à soutenir que le perfide écuyer avait bien pu, dans un guet-à-pens, aider lui-même à l'influence de son philtre. On se rappelait ensuite avec quel air d'intérêt et d'empressement, d'Autriné était allé questionner les premiers qui avaient trouvé le corps de Fradel, pour savoir ce qu'ils pensaient de la manière dont ce malheureux s'était précipité. Enfin, s'il avait poursuivi avec tant d'acharnement le fantôme de la grande salle, c'est qu'il avait reconnu en lui sa victime ; qu'en sa qualité de sorcier, il n'avait pas peur des revenans, et savait le moyen de faire rentrer dans les entrailles de la terre ceux qui en étaient indiscrètement sortis... Les mieux avisés, sans admettre entièrement ces contes étranges, croyaient pourtant qu'il y avait quelque chose de vrai, mais ils ne s'en tenaient pas là, et l'intimité qui existait entre l'écuyer et le maître, l'empressement que le jeune baron de Francon avait mis à demander pour épouse la veuve de Fradel, d'autres circonstances encore qu'il serait trop long de rapporter, frappaient leurs esprits d'étranges soupçons qu'ils osaient à peine avouer : seulement, il arrivait parfois que le dimanche, en parlant des particularités de cette merveilleuse histoire, quelque villageois, après avoir bu au cabaret quelques rasades de bon vin, et trinqué à plusieurs reprises avec son voisin, lui disait, penché à son oreille, et à voix basse, bien basse : L'assassinat part de plus puissantes mains ; notre seigneur et haut justicier doit le savoir.

Puis le bon homme se retournait tout effrayé de ce qu'il avait osé dire, pour s'assurer que personne ne l'avait entendu.

Ces sourdes rumeurs circulèrent bientôt dans toutes les montagnes d'alentour, elles finirent par arriver jusqu'aux oreilles d'Edouard de Commiers.

Le soupçon entre difficilement dans une âme généreuse ; Edouard de Commiers le repoussa comme une mauvaise pensée. Mais il crut de son devoir d'avertir son ancien camarade des accusations auxquelles il était en butte.

Quand il lui dit que les clameurs populaires des habitans de Saint-Meurys et de la Combe allaient jusqu'à accuser leur seigneur lui-même d'un meurtre, Rodolphe pâlit, ses traits parurent altérés. Cependant, comme il s'empessa de relever ses yeux perçans qu'un premier mouvement de confusion lui avait fait involontairement baisser, et qu'il joua l'indignation avec assez d'habileté, il fut difficile de distinguer le genre d'émotion auquel son âme était en proie, et son ami ne pouvait manquer de s'y tromper.

— Il serait un moyen, mon cher baron, dit Commiers, de faire taire tous ces manants : chasse ton d'Autriné, qui est leur bête noire, et il s'en ira portant sur son dos tous les propos injurieux, toutes les préventions de haine. Ce sera même pour toi une justification, car le criminel ne se séparerait pas de son complice, de crainte d'être trahi.

— Quoi ! Édouard, tu veux que je cède aux rumeurs de ces ribauds mal appris, de cette gent sottre et crédule, qui voit un sorcier dans un bon serviteur, et un revenant dans quelque moine pèlerin ; ce serait grand'pitié, mon ami, si le suzerain consentait à devenir l'esclave de ses vassaux.

— Mais tu ne paraîtrais pas leur céder, tu renverrais ton écuyer comme en étant mécontent toi-même.

— Jour de Dieu ! Commiers, de la dissimulation et un innocent pour victime ! et ce serait là de la justice ? et c'est toi, l'homme juste devant Dieu et devant les hommes, c'est toi qui me donnes pareils conseils !

— Un innocent, ton d'Autriné ne me paraît pas tel, sa conduite est fort ambiguë : au commencement de sa carrière, il a trahi son premier maître ; il trahira peut-être le dernier.

— Tu reviens toujours à ta vieille histoire.

— Eh bien ! qu'il n'en soit plus rien dit ; mais promets-moi, au premier sujet réel de mécontentement, de donner congé à ton serviteur favori ; que si tu ne le fais pas, je ne saurai, moi-même, que penser de ton obstination.

— Je n'ai que faire de rien te promettre. Cependant, ajouta-t-il en se reprenant, je ne cours nul risque de m'engager de la sorte ; je sais bien que ses bons services ne peuvent donner lieu aux reproches.

— Ainsi tu le promets ?

— Soit.

— Adieu, nous serons toujours amis.

A peine le sire de Commiers se fut-il éloigné, que la jeune dame aborda son mari, elle était agitée et tremblante.

— Monseigneur mon mari, tenez-vous que l'honneur de votre épouse ne doive pas même être contaminé par un regard, et qu'un homme serait digne de châtement s'il osait faire monter jusqu'à votre lit nuptial sa pensée adultère !...

— Que dites-vous là, madame, l'insolent ! mon fer m'en ferait raison.

— Messire, la pureté d'une réputation de femme peut être ternie par le plus léger souffle.

Retenez votre vie et violence, de crainte de donner occasion, par trop de bruit, aux paroleries des méchants. Mais bannissez de votre manoir le bélître impudent qui ose lever les yeux sur votre épouse, qui voulait flétrir l'honneur de votre écusson sans tache.

— Mille tonnerres ! madame, nommez-le donc, nommez-le, qui est-il ?

— D'Autriné.

A ce nom, Rodolphe tomba sur une chaise qui était près de lui comme frappé par la foudre. Puis il cacha sa tête entre ses deux mains dans l'attitude de l'abattement et du désespoir.

— Messire, reprit la dame de Francon, c'était, disiez-vous, votre plus fidèle serviteur, vous le combliez de bienfaits, il était votre favori. Tant d'ingratitude vous confond ; n'ayez peine et souci, cher sire, si vous êtes obligé de vous démettre de l'amitié et confiance que vous aviez à l'encontre de cet homme ; en revanche, doux offices d'amour ne vous manqueront pas, et vous pourrez quérir consolation et reconfort, au giron d'une tendre épouse ! Et en même temps elle alla s'appuyer et se pencher à demi sur le fauteuil de son mari, attendant qu'il vînt aussi un peu au devant d'elle, et qu'il parût disposé à accueillir ses caresses ; mais lui restait plonge dans sa morne immobilité.

Tout d'un coup une porte s'ouvre, Marie tressaillit : c'était d'Autriné.

— Le voici, je vous laisse, s'écria-t-elle ; et elle s'éloigna en jetant sur l'écuyer un regard où il y avait tant de dignité et de mépris, qu'elle lui fit, un instant, baisser les yeux, malgré son insolente effronterie.

Mais d'Autriné se remit bien vite, et regarda, en souriant, son jeune maître qui se levait avec la promptitude de l'éclair.

— Bélître ! gueux ! clampin ! traître ! infâme ! oses-tu bien te présenter à ton maître ?

— Qu'y a-t-il donc, monseigneur ?

— Ne l'as-tu donc pas vu sortir, malandrin ?

— Ah ! je comprends, on m'accuse et vous croyez tout !

— Plût à Dieu que je pusse douter !

— Et vous ne voyez pas que c'est pour se justifier de ses muguetteries qu'elle commence à imputer à un autre mal et trahison.

— Misérable ! l'artifice est trop grossier, c'est trop d'infamie, je ne sais ce qui me tient ; et Rodolphe tirait son épée du fourreau.

En même temps, d'Autriné qui était déjà à quelque distance, recula encore de deux pas.

— Gardez-vous de plus de violence, beau sire, je ne me laisserai pas approcher à portée de votre pointe, j'ai un stylet, et je sais le lancer à l'italienne.

Rodolphe frémit, et dans sa fureur il brisa son épée contre le mur voisin, puis se retournant vers son écuyer :

— D'Autriné, après pareille scène, au moins vous n'aurez pas l'impudence de demeurer meshui sous le toit de votre maître.

— J'y demeurerai.

— Malgré moi ?

— Malgré vous !

— Scélérat.....

Et un moment de silence suspendit cet horrible entretien.

— Cependant, reprit Rodolphe, qu'ai-je à craindre si je te fais mettre à la porte par mes gens ?

— D'abord, je tue le premier qui s'approche pour me saisir ; ensuite, si je suis forcé de vider le terrain, la torture et l'échafaud vous attendent..... la justice m'entendra.

— Damné coquin ! lu y monterais le premier à l'échafaud.

— Ah ! monseigneur, un baron de l'empire doit bien avoir le pas sur moi.

— Et je suis le jouet de ce démon ! oh supplice ! enfer, damnation ! s'écria Rodolphe en frappant du pied et en écumant de rage.

— Là, tout doux, mon bon seigneur ; vous ne me donnez donc pas encore mon congé ? Point de réponse.

— Vous commencez donc à croire que les avances galantes ne sont pas venues de moi ?

— Infâme ! tais-toi, bafoue ton maître, si tu veux, vautre-le avec toi dans la fange : il a tout mérité ; mais n'essaie pas de jeter ta bave impure sur cet ange d'innocence ; alors, c'est alors que je risquerai ma vie pour avoir la tienne.....

Ici d'Autriné sourit.

— Cet ange, comme vous dites, c'est à moi que vous devez de le posséder, et vous me chasseriez de votre manoir pour récompense d'avoir fait votre bonheur !

— Mon bonheur ! ah quel étrange bonheur... et c'est au moment de l'angoisse qu'il me parle de bonheur ! Du moins, ne retourne plus le poignard dans le cœur, après que tu l'as enfoncé si avant. Va, railleur satanique, ôte-le-moi ce bonheur que je te dois, et rends-moi l'honneur, la vertu.... redonne-moi ma conscience d'avant le crime, fais revivre Fradel..... Ah ! malheureux, qu'as-tu fait de ma destinée !

D'Autriné resta, lui-même, quelque temps sans réponse, peut-être un peu de remords et de pitié succédait chez lui à la joie maligne, infernale, qu'il avait éprouvée en faisant sentir à son maître la dépendance honteuse où il l'avait mis.

Rodolphe était là, devant lui, les bras pendans, l'œil fixé à terre, victime palpitante, épuisée, accablée sous le poids de la douleur.

— C'est faiblesse d'âme, monseigneur, lui dit-il, de ne savoir pas soutenir ses propres actions.

Puis, il ajouta :

— Je resterai, mais je n'aurai garde d'abuser de ma position, vous pouvez en être assuré.

— Je ne me fie pas à ta parole, bélître, mais si tu y manquais..... je te le dis, d'Autriné, je deviens une seconde fois assassin !.....

— Grand merci de l'avertissement, messire, je serai sur mes gardes.

Le soir, la jeune baronne de Francon fit un mouvement de surprise et d'horreur en revoyant encore l'écuyer qu'elle croyait chassé du château.

— Il est encore là, s'écria-t-elle ?

— Oui, il s'est jeté à mes genoux, il a tant pleuré, il a paru si marri de sa faute, il m'a tant protesté de sa sagesse pour l'avenir, que j'ai cru devoir me laisser fléchir. Il restera, sauf exemplaire punition, s'il récidive.

— J'admire votre clémence, messire, dit Marie avec amertume.

XXI.

Quant aux pécheurs qui se voulaient convertir, et qu'il voyait faibles, que ne faisait-il pas pour eux ? il se faisait pécheur avec eux, et mêlait tellement son cœur avec celui de ses pénitens, que jamais aucun ne lui a rien su céler.

LETTRE DE MADAME DE CHANTAL.

Soit que d'Autriné eût été de bonne foi dans ses promesses, soit qu'il fût contenu par la présence de la damoiselle de Richaud, qui était revenue auprès de sa fille après un court voyage à la vallée de Quint, la jeune baronne n'eut pas à subir pendant quelque temps de nouvelles déclarations d'amour, ni même des galanteries bien assidues de la part de l'insolent serviteur ; elle avait d'ailleurs pour lui une aversion, un dégoût qu'elle prenait si peu soin de déguiser, qu'il y aurait eu de quoi décourager tout autre que l'opiniâtre écuyer.

Cependant, l'existence du baron de Francon ne cessait d'être dévorée de mille soucis divers. Les bruits qui l'accusaient d'assassinat commençaient à s'accréditer ; parmi les seigneurs et gentilshommes du voisinage, les uns se détournaient avec horreur quand il passait, les autres répondaient à ses avances par une froideur glaciale.

Ainsi, parmi ses égaux partout abandonné, partout repoussé, il vivait comme un condamné de ce tribunal de l'opinion publique dont la voix est, dit-on, comme la voix de Dieu même...

Commiers lui-même semblait avoir souscrit à cette espèce de sentence portée contre son ancien ami ; il apprit par sa femme confidente de la jeune dame de Francon, l'étrange indulgence de Rodolphe, et rapprochant une telle conduite de la promesse qui lui avait été faite peu de temps auparavant, il ne put s'empêcher de croire que quelque rapport mystérieux et suspect ne liât le serviteur avec le maître.

Les rumeurs publiques changèrent aussi la manière d'être des habitans de la baronnie de la Combe à l'égard de leur seigneur. Ils n'avaient plus pour lui ces sentimens d'amour dont ils lui donnèrent à son retour de Hongrie de si

éclatans témoignages.

Ils ne lui accordaient plus que ces égards dus à la supériorité de sa position, et ces respects forcés qui tiennent à la crainte de la puissance. Ainsi Rodolphe de Francon ne sortait pas de son manoir sans être en butte aux atteintes de la proscription morale qui pesait sur sa tête. S'il avait pu trouver un refuge contre le malheur au sein du foyer domestique ; si, comme le paria de l'Inde, il avait pu chercher un dédommagement à la réprobation sociale dans le charme des affections de famille, sa vie aurait ressemblé à celle de la plupart des hommes ; elle eût été un mélange de biens et de maux, une alternative de douceurs et d'amertume, mais il n'en était pas ainsi.

Marie avait ressenti comme une sorte d'outrage fait à sa dignité, la grâce accordée à une offense qui n'est pas de celles qu'on pardonne. Rodolphe avait paru abandonner son noble rôle de protecteur à l'égard de celle qui lui avait donné à garder sa destinée ; il ne pouvait plus lui demander cette estime confiante, ce tendre respect sans lequel une femme ne saurait concevoir l'amour conjugal.

Marie, désormais froide et réservée avec son époux, n'avait plus que pour sa mère des épanchemens et des larmes.

Malgré la haute opinion qu'il avait d'elle, Rodolphe, frappé de son changement, se rappelait les perfides insinuations de son écuyer ; et le soupçon, l'odieux soupçon venait lui apparaître dans toute son horreur ; à la vérité il ne séjournait pas dans son âme, il ne faisait qu'y passer comme une tentation, pourtant il y laissait des fermens amers de fiel et de jalousie.

D'un autre côté, d'Autriné, naguères son favori, était devenu l'objet de sa haine sourde, mais profonde ; ils s'observaient quelquefois tous les deux d'un regard sombre et farouche, comme s'ils avaient épié le moment de se jeter l'un sur l'autre.

Cependant, avant d'en venir à la violence, et peut-être au meurtre, Rodolphe voulait essayer de tous les moyens de se débarrasser sans scandale et sans péril de cet importun serviteur, c'était là sa pensée de tous les instans.

Enfin, il songea à aller solliciter du maréchal de Lesdiguières un emploi lucratif pour d'Autriné ; il crut que l'appât du gain engagerait ce misérable à quitter son service. En même temps, Rodolphe était bien aise d'aller s'informer si les bruits qui couraient sur son compte étaient parvenus jusqu'au gouverneur du Dauphiné et jusques dans la ville capitale de cette province.

La réserve que d'Autriné affectait depuis quelque temps ainsi que la présence de la damoiselle de Richaud, devait le rassurer contre les dangers d'une courte absence ; il partit donc pour Grenoble la veille du dimanche des Rameaux.

Le dimanche matin à onze heures, Rodolphe de Francon était à l'audience du duc de Lesdiguières et lui recommandait son protégé ;

— Comment appelez-vous cet homme si précieux, ce serviteur si fidèle, cet habile écrivain ? dit le maréchal à Rodolphe,

— De Bortas d'Autriné.

— Messire de Francon, j'ai entendu parler de cet homme, il court d'étranges bruits sur son compte. Je n'ai autour de moi que des serviteurs dévoués et sûrs, je ne veux pas leur adjoindre des gens d'équivoque renommée.

Et en disant ces mots, le maréchal de Lesdiguières reconduisait Rodolphe jusqu'à sa porte ; celui-ci s'inclina et sortit au travers d'une antichambre où attendaient une foule de solliciteurs. Il passa dans le grand escalier à côté du marquis de Créquy, qui fit à peine semblant de le reconnaître, et qui répondit à un salut amical par une inclination très froide.

— Aurait-il aussi quelque nouvelle de la véritable aventure du précipice ? se demanda Rodolphe. Il alla voir encore quelques-uns de ses amis qui lui firent un accueil glacé, et l'un d'eux entre autres, à qui son père venait défaire passer sa place d'avocat général, Mathieu de la Croix, son ancien compagnon, d'études à Orange, ne voulut, pas le recevoir. Quant à Charles de Laitier, il le trouva sur le pallier de son escalier.

— Eh bien, monsieur le conseiller, vous sortez ?

— Oui, messire le baron, je vais porter au palais les papiers d'une procédure criminelle fort embrouillée où j'ai été nommé rapporteur. C'est un assassinat au sujet duquel un grand personnage est compromis.

Rodolphe pâlit, et croyait voir dans ces paroles une allusion à son crime. Poursuivi par ses remords qui ne lui laissaient aucun repos, par ses inquiétudes mortelles auxquelles il rapportait tout, même des circonstances qui y étaient étrangères, il alla se réfugier dans la petite chambre de son hôtellerie, et là il donna un libre cours à ses amères réflexions. A Grenoble aussi il se voyait dans l'isolement du mépris ; le maréchal de Lesdiguières avait pu feindre avec lui, mais sans doute il connaissait bien les rumeurs publiques...

Rodolphe s'était jeté dans un de ses grands fauteuils à bras, vieux meubles de nos pères. La figure demi-cachée dans ses mains, il était comme abîmé dans sa douleur : ses yeux finirent par se mouiller de larmes brûlantes, les larmes de la rage et du désespoir. Il les essuya rapidement en rougissant de sa faiblesse, et il ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur la place Notre-Dame, afin de se soulager par le grand air et de se distraire par le spectacle des passans.

Il vit alors une foule assez nombreuse qui se pressait sur le parvis et sous le portique de la cathédrale. Il y avait des gens de tous rangs et de toutes conditions, des dames de haut parage, de grands fonctionnaires ; alors il appela l'hôtelier, et lui demanda pourquoi tant de monde se portait en ce moment à l'église.

— Morgue, monseigneur le baron, répondit celui-ci en faisant tourner son chapeau entre ses doigts, c'est pour entendre le grand prédicateur, le saint monseigneur d'Annecy, en un mot.

— Ah ah ! eh bien, il faut aussi que j'aie l'entendre, moi. Et parlant ainsi, il jeta son manteau sur ses épaules, laissant son hôte tout étourdi de cette brusque détermination.

Rodolphe ne trouva de place que dans les sombres bas-côtés de la cathédrale, étroits et écrasés comme ceux d'une église souterraine. Enveloppé dans son manteau qui lui cachait presque toute la figure, il s'adossa contre l'un des piliers, absorbé dans sa tristesse. Il fut inattentif aux psaumes, aux saints cantiques que les autres fidèles écoutaient dans l'attitude de la ferveur. Mais il lui restait pourtant de ces chants pieux et solennels, je ne sais quelle impression vague qui commençait à amollir la dureté de son âme. Bientôt les offices furent suspendus, et l'homme de Dieu occupa la chaire de vérité.

François de Sales⁷⁰ était alors âgé d'environ cinquante ans ; sa tête chauve et nue était à peine ombragée de quelques cheveux gris ; usé par l'ardeur de son zèle et par la fatigue de ses travaux apostoliques, des rides prématurées sillonnaient son front ; sa figure un peu longue était pâle et amaigrie ; sa physionomie respirait une sérénité douce et mélancolique qui excitait l'intérêt en commandant le respect.

Sa diction était grave et lente ; son accent tour à tour plein d'onction et d'énergie : son regard, jeté de temps en temps vers le ciel, semblait élaner toute son âme vers la source mystérieuse des inspirations divines.

Il montra par son discours qu'il ne voulait pas, comme l'en accusaient injustement les Huguenots, user de coupables ménagemens envers l'espèce de faute que l'exemple de plus d'un seigneur du temps et en particulier celui de Lesdiguières semblait avoir établie comme une coutume innocente. Dans ce siècle où les mœurs étaient brutales, mais franches, on ne cherchait pas à déguiser l'idée du vice sous le voile d'une expression chaste, et le mot d'adultère fut prononcé sans périphrase par François de Sales dans ce texte sacré tiré du livre de Job :

*Oculus adulteri observat caliginem, dicens : non me videbit oculus, et operiet vultum suum*⁷¹.

L'œil de l'adultère épia le moment des ténèbres. Aucun regard ne pourra me reconnaître, s'écrie-t-il ; et il enveloppe sa face des plis de son manteau.

Il semblait y avoir dans ces paroles une allusion secrète à la situation passée de Rodolphe, comme à sa situation présente. En effet, lors de la nuit fatale dont le souvenir ne cessait pas de peser sur son cœur, il avait entendu le cri d'un témoin mystérieux, quand il croyait échapper à tous les regards ; et dans ce moment même où il venait de se glisser à pas furtifs dans le temple du Seigneur, il s'imaginait se bien cacher sous l'ombre prolongée d'un pilier gothique et dans les plis du manteau qui l'enveloppait : mais au sein de l'obscurité où il était plongé, il lui semblait que le Dieu qui voyait tout s'adressait à lui par la bouche du saint prédicateur.

Dans une partie de l'église éloignée de celle où se trouvait Rodolphe et près des grilles du chœur, on remarquait un groupe de seigneurs et d'officiers, qui, en entendant le texte que Saint-François de Sales commença à développer, se regardèrent les uns les autres avec un air de surprise, et chuchottèrent ensemble à voix basse ; bientôt après, un sourd murmure s'éleva de ce même côté quand le maréchal de Lesdiguières, qui n'était pas attendu, parut au milieu d'eux.

L'éloquent évêque de Genève ne parut nullement troublé par cette arrivée imprévue. Il établit d'abord l'éminence évangélique de la vertu de chasteté, dont la vie entière de l'homme-Dieu fut un modèle sublime, puis il dépeignit une famille chrétienne comme un saint asile de paix et d'innocence, comme un sanctuaire vénéré, dont la violation était une sorte d'impiété sacrilège. Ici il rembrunit ses couleurs, pour flétrir la séduction, avec ses trahisons, ses orages et ses fléaux ; mais il ne se borna pas à ces généralités, qui sont de tous les temps et de tous les lieux : en moraliste courageux et profond, il aborda ce que son sujet avait de local et de contemporain : semblable aux pères de la primitive église et aux saints évêques du moyen âge, il transforma la chaire en une tribune populaire où il se fit le défenseur du pauvre, du faible et de l'opprimé. En présence des grands, des hauts dignitaires, des puissans du monde qui composaient en partie son auditoire, il ne daigna pas descendre à ces timidités de langage que l'art humain appelle précautions oratoires. Il attaqua de front et sans ménagement l'abus que les seigneurs du siècle faisaient de leur pouvoir pour assouvir leurs passions. Il s'éleva, avec toute l'indignation de la charité, contre cette vile corruption de l'or, qui souvent arrachait à l'indigent la mère de ses enfans en bas âge, l'épouse qui consolait son infortune.

En entendant ce nouvel Ambroise faire des allusions si directes et si hardies contre les déportemens passés du despote du Dauphiné, qui avait trouvé parmi eux plus d'un imitateur, les jeunes seigneurs dont nous avons parlé paraissaient stupéfaits : ils observaient avec inquiétude la contenance sombre et farouche de M. de Lesdiguières. Dans toute la province soumise à son commandement, cet homme impérieux avait complètement étouffé la liberté

de la parole ; il y avait donc quelque chose de prodigieux à la voir tout-à-coup reparaître en sa présence même, personnifiée en quelque sorte dans François de Sales, et toute resplendissante de l'auréole qui ceignait le front du saint prélat.

Un étonnement pareil, mais accompagné de sensations bien différentes, avait saisi les gens du peuple qui se pressaient autour de la tribune sacrée, où leur cause était plaidée publiquement avec un si noble courage. Dans l'excès de leur admiration et de leur reconnaissance, ils auraient pris volontiers François de Sales pour un ange descendu du ciel, et chargé par la Providence de les protéger contre l'oppression.

Quant à Rodolphe, il écoutait en baissant la tête et avec une agitation concentrée, les paroles inspirées qui descendaient de la chaire, et dont chacune semblait réveiller un remords dans son cœur. Les souffrances de sa vie domestique, les mépris qui le poursuivaient partout l'avaient assez préparé à recevoir ces hautes leçons, et à chercher jusques dans l'amertume des humiliations religieuses quelque soulagement à ses maux.

Cependant, le saint prédicateur, qui n'appuyait pas son éloquence sur les artifices de la mémoire, mais qui, comme les apôtres, la puisait dans l'inspiration du moment, sentit que ses paroles de feu commençaient à saisir vivement son auditoire. L'émotion qu'il produisait sur les autres réagit sur lui avec une force merveilleuse. En même temps le défi que semblait lui porter la présence de Lesdiguières, électrisait son courage jusqu'à l'enthousiasme du martyr : il s'abandonna donc à toute la force des sentimens qui débordaient dans son âme, et sa verve s'éleva jusqu'à une puissance inconnue peut-être à l'humanité.

Pendant que des flots d'éloquence s'échappaient de sa bouche inspirée, Lesdiguières avait peine à contenir son impatience ; des mots menaçans erraient sourdement sur ses lèvres, il portait la main à son glaive, faisait de temps en temps des mouvemens sur son fauteuil comme pour se lever, et se disposait peut-être à employer contre le prédicateur l'outrage et la violence... D'un autre côté, la foule répandue dans le bas de l'église, semblait l'observer avec une sombre méfiance, et exaltée par l'éloquence de François de Sales, elle se serait peut-être jetée sur le maréchal, en dépit de la terreur qu'il inspirait d'ordinaire, et malgré les guerriers vaillans qui lui servaient de rempart. Cette scène de désordre et de carnage parut près d'éclater, lorsque François de Sales eut poursuivi dans les termes suivans ces allusions trop bien comprises :

« Encore si cet impudique se contentait de verser par ses artifices les angoisses et les larmes au sein d'une famille innocente. Mais il ne s'arrêtera pas dans cette voie impure. Si quelqu'un des gardiens naturels de l'être faible que convoitent ses désirs, offre à cet impie résistance et obstacle, voyez-le se lever avant l'aube du jour, armer son bras ou celui d'un sicaire du poignard homicide, et le plonger dans le flanc de l'importun qui gênait sa passion. *Consurgit manè*, dit Job, et *interfecite genum et pauperem*. Ce n'est pas tout, il ira peut-être, tout chaud de son assassinat récent, les oreilles encore pleines des cris de sa victime, présenter aux pieds des autels à celle qu'il a rendue veuve, une main tachée d'un sang qu'elle ne reconnaîtra pas. »

A ce moment, une exclamation s'éleva de l'un des plus sombres arceaux de l'église, et fut suivi de ces paroles à demi-étouffées..... Grâce, grâce, ô mon Dieu !..... Alors on vit celui à qui une sorte de délire arrachait ce cri de miséricorde et de merci, tomber à genoux et se prosterner sur les pavés du temple.

Lesdiguières, qui, au même instant, s'était levé et paraissait ne pouvoir plus contenir sa colère, fut interrompu, par cet incident inopiné, dans le mouvement dangereux auquel il allait se livrer. L'attention du peuple, jusque-là fixée sur lui toute entière, en fut brusquement détournée par le nouveau spectacle qui s'offrait à ses regards et qui parut le partager en sens divers. Les uns ne songeaient qu'à l'énormité du forfait dont un grand coupable venait de laisser échapper l'aveu, et ils se portaient de son côté avec un sourd murmure d'indignation ; les autres, moins frappés de l'idée d'un crime ainsi trahi que touchés de la pieuse humilité, du généreux abaissement de ce seigneur inconnu qui s'accusait lui-même en pleurant et le front dans la poussière, faisaient mine de le défendre contre toute atteinte, et l'entouraient avec une sorte de respect, comme si le repentir l'eût déjà sanctifié. Mais bientôt, au tumulte confus et à la sourde agitation de la multitude indécise, succéda le silence et le calme, quand François de Sales s'écria :

« Arrêtez, c'est le Tout-Puissant qui a terrassé le superbe, ne le foulez pas sous vos pieds. Ses cris sont des cris de repentance et de douleur. Prions tous, mes frères, prions pour cet infortuné ; poussons pour lui vers le ciel des cris de pardon et de merci, afin que notre grand Dieu, touché par la grâce de son esprit saint, ramène doucement à lui ce cœur peut-être brisé par le désespoir. »

Ensuite le saint prélat se jeta à genoux, et d'une voix fortement émue, il éleva vers le ciel sa prière et celle de tous les chrétiens rassemblés dans l'église, qui s'agenouillèrent en même temps et qu'un sentiment unanime parut alors animer.

« O mon Dieu ! disait-il, ressouvenez-vous de vos anciennes miséricordes et de la promesse que vous avez faite de n'éteindre point la mèche qui fume encore, et de n'achever point de briser le roseau cassé ; vous qui ne voulez point la mort du pécheur, mais plutôt sa conversion et sa vie, rendez la paix et l'espérance à cette pauvre âme. »

Il termina par quelques paroles que l'on affaiblirait en voulant les reproduire, et où il versa à grands flots tout ce qu'il y avait dans son cœur de charité et d'onction.

Rodolphe, à ces accens consolateurs, avait senti peu à peu renaître à l'espérance son âme abattue et flétrie, comme la fleur desséchée se ranime à la douce fraîcheur de la rosée du ciel. Quand il eut cessé d'entendre cette voix bienfaisante, il se leva en toute hâte, fendit la foule qui se rangeait sur son passage, et comme l'évêque de Genève descendait de la chaire, il se jeta à ses pieds qu'il arrosa de ses larmes...

— Relevez-vous, mon fils, lui dit le saint vieillard, vous êtes la brebis égarée que le pasteur doit conduire au bercail avec plus de joie que tout le reste du troupeau. Jetez-vous dans les bras de celui qui a dit :

« Venez à moi, vous tous qui êtes dans la souffrance et la douleur, et je vous soulagerai ! »

— Du reste, soyez sans crainte, mon fils, je répondrai de vous devant les hommes, mettez-vous en état de répondre de vous même devant Dieu.

Alors, il le prit par la main et le fit monter par l'escalier intérieur qui conduit aux tribunes, et de là, à l'évêché.

Pendant le désordre de cette scène, Lesdiguières et quelques personnes de sa suite, étaient sortis par la porte latérale de l'église : le fier maréchal s'applaudissait secrètement de l'événement qui avait fait tomber sur un autre que sur lui, les foudres lancées du haut de la chaire de vérité ; son orgueil ne lui aurait pas permis le silence, s'il avait paru être le but principal d'une semblable attaque. Mais, outre qu'il n'était peut-être pas plus puissant en Dauphiné par la force des armes que ne l'était François de Sales par la double autorité de la vertu et du génie, ce dernier jouissait d'un immense crédit à la cour de France comme à la cour de Savoie, et l'ambitieux guerrier, qui briguit le bâton de connétable, devait ménager, dans son propre intérêt, un personnage si vénéré.

Mais un grand nombre des seigneurs qui faisaient partie de l'auditoire, restèrent à leur place, retenus par l'attrait de la curiosité. Quand Rodolphe traversa la nef de l'église, plusieurs d'entre eux, parmi lesquels se trouvaient des magistrats du Parlement, se disaient tout bas les uns aux autres, avec stupéfaction :

— Le sire de la Combe, le baron de Francon....

Les bruits qui avaient couru sur son compte, se trouvèrent donc confirmés par l'étrange spectacle de cette scène publique. La justice ne pouvait plus désormais fermer les yeux sur son crime.

Quant à Lesdiguières, dont nous n'aurons plus à parler désormais, il fit enregistrer au Parlement, le lendemain de cette scène mémorable, des lettres-patentes, scellées du grand sceau royal, lesquelles portaient en sa faveur, grâces et abolition⁷² de toutes recherches, à l'égard de l'affaire du colonel Allard. La même compagnie judiciaire quiregistra cet édit sans difficulté, décréta aussitôt après, d'accusation et de prise de corps, le sire Rodolphe de Francon, comme véhémentement soupçonné d'avoir méchamment et traîtreusement occis un de ses vavassours.

XXII,

... .. c'est a toi

De dire au malheureux le mot qui le console ;

... ..

A toi de relever au milieu de l'arène,

Le voyageur tombé sous le poids de sa chaîne,

De panser sa blessure et calmer ses douleurs.

LUDOVIC ***

La confession est une confidence..... mais
une confidence divinisée !

Chatterton, ALFRED DE VIGNY.

François de Sales prévoyait que les sbires de la justice se mettraient bientôt sur les traces du criminel qu'il avait pris sous son égide. En conséquence, il l'avait fait passer de l'évêché dans le jardin qui y était attenant, et de ce jardin, dans un souterrain qui communiquait avec le cloître des Capucins.

La nuit commençait, les corridors du couvent étaient sombres, et on n'y entendait que le jaillissement de deux fontaines dont le murmure monotone semblait l'image d'une vie uniforme et tranquille. A travers les dentelures élégantes des ogives de la galerie, on apercevait au milieu du cloître une grande croix noire, signe d'espérance et d'immortalité, qui s'élevait sur les tombes des religieux morts dans le repos du Seigneur. Les pas de Rodolphe et de son saint conducteur, retentissaient sur les dalles du corridor, seul bruit de vie qui interrompît le silence de ces lieux.

Le sire de la Combe sentait pénétrer jusqu'à son cœur, jusques-là si violemment agité, je ne sais quel frissonnement secret, plein de cette paix et de cette douce ferveur dont l'atmosphère où il se trouvait était comme imprégnée. Tout-à-coup, un religieux parut comme une ombre dans le corridor ; il s'approcha de l'évêque de Genève ; l'ayant reconnu, il s'informa avec un empressement mêlé de respect, de ce qu'il désirait, et de ce qui valait au couvent l'honneur de sa visite.

Celui-ci demanda qu'on lui donnât pour quelque temps une cellule écartée où il pût avoir avec le seigneur qui l'accompagnait un entretien particulier.

Le religieux guida alors le saint prélat à travers des corridors plus étroits et plus sombres que ceux où il l'avait rencontré ; il ouvrit ensuite une porte latérale, qui donnait dans un appartement composé de trois petites pièces, puis il se retira avec une respectueuse discrétion.

Rodolphe s'agenouilla sur un prie-dieu, et après avoir élevé son âme vers le Seigneur, avec des sentiments de contrition tout nouveaux pour lui, il s'adressa ainsi à l'évêque de Genève :

— Ce n'est pas un pécheur ordinaire, monseigneur, que vous voyez en ce moment devant vous ; c'est un impudique, un assassin, et qui pis est, jouissant des fruits de son crime et craignant de ne pouvoir s'en détacher. N'est-ce pas d'avance une proie du démon, une victime de l'enfer ?

— N'aimez-vous pas mieux, mon frère, être la proie du Seigneur et la victime de la croix de Jésus-Christ ?

— En doutez-vous ? reprit Rodolphe, mais m'assurez-vous qu'il n'y a point d'audace de ma part à recourir à la miséricorde de dieu ?

— Ce serait, au contraire, une grande audace de penser que sa miséricorde ne fût pas infinie, et au-dessus des plus grands péchés, et que sa rédemption ne fût pas assez puissante pour faire surabonder la grâce là où le crime a abondé.

— Mais vous allez frémir de mes aveux.

— Mon frère, c'est pour les hommes faits comme vous, que Dieu envoya son fils au monde, et pour de pires encore, tels que ceux qui demandèrent son supplice, et que le criminel crucifié à côté de lui.

Rassuré par ces consolantes paroles, Rodolphe fit alors à François de Sales l'histoire de sa vie entière.

Pendant ce récit, il avait cru apercevoir sur le visage du saint prélat, des signes involontaires d'horreur ou d'effroi. Quand il l'eut terminé, il lui dit :

— Combien je suis digne de vos mépris ! Que pensez-vous d'un criminel tel que moi ?

— Que Dieu a répandu sur vous, ô mon fils, sa grande miséricorde ; vous êtes à mes yeux tout brillant des rayons de la grâce divine.

— Vous savez cependant que j'ai été un impur, un lâche assassin.

— Je ne sais plus ce que vous avez été, et je sais ce que vous êtes maintenant.

— Quelle bonté !

— Et vous voudriez, mon fils, que je pusse vous dénier l'oubli et pardon dont Dieu même m'a donné l'exemple ? me prendriez-vous pour ce pharisien qui tenait Magdeleine pour ce qu'elle avait été, non pour ce qu'elle était quand elle arrosait de ses larmes les pieds de son Sauveur ?

— Mais de l'abîme où je suis tombé, pourrai-je remonter jusqu'à vertu et piété ?

— Maintenant que vous avez crié miséricorde et merci au Tout-Puissant, qu'il vous a tendu la main dans votre chute, douter de sa providence, ce serait nouveau péché que j'aurais plus de peine à pardonner que ceux dont vous avez fait l'aveu et confession.

— Cependant, mon père, que faut-il faire ? J'ai assassiné l'époux de la femme que j'ai épousée, et qui ignore que le crime a franche ses premiers nœuds. En la menant à l'autel, je l'ai trompée indignement : je la trompe tous les jours en continuant à user avec elle des droits du mariage ; dois-je me retirer sur-le-champ du monde, et quitter celle que j'ai juré d'aimer et protéger ? Ma première pensée, quand vos paroles firent descendre la grâce en mon cœur, fut d'aller pieds nus, en pèlerin, jusqu'en terre sainte, cherchant ainsi à mon crime une expiation qui lui fût proportionnée. Mais le puis-je sans violer des obligations qui sont réelles, quoique fondées sur l'imposture ?

— Il est certain, mon fils, que vous êtes tombé dans une fosse enveloppée de filets, et que vous ne pouvez faire un pas sans risquer de vous reprendre aux pièges du démon. Soyez donc sur vos gardes, et ne vous laissez pas aller tempestueusement aux élans d'une ferveur désordonnée ; mais surtout, ayez courage, mon fils, et espérez en la puissance de Jésus-Christ qui veut vous sauver ; dites, êtes-vous prêt à obéir en tout à la volonté de Dieu ?

— Je me donne et abandonne entièrement à vous, ô mon père, comme au digne interprète de mon Sauveur.

— Mon fils, le cas où vous vous trouvez est tellement délicat, que je ne voudrais pas moi-même vous donner conseil trop hâtif et trop hasardé ; j'aurais avant tout quelques questions à vous adresser : madame de Francon vous est-elle attachée de cœur ?

— Je crois qu'avant et même après son mariage elle a eu quelque penchant pour moi ; mais la méfiance que je lui ai témoignée, la sombre mélancolie que me donnaient mes remords, n'ont dû que trop affaiblir ce sentiment chez elle.

— Vous a-t-elle rendu père ?

— Non, mais elle porte maintenant dans son sein un gage de notre union.

— Il est certain, alors, que vous ne pouvez l'abandonner pour toujours : la naissance d'un enfant peut venir resserrer vos liens, et les saints devoirs de la paternité vous retenir au giron de votre épouse.

— Mais se pourrait-il qu'un pareil mariage, cimenté par le sang et l'imposture, fût bon et valable aux yeux de Dieu ?

— Si la nullité pouvait en être requise, ce serait par elle et non par vous. Ce n'est pas à vous, mon fils, à faire élection de vos croix et pénitences, vous devez les accepter toutes préparées et détrempées de la main de Dieu. Si la découverte de votre crime, que vous sembliez craindre comme prochaine, vous apporte infamie et persécution, au lieu et place de cette bonne renommée et gloire mondaine que vous avez peut-être trop prisées, vous devez vous courber sous la main qui vous frappera et boire sans murmure le calice d'amertume.

— Je vous comprends, mon père. Ainsi, je ne puis pas, au risque de ce qui peut en résulter, garder en mon castel mon complice de crime, mon audacieux écuyer qui a insulté la femme de son maître ?

— Non, en vérité, mon fils, cela ne se peut.

— Et ne dois-je pas instruire ma malheureuse femme de mon horrible secret ?

— Mon fils, si vous gardez le silence avec elle sur ce point par des vues purement humaines, comme pour vous réserver des jouissances d'amour, ou par tel autre motif qui vous serait personnel, vous joueriez un rôle d'égoïsme et d'impiété ; mais il n'en sera pas de même si vous vous taisez par respect et ménagement pour l'état de votre épouse, et pour ne pas contrarier les vues de la Providence qui l'appelle à donner le jour à un chrétien dont l'âme a un si grand prix aux yeux de notre Rédempteur. Cependant, comme elle pourrait apprendre la vraie cause de la mort de son mari, par suite de murmures et rumeurs publiques qui commencent à courir, il serait bon de lui tenir l'esprit tout prêt à ce nouveau méchef, soit en vous accusant sans cesse devant elle en termes vagues, de votre indignité, soit en faisant vous-même entière révélation à quelque sage et prud'homme digne à la fois de votre confiance et de la sienne.

— Elle a sa mère auprès d'elle, qui est femme expérimentée et de rare prudence.

— Eh bien, renouvelez auprès de sa mère la confession que vous m'avez faite ; condamnez-vous à la salutaire confusion de ses reproches dont elle vous accablera ; pareil entretien vaudra quasi pour vous long pèlerinage et austères mortifications.

— Il sera fait ainsi que vous l'ordonnez, mon père.

— Dites ainsi qu'il plaira à Dieu, qui vous a béni, et veut vous racheter des voies de l'iniquité...

Cependant l'évêque de Genève ne se sépara pas de son pénitent sans lui rappeler que vraisemblablement la justice ne tarderait pas à le rechercher, et que peut-être il serait obligé de se mettre à l'abri de ses poursuites en s'exilant à l'étranger. Rodolphe, qui semblait avoir oublié qu'il eût désormais quelque chose à démêler avec les hommes, remercia le prélat de ce charitable avis, et prit l'engagement de lui écrire pour le consulter derechef, et lui rendre compte de la manière dont il aurait amendé sa vie.

Puis il s'échappa de la ville à la faveur des ténèbres et sous un déguisement religieux qui lui fut donné.

Comme l'avait prévu François de Sales, l'évêché de Grenoble fut fouillé par la justice pendant cette soirée ; le concierge de l'hôtel demanda ironiquement à Laffrey, sergent de ville, s'il mettrait autant d'empressement à rechercher le sire de Francon qu'il en avait mis à tâcher de délivrer de prison le colonel Allard. Laffrey, piqué de ce sarcasme, redoubla de soins dans ses perquisitions, malgré les ménagements que lui avaient recommandés les chefs de la justice ; mais ces perquisitions furent : vaines, et il se retira tout honteux.

Reportons maintenant nos regards en arrière, et voyons ce qui s'était passé à la Combe en l'absence de Rodolphe.

Le dimanche matin, la baronne de Francon se sentit un peu incommodée. Il faisait un de ces ouragans de la fin du mois de mars, qui ramènent les neiges de l'hiver, au milieu des premières fleurs du printemps. La damoiselle de Richaud jugea que sa fille n'était pas en état de sortir par un aussi mauvais temps, et elle partit seule pour la messe. Vers les neuf heures et demie du matin, la jeune baronne sonna, afin que sa femme de chambre vînt l'aider à passer le léger déshabillé du matin, et à se transporter de son lit sur le sofa qui était près du feu.

Au lieu de Clodine, quelle fut sa surprise en voyant arriver qui le vieux Rebuffet ?

Il resta sur le seuil de la porte qu'il venait d'ouvrir, droit et immobile comme une sentinelle sous les armes qu'on est au moment de relever.

— Ah, ah, dit Marie en souriant, voilà donc quelle est aujourd'hui ma femme de chambre ? Vous serez un peu empêché dans votre besogne, mon pauvre Rebuffet, vous aurez à mettre une coiffe au lieu de casque, un corsage en guise de haubert, et des jupons en place de cotte d'armes.

— Moins bien servi vous serez, madame la baronne, mais meilleur gardien vous aurez.

— Certes, mon brave vétéran, je suis persuadée que plutôt que de rendre le castel à discrétion, vous vous feriez tuer par qui viendrait y mettre le siège.

— Oui, madame la baronne, c'est la consigne.

— Eh bien, observez-la fidèlement, mais renoncez à l'honneur de faire à votre maîtresse office de page ou de femme de chambre. J'attendrai que Clodine soit revenue de la messe, et je me lèverai un peu plus tard.

Rebuffet s'inclina et sortit.

Environ un quart-d'heure après, elle entendit marcher doucement dans l'escalier ; la porte s'ouvrit brusquement, c'était d'Autriné.

Il s'avancait avec un air de triomphe qu'il déguisait mal en baissant les yeux avec affectation : il s'arrêta tout-à-coup quand il entendit ces mots :

— Que voulez-vous, téméraire ?

— Madame la baronne, excusez-moi, je vous croyais levée.

— Qu'importe ? entre-t-on dans la chambre de dames sans congé et permission ? Sortez sur-le-champ.

— Madame la baronne, depuis le jour où vous reçûtes si ma ! mon premier aveu d'amour, et que vous refusâtes ; d'octroyer merci à votre premier serviteur, le remords pèse sur moi, je viens requérir pardon et miséricorde.

— Allons, je vous pardonne, pourvu que vous vous retiriez à l'instant même.

— Madame la baronne n'aura donc nulle pitié de mes tourmens ?

En même temps d'Autriné commençait à quitter son masque hypocrite d'humilité, et son regard s'animait d'un feu sauvage.

— Quoi ! c'est en m'insultant encore que vous implorez merci ! ribaud insolent ! traître ingrat ! Votre maître, mon respectable époux, ne vous chasse pas à coups de bâton comme vous le méritez, et voilà comment vous le payez de reconnaissance ! — Apprenez, darne superbe et hautaine, que je ne dois rien à votre respectable époux, monseigneur le baron de Francon, dont vous paraissez si fière. Monseigneur le baron est un assassin qui a réussi dans le crime par le secours de mon bras. Il a su que son complice, chassé et maltraité par lui, deviendrait son délateur, force a bien été qu'il me gardât à son service.

Marie, voyant l'air tranquille dont une telle révélation était faite, ne pouvait y croire ; mais étourdie de l'audace de ce langage, elle n'avait pas eu assez de présence d'esprit pour l'interrompre sur-le-champ, cependant elle reprit :

— Infâme menteur, mon époux assassin, et de qui ?

— De Fradel : je l'ai jeté moi-même dans le précipice, voilà l'accident dont il est mort.

— Juste ciel ! serait-il vrai !.... Et de demi assise qu'elle était, elle retomba sans connaissance sur son oreiller.

Mais, sans que d'Autriné y eût pris garde, la jeune baronne de Francon avait : sonné vers le commencement de sa visite ; et pendant que, peu soucieux de l'émotion douloureuse qu'il avait causée, mais très sensible aux charmes de la beauté qu'il avait sous les yeux, il restait comme absorbé dans une admiration muette, la grosse main de Rebuffet vint tout-à-coup s'appesantir sur son épaule et le faire tressaillir de surprise.

— Halte-là... messire écuyer, dit le vétéran, vous aviez cru peut-être la place abandonnée, parce que vous aviez vu sortir Clodine ; mais doucement, l'éveillé, je suis là, et passez la porte.

— Qu'est-ce à dire, vieux béquillard, commandez-vous céans ?

— Hors d'ici, monstre de mensonge ou de crime ! s'écria Marie en revenant à elle, et gesticulant avec une violence inouïe, hors d'ici, ta vue me soulève le cœur.... c'est assez de tortures !

Alors Rebuffet, indigné, poussa d'Autriné avec rudesse : celui-ci se retourna vivement, fit briller son stylet sur la tête de l'invalides, puis retirant sa main :

— Ce serait, luxe inutile de meurtre que de verser encore ce vieux sang ; par ce que je fais souffrir à cette femme, je vois que j'obtiens vengeance de ses dédains ; et c'est aussi une volupté que la vengeance, elle me suffit. En quittant le manoir j'y laisse pour remplaçans la discorde et la haine, avec leurs serpents et leurs poisons. Ce seront là mes derniers adieux.

Là-dessus d'Autriné s'éloigna précipitamment.

La pauvre dame de Francon tomba dans d'horribles convulsions ; Rebuffet, dont le premier mouvement avait été de courir, malgré sa jambe de bois, après l'insolent fugitif, revint en toute hâte aux cris de sa maîtresse. Ne sachant comment faire pour lui prêter assistance, il se désespérait, se tordait les bras, appelait, en vain du secours

par la fenêtre ; ses cris se perdaient dans la campagne déserte, et allaient peut-être réjouir dans sa fuite le pervers d'Autriné.

Une demi-heure entière s'écoula, une demi-heure qui fut un siècle pour le bon serviteur. Il allait sans cesse de la fenêtre au lit, et du lit à la fenêtre. Enfin il aperçut à travers la haie du verger, la damoiselle de Richaud, qui, de la plaine où elle était allée à la messe, était remontée en toute hâte, poussée par je ne sais quel pressentiment inquiet d'amour maternel. Les cris de secours de Rebuffet pressèrent encore sa démarche, et elle arriva, respirant à peine, dans la chambre de sa fille.

L'infortunée Marie était toujours en proie aux mêmes convulsions, et de plus aux accès d'un violent délire.

— Non, Fradel, mon époux, je n'irai pas à cet autel du sang, oh du sang...tes membres déchirés..... ils te jettent à travers les ronces..... pardonne..... non, ma foi ne sera pas donnée à ton assassin..... ciel !..... qui a dit oui..... oh enfer !..... ôtez, ôtez cette couronne..... elle me déchire, elle est d'épines..... je suis baronne..... la baronne du meurtre.... ah quel honneur ! horreur ! Et un rire éclatant, le rire de la démence venait agiter ses lèvres, et ses yeux restaient fixes, hagards, elle semblait ne pas comprendre sa propre gaieté.....

La damoiselle de Richaud, qui avait été le matin même informée des bruits qui avaient couru sur le sire de Francon, recueillit avec effroi ces paroles incohérentes, et à l'aide du récit de Rebuffet, qui pourtant n'avait pas tout entendu, elle comprit ce qui s'était passé en son absence. Le oui fatal dont se plaignait Marie, c'était sa mère qui l'avait exhortée à le prononcer, c'était sa mère qui, l'encourageant à surmonter la terreur mystérieuse d'une apparition inexplicable, l'avait en quelque sorte poussée entre les bras du baron de Francon, encore tout fumant du crime commis contre Fradel.

Quelle position pour une mère ! ... La damoiselle de Richaud, bourrelée par des regrets presque aussi cuisants que des remords, semblait pourtant puiser la force de les surmonter dans la nécessité des soins qu'elle devait aux douleurs de sa fille ; elle se multipliait pour lui prodiguer des soulagemens : elle attendait avec anxiété l'arrivée d'un frater du voisinage, qu'elle avait envoyé chercher.

Long-temps après que le docteur villageois fut venu, et après avoir éprouvé pendant cinq ou six heures les plus cruelles souffrances, Marie mit au jour le fruit prématuré de son union avec le baron de Francon. Cet avortement la délivra du supplice de voir dans son enfant l'image d'un époux qui n'avait dû sa main qu'au succès d'un crime.

Après tant d'émotions et de douleurs, Marie tomba dans un affaissement profond, et un sommeil bienfaisant vint suspendre quelque temps ses maux.

La damoiselle de Richaud, assise dans un fauteuil, regardait de temps en temps sa fille avec des yeux encore pleins de larmes amères. Elle éprouvait quelque douceur à la voir enfin goûter un repos plein de sérénité. Elle semblait soulagée par ce spectacle des tristes pensées qui l'oppressaient.

Elle venait de compter onze heures à la grande pendule de l'escalier, dont le tintement argentin interrompait seul le silence solennel de la nuit, quand Marie ouvrit ses deux grands yeux bleus, et les tourna lentement sur sa mère avec une expression de doute et d'étonnement.

— Ma mère, lui dit-elle d'une voix faible, ai-je rêvé tant d'horreurs, ou bien suis-je vraiment l'épouse du meurtrier de Fradel ?

— Ma fille, répondit la damoiselle de Richaud avec un air de contrainte et d'hésitation, nous n'avons que de vagues soupçons sur le crime dont on accuse le baron de Francon, ton nouvel époux.

— Mais son complice, l'instrument dont il s'est servi, il était là devant moi, il m'a tout dit !....

— Ce n'était peut-être qu'une imposture imaginée pour le besoin de la vengeance.

— Ah ! ce serait plus monstrueux que son assassinat !.....

A ce moment le son d'un cor retentit au grand portail du château : Marie tressaillit.

— Ma mère, c'est peut-être monseigneur le baron de Francon, faites que je ne le voie pas, pas à présent du moins, pas à présent, de grâce, qu'il ne s'offre pas à ma vue !...

— Je vais à sa rencontre, ma fille, voici l'heure où ta chambrière devait me relever de la veillée, mande-la venir sur-le-champ ; mon ambassade, je l'espère, aura plein succès, et je reviendrai t'en faire part.

Au moment où la damoiselle de Richaud tournait la seconde rampe de l'escalier, le sire de Francon, botté et éperonné, montait avec bruit et précipitation les premiers degrés.

— Arrêtez, s'écria-t-elle, homme de mensonge et de sang ! pour arriver jusqu'à ma fille, il vous faudra passer sur le corps de sa mère.

— Vous savez donc mon crime, reprit Rodolphe avec un air de stupeur, et Marie le sait-elle ?

— Quoi, vous n'essayez pas même de nier ! quelle étrange audace ! vous voudriez bien, n'est-ce pas, que ma fille ne sût rien ? vous accepteriez encore ses naïves caresses ; vous continueriez de dérober à son ignorance les témoignages d'une tendresse usurpée, volée comme les dépouilles que le brigand enlève au voyageur qu'il a poignardé.

— Je dois subir sans murmure vos plus sanglans reproches ; brigand, suborneur, assassin, je mérite tous ces noms, et de pires encore. Le jour de l'expiation est arrivé, je le vois, en même temps que celui du repentir... Mais, de grâce, qui a révélé mon forfait ? il n'eut qu'un seul témoin, celui qui en fut l'instrument.

— Ce témoin a parlé ; venu auprès de ma fille dans des intentions peut-être bien différentes, il a répondu à ses rigueurs par cette révélation qu'il lui a jetée en fuyant, comme une imprécation de vengeance ! La pauvre Marie en a senti incontinent les effets : dans les accès d'une douleur inouïe, elle a avorté du fruit qu'elle portait dans son sein.

— Ainsi, reprit Rodolphe d'un air sombre, ce lien nouveau qui m'aurait enchaîné à elle est encore brisé ! les desseins de la Providence s'accomplissent... Pourquoi faut-il, cependant, que la fanatique vengeance de d'Autriné soit tombée d'abord sur celle que je n'ose plus nommer mon épouse..... O Marie ! Marie ! non, je ne suis pas digne que tu me foules aux pieds !....

— Messire de Francon, je ne conçois pas votre langage : est-ce vraiment honte et repentir qui inspirent vos paroles, ou bien serait-ce vile hypocrisie pour obtenir un impossible pardon ?

— Sur mon âme, il ne manque plus que d'exciter un tel soupçon ! moi, hypocrite, jamais !..... O mon Dieu, est-ce assez d'opprobre ? Non, malheureuse mère, non, je n'essaierai même pas de demander grâce et merci, je me punis et me proscriis moi-même, n'espérant plus qu'en la miséricorde divine immense comme le fut ma perversité. Suivez-moi, damoiselle de Richaud, vous verrez si je suis sincère.

Il avait reconquis tant de dignité par son repentir, son regard avait une si noble et si modeste assurance, que la damoiselle de Richaud ne put résister au singulier ascendant qu'avait repris sur elle, celui-là même qu'elle était venue confondre. Elle entra avec lui dans la grande salle ; là, Rodolphe appela Rebuffet, le concierge, le palefrenier et tous les gens de la maison qui étaient encore levés.

— Mes amis, leur dit-il, j'entreprends un pèlerinage, un voyage long et pénible dont je ne reviendrai peut-être jamais ; en mon absence, obéissez à madame de Francon comme à moi-même, je lui enverrai demain la donation de tous mes biens, qu'elle acceptera, sans doute, comme une faible indemnité en échange de son bonheur qu'il ne m'est plus donné de faire. J'ai été quelquefois dur et injuste envers vous, pour toi, surtout, mon vieil ami, dit-il à Rebuffet en lui prenant la main : pardonnez-moi ces torts de mon humeur inégale et emportée ; et si mon nom devient jamais pour vous le sujet de plus grands scandales encore, souvenez-vous alors, qu'à dater de ce jour Dieu avait touché le cœur de votre maître.

Puis, se tournant vers la damoiselle de Richaud, et la prenant à part, il ajouta :

— Je n'ai pu tout dire : mon nom est celui de votre fille, et dès-lors il ne m'appartient plus à moi seul, je n'étais donc pas libre de le livrer au mépris public. Allez raconter à madame de Francon ce que vous avez vu et entendu, et si par la suite elle me pardonne, si vous me pardonnez vous-même, faites-le dire à monseigneur de Genève, qui m'en transmettra la nouvelle : ce serait le plus grand allègement pour mes remords, le plus doux reconfort pour mes derniers momens.

La damoiselle de Richaud, interdite et presque attendrie, se retira sans pouvoir dire une arole, et remonta l'escalier comme la pendule du château sonna minuit.

Rodolphe s'élança à travers l'assemblée de ses serviteurs stupéfaits, et Rebuffet, qui le suivait pour lui offrir ses services, ne le trouva déjà plus dans la cour du château ; le bon serviteur pleura de regret de ne pouvoir faire le salut d'adieu à son maître, qui gravissait déjà la colline supérieure, et qui disparaissait dans les ténèbres.

XXIII,

Heureux, qui s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière
Efface encor vivant ses traces sur la terre !

LAMARTINE.

Tout dans le cloître auguste offre à l'œil attristé,
La prière, la mort, le temps, l'éternité ;

Et cette enceinte ouvrant sa retraite profonde,
Semble à l'homme interdit ouvrir un autre monde.

PARCEVAL-GRANDMAISON.

Le surlendemain, dans la journée, un messenger arriva à la Combe, apportant l'expédition d'un testament notarié, par lequel le sire de Francon faisait don de tous ses biens à sa jeune épouse, à la charge, par elle et ses héritiers, de construire une église dans la commune de la Combe, de pourvoir aux besoins du pasteur, et de fonder, dans cette église⁷³,

un service annuel pour le repos de son âme, quand il serait mort.

— Ma mère, dit Marie à la damoiselle de Richaud, pouvons-nous accepter pareille donation ?

— Ma fille, ta famille est pauvre, c'est à elle que ces biens reviendraient en définitive.

— Je vous comprends : mais mes frères, eux-mêmes, voudraient-ils de ces biens s'ils savaient qu'ils sont le prix du sang ? Ah ! une famille dût-elle un jour subir les mépris de la roture riche et insolente, qu'elle reste indigente et obscure, comme le fut notre ayeul le charbonnier, mais que le dépôt d'honneur qu'il nous a transmis se conserve pur et intact de génération en génération. Mieux vaut ce noble héritage avec pauvreté pour compagne, que richesse et opulence dont on aurait à cacher l'origine.

— Mais toi-même, ma fille, il faudra donc que tu retournes dans la maison paternelle, et que tu sois ainsi que moi à charge à ton frère aîné qui a déjà nombreuse famille ? — Hélas ! à une vie flétrie comme la mienne, pour laquelle toute jouissance est d'avance empoisonnée, il ne faut pas grande dépense ni partant grands revenus. Mais n'est-il pas vrai que si j'avais su le crime de Rodolphe, je ne l'aurais pas épousé ? Or, ne serait-il pas bien plus vil d'accepter sa fortune toute seule, que sa main et sa fortune réunies ? D'ailleurs, j'ai déjà fait le plan de ma destinée : non, je ne serai pas à charge à mon frère ; en vendant mon trousseau, la gentilhomière et le petit domaine de Fradel, je pourrai réaliser une somme d'argent trois fois plus forte que la dot exigée pour entrer dans un couvent ; et c'est là, ma mère, c'est le seul asile où je puisse trouver désormais repos et douceur.

— Ma fille, Dieu me garde de chercher à influencer ta destinée ; j'ai été trop punie de l'avoir fait une fois dans ma vie, et je crois, du reste, tes projets fort sages. Mais est-ce que tu t'appartiens encore ? n'es-tu pas à l'homme à qui tu es unie par un lien qui, après tout, est légitime ?

— S'il est réellement converti, il ne viendra jamais exiger l'accomplissement de devoirs conjugaux qui me seraient impossibles.

— Je ne puis m'empêcher de le croire sincère : l'abandon qu'il t'a fait de ses biens, prouve encore mieux son intention de ne revenir jamais et de dire un adieu éternel au monde.

— C'est précisément cette marque de pieuse générosité qui réveille encore dans mon cœur quelque intérêt pour lui. Je serais fâchée de ne pouvoir pas y ajouter foi. Je me retirerai donc dans une abbaye, et pour y entrer, j'attendrai de savoir sa destinée.

— Maintenant, dis-moi où tu comptais te retirer.

— Ma mère, je n'avais là-dessus rien d'arrêté, mais je songeais aux Chatroussines de Prémol.

— Ma bonne Marie, si c'était une vocation décidée, je n'entreprendrais pas de la combattre. Mais ta santé est délicate, et sans doute elle restera toujours altérée des secousses cruelles que tu viens d'éprouver. La règle des Chatroussines est fort austère ; le couvent de Prémol⁷⁴, comme presque tous ceux du même ordre, est au milieu des forêts, dans des montagnes très âpres et très élevées ; et en vérité qu'as-tu fait pour t'imposer si rude pénitence ?

— Oh ! je fus trop enivrée de vanité quand ce funeste mariage m'éleva du rang de vassale à celui de suzeraine, de baronne, de haute et puissante dame !..

— Eh bien ! n'est-ce pas punition suffisante, que d'avoir trouvé l'infortune, là où tu plaçais le bonheur ?

— Non, ma mère, puisque cela n'a pas été volontaire. Mais je conviens qu'il suffit de pratiquer les vertus contraires aux vices, qui m'ont séduite, et de consacrer ma vie à l'obéissance et l'humilité.

— Et ainsi, que décides-tu ?

— Ma mère, si j'entrais à l'abbaye de Sainte-Croix, chez ces bonnes Bernardines qui m'accueillaient si bien dans mon enfance, je serais là à l'entrée de la vallée de Quint, je respirerais l'air natal, l'air du berceau de ma famille, et je pourrais recevoir souvent les visites de tous les miens.

— Ma fille, si c'est cette retraite que tu choisis, je t'y suivrai, et si tu es malade, je serai ton infirmière. Et aussi bien, qu'irais-je faire dans le monde ? j'y porterais un cœur navré, des paroles de tristesse, et l'on n'y comprendrait pas mon langage ! Je pourrais aller chez ton frère, mais j'y trouverais une croyance opposée à la mienne ; et tu peux me croire, ma fille, je l'ai éprouvé dans le cours de ma vie, cette diversité de culte est une source de gênes,

d'ennuis et d'amertumes. Avec un époux, un fils chéri, qu'il est pénible, quand on a les mêmes peines, de n'avoir pas les mêmes autels ! qu'il est cruel de ne pouvoir pas verser dans le sein de ceux qu'on aime, son âme toute entière, et au milieu même des épanchemens les plus doux de se sentir tout-à-coup arrêté par la différence de foi, comme par une barrière glacée !

La damoiselle de Richaud s'étendit encore quelque temps sur ce sujet ; puis après avoir confirmé sa fille dans son projet pieux, auquel elle aimait à s'associer, elle s'entretint avec elle sur le point de savoir en faveur de qui il faudrait se dessaisir de la fortune du baron de la Combe, à laquelle Marie persistait à renoncer.

On découvrit que Rodolphe avait par sa mère, un parent éloigné, appelé Pierre du Faure, qui vivait pauvre et orphelin, dans le voisinage de Cremieu. Ce gentilhomme accepta le bienfait de la jeune baronne de la Combe, aux conditions exprimées dans la donation ; il fit en son nom, l'achat des biens de Fradel, et par la suite il prit le nom et les armes de Francon.

Huit ou dix jours après Pâques, la damoiselle de Richaud et sa fille partirent de la Combe dans le plus modeste et le plus simple équipage ; en passant à Grenoble, elles s'enquérèrent si monseigneur de Genève était encore clans cette ville ; il était parti trois jours avant pour son diocèse. Madame de Francon lui écrivit pour le prier de transmettre à son mari l'assurance d'un pardon qu'elle croyait lui devoir après les marques qu'il avait données d'un si efficace et si pieux repentir. Elle avertit en même temps le saint prélat de son changement de demeure, de la détermination qu'elle avait prise de couler ses jours à l'ombre du sanctuaire, où elle allait chercher un abri contre les orages qui avaient tourmenté sa vie.

Environ trois mois après, elle reçut de Saint-François de Sales une réponse ainsi conçue :

Chambéry, le 19 juillet.

Madame et très-chère fille en Jésus-Christ.

« Je n'ai pas répondu plutôt à votre lettre du 17 avril dernier, parce que j'attendais d'avoir des nouvelles du baron de la Combe. Dans l'extrait ci-inclus, d'une lettre que j'ai reçue ce matin même à Chambéry, par monseigneur le nonce qui se rendait à Paris, vous verrez les étranges aventures de ce pécheur pénitent ; sa fin, que les mondains diraient fâcheuse, ne peut pas être appelée de même sorte par des chrétiens, puisqu'il est mort en bon chemin de dévotion et repentance. Vous savez, sans doute, qu'incontinent après qu'il fut revenu de la Combe, il me fit part de son entretien avec la damoiselle de Richaud, et je n'eus plus moyen de faire obstacle à ses premières résolutions que je jugeai alors avoir pu être inspirées du ciel. Il me communiqua aussi un songe qui me sembla fort obscur pour ce qui concernait l'avenir, et je n'en fis pas grand état alors ; mais la lettre de son éminence le grand pénitencier, m'en donne la clef, et en justifie le sens prophétique. Quant à deux apparitions qu'il croyait miraculeuses, et dont il m'entretint pareillement, vous voyez ci-après qu'elles s'expliquent de manière naturelle, quoiqu'elles soient encore singulières et qu'elles paraissent avoir été suscitées par Dieu même, pour toucher cette âme égarée, sur laquelle il avait ses vues providentielles.

Je n'ai que faire de rien additionner touchant le sire de Francon, la lettre que je Vous envoie vous donnant tous les détails désirables ; il n'est meshui,⁷⁵ ma chère fille, ni barrière, ni chaîne entre vous et le sanctuaire ; et si votre cœur lassé des apparences mensongères et dures tempêtes du monde, a toujours même désir de se donner au sauveur bien aimé, à l'époux éternel qui ne trompe jamais, il vous sera loisible d'en suivre les dévots et amoureux mouvemens.

Que Dieu vous ait, Madame et chère fille, en sa bonne et sainte garde, etc.

Extrait de la lettre du cardinal grand-pénitencier à M. de Genève⁷⁶.

Votre recommandé n'est arrivé ici que long-temps après son départ de Grenoble : il s'était embarqué à Marseille pour Livourne, et une tempête horrible qui a poussé le vaisseau, où il était presque en vue de l'Espagne, puis des vents contraires, qui l'ont retenu en pleine mer, ne lui ont permis d'aborder aux côtes d'Italie, que vers la fin du mois de mai. Le 7 juin dernier, il était à Rome, et il s'est présenté à moi, le lendemain matin. Je l'ai admis sur-le-champ au tribunal de la pénitence, il a achevé sa confession le 10 et le 12 du même mois. Vivement édifié de ses sentimens de piété et de repentir, je l'ai autorisé à s'approcher de la sainte table, et le 13 juin il a reçu de ma main le corps mystique de notre Seigneur Jésus-Christ, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Muni du viatique sacré, il est allé coucher le soir même à Albano. Son projet qu'il m'avait soumis, et que j'avais entièrement approuvé, était d'aller faire une retraite à la chartreuse *della Torre*⁷⁷ fondée par Saint Bruno en Calabre. Là il devait prendre l'habit de pèlerin, et s'embarquer ensuite pour la Terre-Sainte, dans un des ports les plus voisins. Le ciel en a ordonné autrement.

Le matin du 14 juin, il faisait un très beau clair de lune. Le sire de Francon s'était mis en marche à deux heures après minuit pour profiter de la fraîcheur et se reposer ensuite pendant la chaleur étouffante du jour. Comme il traversait les bois de la Riccia, des coups de feu partent d'un buisson voisin de la route, son cheval est atteint

mortellement, lui-même tombe blessé grièvement d'une balle à l'épaule gauche. Les auteurs de ce meurtre étaient trois brigands qui sortirent alors de leur embuscade pour le dépouiller, et comme ils ont été arrêtés depuis, ainsi qu'une grande partie de la bande nombreuse à laquelle ils appartenaient, je puis vous donner sur les faits qui suivent, les détails qui m'ont été transmis par les employés de justice.

L'un de ces brigands, un nommé Palutrano, natif de Fondi, s'empressa de couper les courroies du porte-manteau qu'il mit sur ses épaules, et se dirigea vers la caverne qui était le quartier-général de ses camarades, en disant aux deux autres : *Faites le reste.*

Le second, qui était un Français nouvellement admis dans la confrérie, et encore incomplètement armé, sauta sur les pistolets d'arçon attachés à la selle pendante du cheval, et dont il avait vu briller de loin, à la clarté de la lune, le canon poli, et qui avaient été cause que le cri *de la bourse ou la vie*, ce qui vive des voleurs de grand-chemin, n'avait pas précédé les coups de mousquet. Les brigands avaient prévu une résistance à laquelle ils n'avaient pas voulu s'exposer.

Pendant que le Français faisait sa capture, le troisième, qui était un Piémontais appelé Benosti, s'apprêtait à dépouiller le corps gisant dans la poussière, quand il s'aperçut qu'il respirait encore : il prit son stylet pour l'achever ; mais à ce moment le malheureux blessé se soulève péniblement sur son bras droit et se retourne vers son assassin, en poussant un gémissement plaintif ; en voyant cette figure blafarde, éclairée par la pâle lueur de la lune, Benosti recule effrayé, et s'écrie :

— O signor scudiere, cosa stupenda, il padrone ! il padrone ?⁷⁸

Le Français s'approche, il reste lui-même interdit, stupéfait ; pourtant il se ravise, et plus résolu que son compagnon, il allait frapper la victime de son poignard, quand un cri l'arrête, il lève les yeux, et voit arriver par le chemin un religieux vêtu de blanc. Déjà Benosti s'enfuyait en criant :

— Au che il fantatima.⁷⁹

Le *prétendu fantôme*, dit le Français, il faut que je le voie enfin de plus près ; et il marchait droit au religieux, quand cinq sbires qu'il vit de loin arriver au galop dans la même direction, l'arrêtèrent dans sa marche, il sauta le fossé et se renfonça dans le bois, à la suite de Benosti.

Le religieux s'empressa d'arriver auprès du blessé, et il manifesta à son tour un grand étonnement ; car ce religieux, frère convers de la grande Chartreuse, qui revenait d'une mission que son général lui avait donnée pour la Chartreuse de Garigano, avait jadis été palefrenier au service du sire de Francon. Atteint d'un goitre et autres infirmités qui le rendaient à moitié difforme, on l'appelait jadis Jeannot le crétin ; depuis qu'il est religieux, on le nomme frère Jean. Le bon frère servant, quand il vit son ancien maître en cet état, fut grandement ému de pitié ; il s'occupa tout de suite à étancher le sang de la plaie avec son mouchoir ; puis, aidé de l'un des sbires, il fit un brancard avec des branches d'arbres et transporta le sire de Francon au petit village della Riccia, qui n'était qu'à un quart de lieue : puis, comme les sbires allaient à Albano, le frère Jean les pria d'envoyer au plus vite un chirurgien et un prêtre pour donner au moribond les secours temporels et spirituels.

Le baron de Francon, étendu sur de la paille fraîche, entouré des soins des bonnes gens de la chaumière, et de son ancien serviteur, reprit un instant ses esprits, et alors il dit d'une voix éteinte :

— Où suis-je..... Que je souffre..... Ce n'est pas trop pour mes crimes, ô mon Dieu.....

Alors le frère Jean s'approcha en lui présentant son petit crucifix ; il le saisit d'une main défaillante, il y attacha ses lèvres, en criant :

— Miséricorde, pardon, ô mon Sauveur ! votre grâce est venue me prendre par la main... Qu'elle fasse pour moi comme pour le larron repentant ; par les mérites de votre passion, faites que je puisse vous voir un jour dans le ciel !...

Puis tournant son œil mourant vers celui qui lui avait offert ce dictame immortel pour les blessures de l'âme :

— Mon frère, je... Mais je vous connais ! s'écria-t-il.

— Eh oui ! monseigneur et mon maître... Je suis Jeannot, dit le crétin.

— Grand Dieu ! ta providence est grande, tes jugemens sont infinis, je suis secouru par celui que j'ai maltraité, soulagé par celui que je méprisais. Eh bien, Jeannot, mon frère, vois le cardinal V... à Rome, au nom de ce Dieu devant qui je vais paraître, dis-lui ce qui m'est arrivé, et de prier pour le repos de mon âme.... car, je le sens, ma vie s'en va.

— Mais, mon maître, j'ai mandé venir le chirurgien, il peut vous guérir.

— Ah c'est fini, priez aussi pour moi, mon bon Jeannot.

Et à ce moment, épuisé par l'émotion que cette reconnaissance lui avait fait éprouver, il retomba privé de sentiment. Peu de temps après, le prêtre et le chirurgien arrivèrent, mais il avait rendu le dernier soupir.

Frère Jean resta à prier près de son corps une partie de la journée, et le soir il l'accompagna jusqu'au petit cimetière de la Riccia, où git maintenant ignoré à côté de la tombe du pauvre celui qui fut haut et puissant seigneur du royaume de France.

Le frère chartreux vint le lendemain se présenter chez moi : cet homme bégaie, il est en tous points disgracié de la nature, mais son esprit, borné sur tout le reste, est d'une merveilleuse compréhension pour les choses du ciel : sa simplicité est vraiment celle d'un enfant de Dieu.

Il me raconta les détails que je viens de vous donner, avec les marques d'une sensibilité qui me toucha : il me dit que le langage chrétien de son ancien maître mourant lui avait paru un miracle de Dieu après ce qu'il avait vu et entendu de lui dans un autre temps ; et comme je le pressai de s'expliquer là-dessus, afin de faire reluire par là à mes yeux tout l'éclat de la miséricorde céleste, il me fit le récit dont voici la substance.

« Quand il était au service du sire de Francon, Jeannot couchait pendant l'été dans une grange qui était au nord du château de la Combe. Une nuit il entendit la fenêtre du rez-de-chaussée qui donne de ce côté, s'ouvrir mystérieusement : il regarda alors par une fenêtre de la porte de la grange, et il entrevit trois hommes qui se laissèrent glisser successivement en dehors de la fenêtre ; ces trois hommes passèrent tout-à-fait près de lui, et il reconnut parmi eux le sire de Francon et son écuyer, le troisième lui était inconnu. Poussé par la curiosité, il les suivit de loin par derrière, et quand il les vit s'arrêter sur les bords d'un précipice, il fit un circuit pour se cacher dans un petit bois, d'où il pouvait observer leurs mouvemens. Là se consumma un assassinat affreux dont ma plume se refuse à vous reproduire les détails : qu'il vous suffise de savoir qu'au moment où il fut consommé, le pauvre Jeannot, incapable de se maîtriser, laissa échapper un cri d'horreur ; on se mit aussitôt à sa poursuite, mais il se cacha dans un buisson épais, et on ne put le trouver.

Doué, par la grâce de Dieu, d'un sentiment profond du bien et du mal, Jeannot ne pouvait se résoudre à vivre sous le même toit que deux assassins ; il feignit donc d'être mécontent d'une injustice dont il avait été la victime, il se sauva du château de la Combe, et alla se réfugier à la Grande Chartreuse, où il fut reçu par la suite frère lai.

Plus d'un an après le général de la Grande Chartreuse, ayant reconnu que frère Jean était un homme sûr et fidèle, le chargea de porter plusieurs missives importantes à la Chartreuse de Garigano en Calabre à d'autres couvens du même ordre en Italie. Frère Jean devait aller coucher le soir du premier jour à la Chartreuse de Saint-Hugon en Savoie. Mais quand il fut dans la vallée du Graisivaudan, il vit briller de loin au soleil couchant les murs du château de la Combe, et ne put résister au désir de dire un dernier adieu au lieu de son berceau. Il trouva les portes ouvertes, et il entra furtivement jusque dans la grande salle du château de la Combe ; de là, il vit la porte de la chapelle ouverte, les cierges allumés, on célébrait une cérémonie sainte : il prêta l'oreille au prêtre qui était tourné du côté des assistans, entendit ces paroles sortir de sa bouche : Marie de Richaud, veuve de Fradel, acceptez-vous pour époux le sire de Francon ? C'était l'assassin qui allait épouser la femme de sa victime. Frère Jean laissa échapper un cri de surprise et d'indignation et disparut sur-le-champ. »

Deux jours après que ce bon chartreux m'eut raconté ces singulières aventures, j'appris qu'une bande de brigands avait été cernée par un escadron de carabiniers, et forcé de se rendre près de Tusculum dans les Apennins. *L'uditore di giustizia* en avait interrogé plusieurs, et entre autres un nommé Benosti, qui lui avait fait des aveux complets, il était convenu d'avoir tué dernièrement près la Riccia un seigneur de Dauphiné dont il avait été le *bravo*, et pour le compte duquel il avait commis jadis un assassinat. Au contraire, un Français à qui il avait également fait subir un interrogatoire, s'était retranché dans la négative la plus absolue ; il avait dit qu'il avait été forcé par les voleurs de s'enrôler dans leur bande, qu'il arrivait de France, et qu'il n'avait commis encore aucun méfait. On avait eu beau le mettre à la question, il avait persisté dans ses réponses.

Il me vint alors à l'esprit que le frère Jean pourrait être un témoin utile à la justice, je le fis appeler à la chartreuse de Rome où il était encore, et *l'uditore* l'emmena au château Saint-Ange pour le confronter avec Benosti et avec le brigand français.

Ce dernier fut reconnu par le frère Jean pour l'ancien écuyer du baron de la Combe, appelé d'Autriné, et l'un des deux instrumens de l'assassinat du précipice.

D'Autriné alors entra en fureur ; il s'avança de toute la longueur de ses chaînes contre frère Jean, le menaçant du geste et le couvrant d'injures. Enfin, après s'être vainement débattu dans ses fers et après avoir épuisé le vocabulaire le plus hideux de l'invective et du blasphème, il retomba sur les dalles de son cachot, couvert d'écume et de sang.

Quant à Benosti, comme frère Jean ne l'avait vu qu'une seule fois, il dit qu'il croyait le reconnaître pour l'un des assassins du précipice, sans pourtant oser l'affirmer.

Mais Benosti, étonné de voir les circonstances d'un crime commis au loin et depuis long-temps, si exactement rapportées par un témoin qui se trouvait devant lui, et qui avait tout vu, s'écria avec un air de confusion « *questo veramento e il teste di Dio*⁸⁰ ; et alors voyant que par ce témoignage son complice d'Autriné était perdu, il ne fit aucune difficulté de rapporter ceux des détails de l'aventure della Riccia, qu'il avait cachés jusqu'alors. Ce sont les mêmes que je vous ai donnés ci-dessus.

Je ne vous aurais pas fait un si long récit, monseigneur, si je n'avais pas cru que cette histoire fût du nombre de celles qui peuvent édifier le vrai croyant. En apprenant comment le sire de Francon a été mis à mort par ses propres *bravi*, de quelle manière ces *bravi* eux-mêmes ont été confondus par un témoin inattendu suscité par la Providence, vous vous écrierez avec moi à l'exemple de Benosti, *è veramente la giustizia di Dio !*⁸¹

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

NOTES DE LA DEUXIÈME PARTIE.

(a) Ce chapitre a l'avantage d'être calqué sur les documens contemporains, tels que l'Histoire de Dauphiné, par Chorier ; la Vie de Lesdiguières, par Videl, etc. Dans ces ouvrages, où la vérité était voilée par la crainte de déplaire à une famille puissante, on n'a pas osé éclairer le mystère qui s'attachait à un assassinat commis dans l'ombre ; ce qu'il y a de certain, c'est que nul n'avait intérêt à ce crime, que la femme, qui sut en profiter pour s'élever des derniers rangs de la société, au titre d'épouse d'un connétable de France. Ce qu'il y a de certain encore, c'est que dans cette affaire, Lesdiguières montra une indulgence et une protection calculée pour les auteurs présumés du meurtre, et qu'il sut étouffer le flambeau de la justice prêt à éclairer ces horreurs ténébreuses.

Cet événement historique a quelque analogie avec le procès que les Rohan-Soubise ont intenté à madame de Feuchère, à l'occasion de la mort violente du dernier des Condé. Nos lecteurs feront eux-mêmes les réflexions qui peuvent résulter du rapprochement des faits.

(b) La vallée de Quint, berceau des Richaud et des Bouillane, remonte des gorges de la Drôme, près de Die et de Poutaux, jusqu'aux montagnes de Vercor. Dans un espace de quatre ou cinq lieues, elle est arrosée par la petite rivière de Puse dont les bords deviennent très-verts et très-riants en s'approchant de la Drôme où elle se jette. Des collines sèches où l'on n'aperçoit que des arbrisseaux épars parmi les ravins et les rochers, conduisent jusqu'à Saint-Julien, qu'on peut regarder comme la capitale du pays de Quint. Près de ce village, la vallée, resserrée jusque-là, s'ouvre et s'étend, et dans le fond on aperçoit une espèce de cirque demi-circulaire formé par une chaîne de montagnes dentelées, dont les deux bouts se terminent aux crêtes aiguës et colossales d'Embel et de Dassieux. Des collines blanchâtres qui descendent des monts supérieurs, divisent ce grand cirque en quatre ou cinq petits vallons dans l'un desquels se trouve le fief de Marclan ; là, une petite maisonnette fort propre s'élève isolée au milieu du domaine qui en dépend.

Dans une cour pavée en dalles, une fontaine fait entendre son doux murmure ; un peu plus loin, au bas d'une prairie en pente douce, coule un ruisseau d'eau limpide. D'immenses troupeaux de moutons paissent sur le flanc des coteaux voisins. Cette maison et le domaine sont encore occupés par un Richaud, chef de la branche aînée de sa famille.

Or, il arriva jadis qu'un Richaud et un Bouillane, tous les deux charbonniers et habitant la vallée de Quint, travaillaient à faire du charbon, ou à couper du bois dans la forêt de Malatra, sur les pentes de la montagne d'Embel qui dominant la Chartreuse de Bouvente. Ils entendent non loin de là, près du lac de Toutand, des cris et de sourds mugissemens que les échos répétaient ; ils accourent en toute hâte, et ils aperçoivent un chasseur acculé contre un précipice par un ours d'une grandeur énorme. L'animal, blessé dans le flanc, cherchait à grimper le long d'une cheminée de rochers qui le séparait encore de son agresseur, et il n'était plus qu'à une petite distance de lui, quand les deux charbonniers arrivèrent, armés tous les deux de leurs grandes haches ; Bouillane frappa l'ours par derrière, lui coupa la jambe ; puis il n'eut, ainsi que Richaud, que le temps de se mettre par côté, et l'animal féroce ne pouvant plus se soutenir, descendit en roulant le long du rocher ; mais arrivé au bas, il se débattait encore en rugissant avec fureur, quand Richaud s'approcha courageusement, et lui assena sur la tête un coup si violent, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Le chasseur inconnu, témoin de cet acte de dévouement, remit dans le fourreau son couteau de chasse qu'il avait tiré comme sa dernière ressource. Il remercia vivement les deux charbonniers, leur dit qu'il s'était égaré en s'écartant de la suite du Dauphin, de laquelle il faisait partie, et comme la nuit approchait, Richaud et Bouillane lui offrirent un asile dans leur cahute : le chasseur accepta leur offre, et le lendemain il les pria de l'aider à apporter au Dauphin Louis, au château de Beauvais, l'ours qu'ils avaient tué. Ils s'y prêtèrent de grand cœur.

En arrivant au château, ils furent étonnés des honneurs rendus au chasseur qu'ils accompagnaient, et finirent par reconnaître en lui le dauphin lui-même : ils s'excusèrent alors du peu de respect qu'ils lui avaient témoigné ; mais le dauphin les embrassa, les appelant ses libérateurs, et il leur offrit une somme d'argent considérable pour leur

récompense. Les deux montagnards refusèrent fièrement une offre pareille, et ils déclarèrent que le courage ne se payait point avec de l'or. Louis s'excusa à son tour, et touché de l'élévation des sentimens des intrépides charbonniers, il leur dit qu'à tous égards, ils s'étaient montrés dignes de Chevalerie ; qu'ils avaient bien gagné leurs éperons en sauvant leur prince au péril de leurs jours, et alors il leur donna deux épées où il attacha lui-même sur la garde, deux pattes de l'ours qu'ils avaient achevé à coups de haches ; et il leur conféra la noblesse à eux et à leur postérité, avec le privilège de ne pouvoir pas déroger. Il les rendit exempts de tailles et de toutes les charges de la vassalité. En peu de temps les Richaud et les Bouillane se multiplièrent, et, s'il faut en croire Chorier, il y avait de son temps, dans la vallée de Quint, vingt-neuf familles de ces deux noms. Dans les commencemens, ils ne s'alliaient guères qu'entre eux, afin de s'assortir pour la naissance et la fortune, de manière à n'avoir pas à rougir de leur modeste noblesse. Vers le temps des guerres de religion, on vit s'altérer cette coutume qui faisait des Richaud et des Bouillane une tribu séparée. Cela n'empêchait pas qu'il y eût parmi eux une sorte de patriotisme local, et d'esprit de famille, qui les rendaient fiers de l'origine commune de leur petite illustration.

(c) Avec la dispense que le pape lui en donna, il épousa Françoise de Bonne, fille aînée du second lit du même. Ce fut une violence que l'amitié de Lesdiguières lui fit. Elle avait déjà été mariée en 1612, à Charles René du Puy, marquis de Montbrun, mais la nullité de ce mariage lui avait rendu toute sa liberté. Lesdiguières fut porté à ce dessein par l'estime qu'il avait pour Créquy, et par l'amour qu'il avait pour sa fille. Il ne faut juger qu'avec respect des actions des héros : quand même il ne semble pas honnête de les imiter, il faut les admirer. (Vie de Créquy, par Chorier, p.186.)

(d) Nobilibus était un célèbre magicien du commencement du XVI^e siècle. Il était l'astrologue du seigneur de Bouquérau, château situé à une petite lieue de Grenoble, sur un promontoire escarpé, qui domine la route de Savoie. Là, quand les domestiques refusaient d'obéir à ses ordres, il faisait un signe cabalistique aux Alexandre et aux Darius des tapisseries du vieux château, et aussitôt les illustres personnages se détachaient de la muraille, où auparavant ils figuraient immobiles, et ils venaient servir le magicien qui les avait évoqués. D'autres fois, Nobilibus avait des entretiens avec les esprits qui passaient sur les nuages ; un jour même, comme la société réunie au château de Bouquérau, paraissait se moquer d'une de ces mystérieuses conversations, il fit descendre, jusqu'auprès de lui, le nuage auquel il s'adressait, et on vit sortir un enchanteur italien avec une belle Romaine, sa maîtresse. Après s'être reposés un instant sur la terrasse du château, les deux voyageurs reprirent leur route aérienne.

Les sortilèges et les enchantemens de Nobilibus attirèrent l'attention du Parlement de Grenoble, qui fit d'abord une enquête à ce sujet, puis ordonna des poursuites contre le malheureux magicien. Après avoir subi la torture ordinaire et extraordinaire, Nobilibus fut condamné à être brûlé vif en 1563.

(e) L'auteur a fait ici un anachronisme volontaire. Le second mariage de M. de Créquy n'eut lieu qu'après celui de Marie Vignon avec Lesdiguières. Il est à remarquer de plus que M. de Créquy, qui avait eu des enfans de sa première femme, fille de Claudine du Gua de Bérenger, et de Lesdiguières, n'en eut aucun de » sa seconde union qu'il avait contractée un peu malgré lui, à ce qu'il paraît.

Marie Vignon, duchesse de Lesdiguières, eut une fin singulière et malheureuse. Elle était tombée en léthargie : on la crut morte. On procéda à son autopsie. Elle se réveilla au moment où son corps était ouvert et déchiré par le scalpel, et elle mourut dans des souffrances atroces.

FIN.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

50 cent. la liv. 5 fr. le volume de 600 pages.

MÉMOIRES COMPLETS
DU DUC
DE SAINT-SIMON

SUR LE SIÈCLE DE LOUIS XIV ET SUR LA RÉGENCE,

publiés

PAR M. LE MARQUIS DE SAINT-SIMON,

PAIR DE FRANCE.

nouvelle édition

collationnée sur le manuscrit autographe déposé chez l'éditeur.

Les *Mémoires de Saint-Simon* sont publiés par livraison et par volume. Ils formeront 15 volumes, divisés en 150 livraisons, qui contiendront la matière de 60 volumes ordinaires, et seront imprimés sur beau papier grand-raisin.

Il paraît une livraison tous les samedis et un volume tous les mois.

Le prix est de 50 centimes la livraison et de 5 fr. le volume.

Les personnes qui désireront recevoir leurs livraisons franches de port pour Paris, paieront trente livraisons à l'avance, sans aucune augmentation de prix. — Les souscripteurs des départemens peuvent s'adresser aux principaux libraires de leur ville, ou envoyer *franco* à l'éditeur, un mandat de 50 fr.

1 Le Chalet de la Balme, au-dessus d'Uriage, village connu par ses eaux minérales, et situé à deux lieues de Grenoble.

2 Il y a souvent jusqu'à quinze ou seize bergers dans un chalet duquel dépendent de vastes pâturages.

3 J'ai, depuis ce temps, fait dans l'Oisans, une partie de chasse aux chamois par un temps très-clair et très-serein.

4 Il ne faut pas confondre cette campagne faite sous le commandement en chef du général de Lesdiguières, dans le temps où le maréchal d'Ornano avait encore le titre de gouverneur du Dauphiné, avec celle où le roi vint en personne jusqu'à Montmellian et Aiguebelle, accompagné de Biron, de Rosny et de Crillon. Lesdiguières n'avait encore reçu, alors, que la provision de lieutenant-général des armées de Dauphiné, qui lui avait été expédiée à l'insu de d'Ornano.

5 On conserve encore les registres de ce temps ainsi raturés.

6 Les abîmes de Mian sont un emplacement couvert de rochers, près de Chapareillan, où un éboulement, suivant les uns, une éruption volcanique, suivant les autres, engloutit plusieurs bourgs ou villages.

7 On sait, qu'encore aujourd'hui, clans la Savoie et dans le Dauphiné, les paysans regardent la naissance d'un crétin dans leur famille, comme une bénédiction du ciel, et qu'ils le vénèrent comme un saint.

8 On verra au chapitre X, de la seconde partie, ce que c'était en Dauphine qu'un noble de Quint.

9 On sait que c'est de là que vient ne locution vulgaire pour exprimer l'infidélité des femmes.

10 Merclan est situé à la cime de la vallée de Quint, près de Die, e't est encore babité par les descendants de Richau.

11 Cette salle fut prêtée par M. Perier, père du célèbre ministre, à l'assemblée des notables du Dauphiné, qui y tint en 1789 ses orageuses séances : elle sert maintenant d'étendage à la manufacture d'indiennes et de toiles de coton, que feu M. Augustin Perier a établie dans le château de Vizille, et que dirige aujourd'hui son fils Adolphe, marié à mademoiselle de Lafayette.

12 Elles existaient encore il y a peu d'années, dans leur état primitif. M. Augustin Perier, qui quoique partisan des idées nouvelles, savait très-bien apprécier ce que les souvenirs antiques offrent de curieux et d'intéressant, avait donné beaucoup de soin à sa conservation ; mais un affreux incendie a

dévoré les précieux monumens d'un autre âge, en même temps que les richesses de sa manufacture.

13 Il n'y avait pas alors d'escalier, mais une pente de gravier fin.

14 On sait que les femmes des nobles titrés, des conseillers au parlement, des officiers d'un grade élevé, et des fonctionnaires d'un certain rang, jouissaient, seuls, au temps d'Henry IV, du privilège d'être appelées *madame* au temps même de Louis XIV, dans beaucoup de provinces, la femme d'un avocat, ou d'un simple noble, était appelée mademoiselle. Cette qualification descendit plus bas par la suite, et fut reportée aux femmes des procureurs, marchands, etc. Enfin la révolution avec son niveau sanglant, vint détruire ces distinctions frivoles et cruellement offensantes pour les susceptibilités plébéiennes.

15 La gaillarde développait parfaitement les grâces des jeunes personnes : un contemporain s'étend avec complaisance sur leurs cabrioles, tours et détours, fleurettes, drues et même bonds, et sauts forts, légers et adroits.

16 La volte était une danse encore plus vive et plus voluptueuse.

17 On dit qu'il avait appartenu aux anciens princes de cette province qui portaient ce nom. On en montre encore une fenêtre debout, où l'on dit qu'une danphine, retenue prisonnière par un mari jaloux, venait de temps en temps prendre l'air.

18 La tradition du pays dit que cet enfant périt calciné.

19 La plupart des Bonniot étaient protestans, c'était une famille nombreuse des Hautes-Alpes ; celui-là, seul, était catholique ainsi que ceux de Chenicourt.

20 Il y avait alors des cerfs et des biches dans ces forêts, aujourd'hui on n'en trouve plus que rarement quand il s'en échappe des bois de Saint-Hugon, appartenant au roi de Sardaigne

21 Les lièvres de ces montagnes, de la même espèce que ceux de la Russie, sont blancs pendant six mois de l'hiver, et d'un gris cendré le reste de l'année.

22 On appelle ainsi les sentiers presque à pic où l'on jette le bois.

23 En effet, l'accent du Graisivaudan n'a guères de rapport avec celui du midi du Dauphiné.

24 Lettre de Tavanne à Catherine de Médicis, sous Charles IX.

25 On me pardonnera cette expression toute moderne qui m'a paru peindre à merveille le système politique de la reine Catherine.

26 Tel était le duc d'Épernon en Provence.

27 On sait que le duc de Savoie était gendre de Philippe II, roi d'Espagne.

28 Chories, tome 2, page 100, histoire de Dauphiné.

29 Fort qui domine Aiguebelle.

30 Vie de Lesdiguières, par Videl.

31 Peu de temps après, la dame de Moirans reçut en don de Lesdiguières le marquisat de Trafford dont elle prit le nom.

32 Depuis fa fête de Vizille plusieurs années s'étaient écoulées.

33 Vie de Lesdiguières, pages 506 et 507, par son secrétaire Videl.

34 Autrefois le titre de monseigneur était donné à tous les membres du Parlement.

35 Tout autre que le lieutenant du roi aurait dit messeigneurs.

36 Le président d'Illins faisait, très bien les vers latins.

37 Vie de Lesdiguières, page 508, par son secrétaire.

38 Vie de Lesdiguières, *loco citato*.

39 J'ai trouvé ce discours dans les archives de la Combe que me montra le concierge du château.

40 Après une si longue phrase, les Dragmardo de Rabelais auraient bien pu s'écrier : Ouf !

41 Pour ce qui est de la toux, il s'est trouvé autrefois des prédicateurs assez extravagans pour l'affecter comme une chose qui donnait de la grâce ou de la gravité à leurs discours ; témoin cet Olivier Maillard, qui, en un sermon fait à Bruge, l'an 1511, marquait les endroits de son discours où il avait dessein de tousser, y mettant, comme cela se voit en l'imprimé : *hem, hem, hem*. (Traité de l'action oratoire, par le ministre le Faucheur, attribué mal à propos à Conrart.)

Sans cet exemple, dit un critique, on ne se serait peut-être jamais avisé d'une éloquence tousseuse.

42 Vie de Lesdiguières, page 93, par Videl.

43 Vie de Lesdiguières, page 217.

44 Cet étang ou réservoir négligé par le propriétaire actuel, ne sera bientôt plus qu'une mare bourbeuse.

45 Le sieur Francon, riche capitaliste piémontais, s'était en effet transplanté 60 ans auparavant en Dauphiné, et y avait acheté une charge, au bailliage, pour son fils.

46 Le précipice a pris le nom de *saut de Ribaud*.

47 A lune époque voisiné de celle à laquelle se passaient ces événemens, la famille des Richaud comptait vingt-deux branches, et celle des Bouillane

treize, (voir le nobiliaire de Chorier.)

48 Ils gagnèrent ce procès, dont j'anticipe l'époque, ainsi que d'autres du même genre, qui leur furent intentés soit par les autres roturiers du pays, soit par leur seigneur.

49 Voir la note *b*, à la fin du volume.

50 (Désormais) Meshui est encore en usage dans quelques parties du Bas-Dauphiné. On voit, dans les écrits des secrétaires de Lesdiguières de Saint-François de Sales et autres écrivains dauphinois de ce temps, comparés aux Mémoires de Sully, de Jeannin, de Bassompierre, que la langue y était beaucoup moins formée que dans le centre de la France. Parmi les gentillâtres des campagnes reculées, elle restait très mélangée de vieux mots et de patois.

51 Calmez-vous

52 Patois de Die (pas du tout).

53 (Assez) Usité dans tout le Dauphiné.

54 Saint-François de Sales.

55 Esprit de Saint-François de Sales, recueilli des écrits de monseigneur le Camus, évêque de Belley, in-8. page 3, chapitre XXII.

56 Voir la note *c* à la fin du volume.

57 C'est sur cette place que se trouve la statue de Bayard, entre le bras de qui on a mis, depuis la révolution de juillet, un grand drapeau tricolore ; c'est un palladium qui garantit le preux chevalier de l'imputation de carlisme.

58 Autre place de Grenoble.

59 Il a passé plus d'argent à cet ajustement que nous n'en gagnerions pendant toute la vie dans notre commerce.

60 Celle qui vendait de la soie et des rubans pour son mari.

61 Quel visage disgracieux !

62 Eh ! pauvre femme, elle me ferait éclater.

63 Cette grosse mal empâtée qui fait la moue.

64 Comme une poule embarrassée, retenue par les pieds.

65 Voir à la fin du volume la note (*d*).

66 Le duc de Savoie, avait, en effet, fait cette promesse qu'il ne tint pas.

67 Ces soldats étaient huguenots.

68 Voir la note *e* à la fin du volume.

69 Histoire de Lesdiguières, par Videl.

70 Il mourut à Lyon, à l'âge de 56 ans. Il prêcha deux carêmes à Grenoble, quelques années avant sa mort. (Voir sa Vie, par Marsollier.)

71 Chap. XXIV, v. 15.

72 Vieux plaidoyers du temps, Vie de Créquy, par Chorier.

73 L'église de la Combe ne fut construite qu'en 1626.

74 A trois lieues de Grenoble, au-dessus d'Uriage.

75 Désormais.

76 C'est une traduction faite sur le texte italien. (Voir l'Extrait de Voyage contenant les notions préliminaires.)

77 Saint Bruno, après avoir fondé la grande chartreuse dans les montagnes du Dauphiné, fut appelé à Rome par le pape Urbain II ; de là, il alla en Calabre, dans le diocèse de *Squillace*. Roger, comte de Calabre et de Sicile, lui donna le désert *délla torre*, c'est là que saint Bruno fonda sa seconde chartreuse, en 1099, et c'est là qu'il mourut, en 1101.

78 O seigneur écuyer, chose merveilleuse ! Votre maître ! votre maître !

79 Encore le fantôme.

80 Cet homme est vraiment le témoin de Dieu.

81 C'est vraiment la justice de Dieu.



lien vers <http://www.bnf.fr>

lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Rodolphe de Francon ou Une conversion au XVI^e siècle

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5711394c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes

informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr